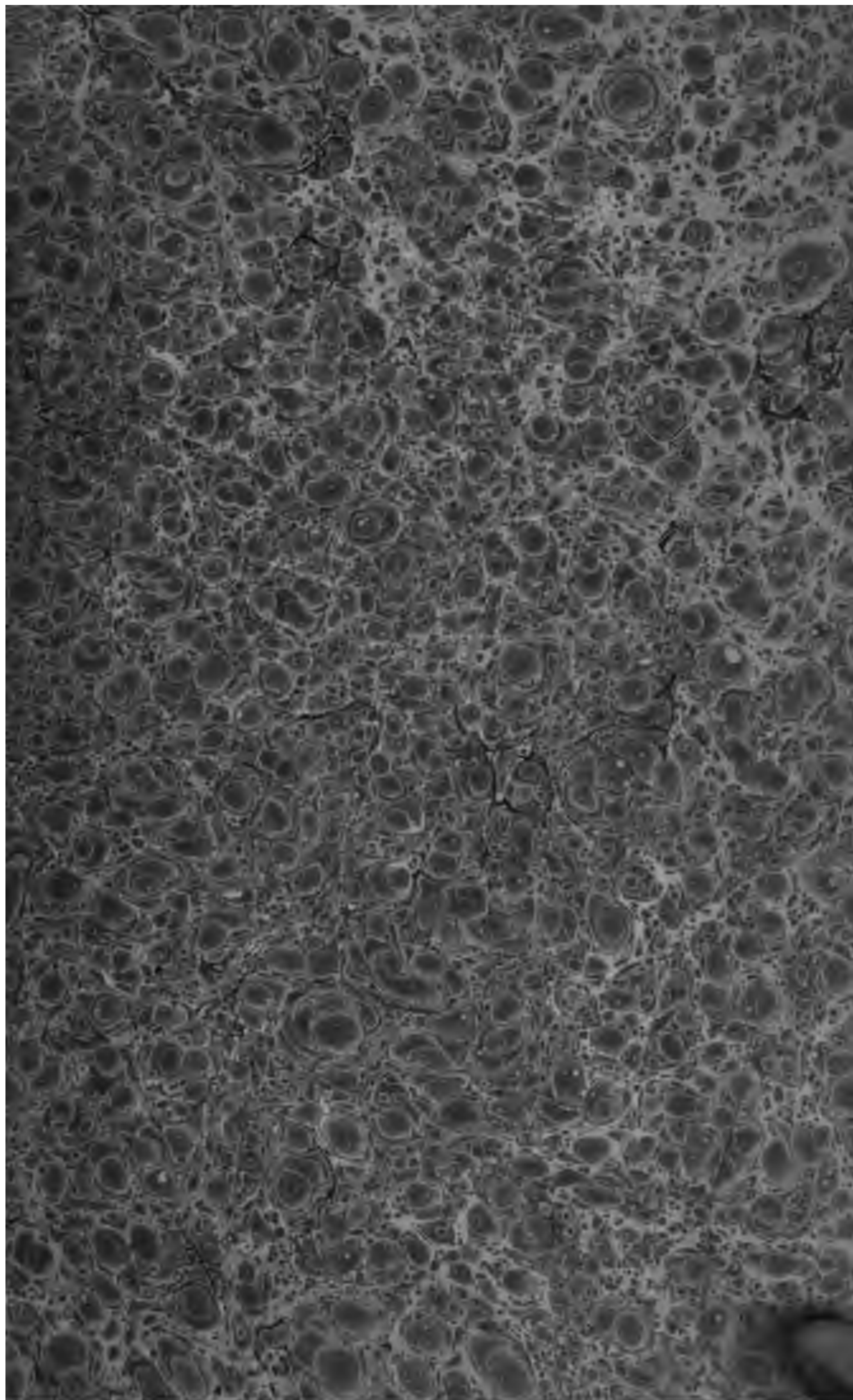
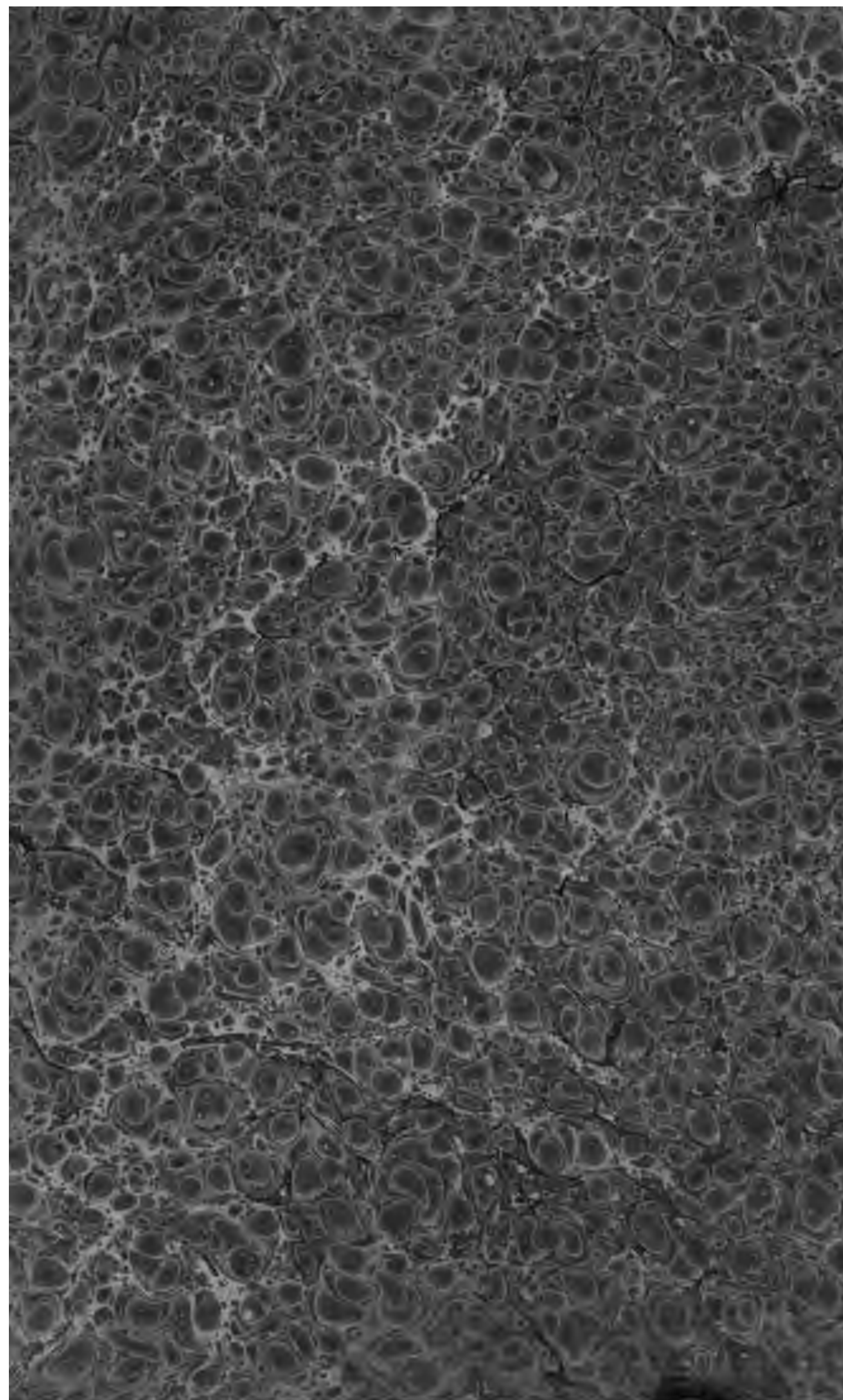
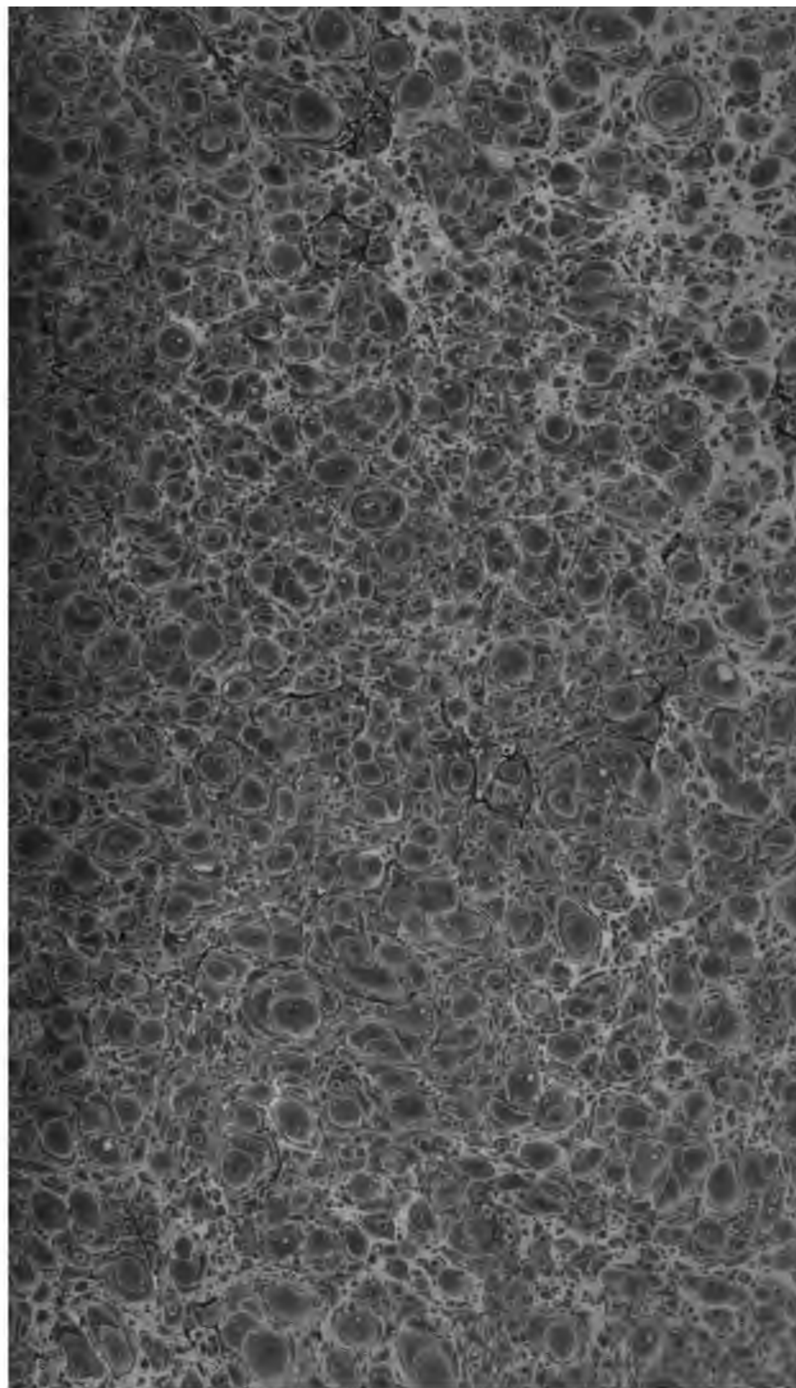









STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LES VIES

DES

ANCIENS PHILOSOPHES.

LES VIES
DES
ANCIENS PHILOSOPHES,

Avec un Recueil de leurs plus belles Maximes;

OUVRAGE POSTHUME

DE M. DE FÉNELON,

Enrichi de son Portrait, des Médaillons des Philosophes, d'après l'antique, d'une Préface et d'une Table raisonnée des Matières.



A PARIS,

De l'imprimerie de Cussac, libraire, Galerie Vitrée, au Palais-Royal, N°. 231.

1811.

PREFACE.

AYANT jugé convenable de placer, à la tête de ce volume, l'*Éloge de Fénelon*, par *d'Alembert*, nous avons pensé qu'il ne seroit pas indifférent pour le Lecteur, d'y voir le portrait de ce Prélat, tel qu'on le trouve dans *les Mémoires de l'illustre chancelier d'Aguesseau.*

« L'Archevêque de Cambray, dit M. » d'Aguesseau, étoit un de ces hommes » rares, destiné à faire époque dans leur » siècle, et qui honorent autant l'huma- » nité par leurs vertus, qu'ils font honneur » aux lettres par des talens supérieurs; fa- » cile, brillant, dont le caractère était une » imagination féconde, gracieuse, domi- » nante, sans faire sentir sa domination. » Son éloquence avoit, en effet, plus d'insi- » nuation que de véhémence, et il régnoit » autant par les charmes de la société, que » par la supériorité des talens; se mettant » au niveau de tous les esprits, et ne dispu- » tant jamais; paroissant même céder aux » autres, dans le temps qu'il les entraînoit. » Les grâces couloient de ses lèvres, et il

» sembloit traiter les grands sujets, pour ainsi
» dire, en se jouant ; les plus petits s'enno-
» blissoient sous sa plume, et il eut fait
» naître des fleurs du sein des épines. Une
» noble singularité répandue sur toute sa per-
» sonne, et je ne sais quoi de sublime dans
» le simple, ajoutoient à son caractère un
» certain air de prophète. Le tour nouveau,
» sans être affecté, qu'il donnoit à ses ex-
» pressions, faisoit croire à bien des gens
» qu'il possédoit toutes les sciences, comme
» par inspiration ; on eut dit qu'il les avoit
» inventées, plutôt qu'il ne les avoit ap-
» prises ; toujours original, toujours créa-
» teur, n'imitant personne, et paroissant
» lui-même inimitable. Ses talens, long-
» temps cachés dans l'obscurité des sémi-
» naires, et même peu connus à la cour,
» lors même qu'il se fut attaché à faire des
» missions pour la conversion des Reli-
» gionnaires, éclatèrent enfin par le choix
» que le roi en fit pour l'éducation de son
» petit-fils, le duc de Bourgogne. Un si
» grand théâtre ne l'étoit pas trop pour un
» si grand acteur, et si le goût qu'il conçut
» pour le mystique n'avoit trahi le secret de
» son cœur, et le foible de son esprit, il n'y

» eut point eu de place que le public ne lui
» eut destinée, et qui n'eut paru encore au-
» dessous de son mérite ».

Toutes les nations policées se sont empressées de faire passer dans leur langue les ouvrages les plus intéressans que M. de Fénelon avoit destinés à l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV ; l'*Abrégé des Vies des Anciens Philosophes* que nous publions aujourd'hui, paroît avoir fait partie de cette précieuse collection. Soit intérêt particulier, soit animosité, ou tout autre motif, plusieurs personnages respectables d'ailleurs, ont contesté l'authenticité de cet ouvrage; tandis que d'autres non moins respectables et d'une autorité non moins imposante, l'ont solemnellement reconnu.

Sans doute il ne nous appartient point de juger un si grand procès. Nous nous contenterons d'observer qu'il doit avoir un grand mérite intrinsèque, un ouvrage dans lequel on a retrouvé le genre de style, le tour de phrase, la diction pure et correcte, le ton simple à la fois et élevé, les vues de sagesse et la pureté de morale qui ont distingué toutes les productions de ce grand homme, et dont on a, par conséquent, cru devoir faire hon-

neur à sa plume. Nous nous dispensons, par ce motif, de mettre sous les yeux du lecteur les pièces de cet étrange procès, qui ne feroient que grossir le volume en pure perte. Cependant pour la satisfaction de ceux qui pourroient être avides de se fixer sur cette controverse, nous leur indiquerons la Lettre de M. *Ramsay*, (1) où sont toutes les raisons qui combattent la question de l'authenticité de l'ouvrage. Nous leur indiquerons, en même temps, la Lettre de *J. Baudouin*, chanoine de Laval, addressée à *Etienne*, Libraire-Editeur, où ils trouveront toutes les raisons qui établissent cette authenticité, et qui semble ne rien laisser à désirer en sa faveur. Cette lettre de M. *Baudouin*, en réponse à celle de M. *Ramsay*, fut imprimée dans la *Bibliothèque française*, du mois d'octobre 1726, page 34; cette Lettre, dit M. de *Bausset*, *vie de Fénélon*, tom. III, pag. 513, « montroit tant d'assurance sur » l'authenticité de l'ouvrage, qu'on parut re- » venir à l'idée que Fénelon en étoit véri- » tablement l'auteur ».

(1) Cette lettre fut insérée dans le *Journal des Savans*, du mois de Juin 1726.

ÉLOGE

ÉLOGE

DE FÉNELON (1).

Ce respectable prélat a été loué dans l'Académie même, avec une éloquence digne de lui, par M. de la Harpe (2). Obligés, comme historiens de cette compagnie, de louer aussi le vertueux Fénelon, nous ne chercherons point à être éloquens, et nous n'aurons point d'efforts à faire pour nous en abstenir; nous nous bornerons à recueillir quelques faits (3), qui raconté sans orne-

(1) François de Salignac de la Motte Fénelon, archevêque de Cambrai, et précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, étoit né au château de Fénelon, en Périgord, le 6 août 1651; il fut reçu à l'Académie le 31 mars 1693, et mourut le 8 janvier 1715.

(2) Éloge de Fénelon, couronné par l'Académie en 1771.

(3) Depuis la lecture publique de cet Eloge, quelques-uns des faits qu'on va lire ont été imprimés dans d'autres ouvrages, et par-là sont plus connus qu'ils ne l'étoient dans le temps de cette lecture.

ment, formeront un Eloge de Fénelon aussi simple que lui. La simplicité d'un tel hommage est la seule manière qui nous reste d'honorer sa mémoire, et peut-être celle qui toucheroit le plus sa cendre, si elle pouvoit jouir de ce que nous sentons pour elle.

Fénelon a caractérisé lui-même en peu de mots cette simplicité qui le rendoit si cher à tous les cœurs. « La simplicité, disoit-il, est « la droiture d'une ame qui s'interdit tout re- « tour sur elle et sur ses actions. Cette vertu « est différente de la sincérité, et la surpasse. « On voit beaucoup de gens qui sont sincères « sans être simples. Il ne veulent passer que « pour ce qu'il sont, mais ils craignent sans » cesse de passer pour ce qu'il ne sont pas. » L'homme simple n'affecte ni la vertu ni la « vérité même; il n'est jamais occupé de « lui, il semble avoir perdu ce *moi* dont on « est si jaloux ». Dans ce portrait Fénelon se peignoit lui-même sans le vouloir. Il étoit bien mieux que modeste, car il ne songeoit pas même à l'être; il lui suffisoit, pour être aimé, de se montrer tel qu'il étoit, et on pouvoit lui dire :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Voici quelques traits de cette vertu

simple, humaine et sur-tout indulgente; que l'archevêque de Cambrai savoit encore mieux pratiquer que définir. Un de ses curés se félicitoit en sa présence d'avoir aboli les danses des paysans les jours de dimanches et de fêtes. *M. le curé*, lui dit Fénelon, *ne dansons point; mais permettons à ces pauvres gens de danser; pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils sont malheureux?*

On a loué avec justice le mot d'un homme de lettres, en voyant sa bibliothèque détruite par un incendie: *Je n'aurois guère profité de mes livres si je ne savois pas les perdre.* Le mot de Fénelon qui perdit aussi tous ses livres par un accident semblable, est bien plus simple et plus touchant. *J'aime bien mieux*, dit-il, *qu'ils soient brûlés que la chaumière d'une pauvre famille.*

Il alloit souvent se promener seul et à pied dans les environs de Cambrai, et dans ses visites diocésaines; il entroit dans les cabanes des paysans, s'asséyoit auprès d'eux, les soulageoit et les consoloit. Les vieillards qui ont eu le bonheur de le voir, parlent encore de lui avec le respect le plus tendre. *Voilà*, disent-ils, *la chaise de bois où notre bon*

archevêque venoit s'asseoir au milieu de nous, nous ne le reverrons plus! et ils répandent des larmes.

Il recueilloit dans son palais les malheureux habitans des campagnes, que la guerre avoit obligé de fuir leurs demeures, les nourrissoit, et les servoit lui-même à table. Il vit un jour un paysan qui ne mangeoit point, et lui en demanda la raison. *Hélas! Monseigneur*, lui dit le paysan, *je n'ai pas eu le temps, en fuyant de ma cabane, d'emmener une vache qui nourrissoit ma famille, les ennemis me l'auront enlevée, et je n'en trouverai pas une aussi bonne.* Fénelon, à la faveur de son sauf-conduit, partit sur-le-champ, accompagné d'un seul domestique, trouva la vache, et la ramena lui-même au paysan. Malheur à ceux à qui ce trait attendrissant ne paroîtroit pas assez noble pour être raconté (1) devant une assemblée si respectable, et si digne de l'entendre!

La simplicité de sa vertu obtint le triomphe le plus flatteur et le plus doux dans une oc-

(1) Cet Eloge de Fénelon a été lu à la séance publique du 25 août 1774, et l'a été encore à la séance particulière du 17 mai 1777, à laquelle l'Empereur assista.

casion qui dût être bien chère à son cœur. Ses ennemis (car à la honte de l'humanité Fénelon eut des ennemis) avoient eu la détestable adresse de placer auprès de lui un ecclésiastique de grande naissance, qu'il croyoit n'être que son grand-vicaire, et qui étoit son espion. Cet homme, qui avoit consenti à faire un métier si vil et si lâche, eut le courage de s'en punir; après avoir observé long-temps l'ame douce et pure qu'il étoit chargé de noircir, il vint se jetter au pieds de Fénelon en fondant en larmes, avoua le rôle indigne qu'on lni avoit fait jouer, et alla cacher dans la retraite son désespoir et sa honte.

Ce prélat, si indulgent pour les autres, n'exigeoit point qu'on le fut pour lui; non seulement il consentoit qu'on se montrât sévère à son égard, il en étoit même reconnoissant. Le père Séraphin, capucin, missionnaire plus zélé qu'éloquent, préchoit à Versailles devant Louis XIV. L'abbé de Fénelon, alors aumônier du roi, étoit au sermon, et s'endormit. Le père Séraphin l'apperçut, et s'interrompant brusquement au milieu de son discours: *Réveillez*, dit-il, *cet abbé qui dort et qui apparemment n'est ici que pour faire sa cour au roi.* Fénelon

aimoit à raconter cette anecdote ; il louoit avec la satisfaction la plus vraie, le prédicateur qui avoit montré tant de liberté apostolique, et le roi qui l'avoit approuvée par son silence. A cette occasion, il racontoit encore qu'un jour Louis XIV fut étonné de ne voir personne au sermon, où il avoit toujours remarqué la plus grande affluence de courtisans, et où Fénelon se trouvoit en ce moment presque seul avec le roi. Ce prince en demanda la raison au major de ses gardes. *Sire*, répondit le major, *j'avois fait dire que Votre Majesté n'iroit point au sermon ; j'étois bien aise que vous connussiez par vous-même ceux qui y viennent pour Dieu et ceux qui n'y viennent que pour vous.*

Si Fénelon avoit donné à la cour le mauvais exemple de dormir à un mauvais sermon, il y donna dans une autre occasion une leçon de régularité bien rare. Lorsqu'il eut été nommé à l'archevêché de Cambrai, il remit son abbaye de St.-Valery, *pour ne pas violer*, disoit-il, *la loi de l'Église qui défend de posséder plusieurs bénéfices.* L'archevêque de Reims le Tellier, que cette loi n'effrayoit pas autant, mais que cet exemple effraya beaucoup, dit à Fénelon : *Vous allez nous perdre.*

Son amour pour la vertu étoit si tendre, et pour ainsi dire si délicat, que rien de ce qui pouvoit lui porter les atteintes les plus légères ne lui paroissoit innocent. Il blâmoit Molière de l'avoir représenté dans le *Misanthrope*, avec une austérité odieuse et ridicule. La critique pouvoit n'être pas juste; mais le motif qui la dictoit honore la candeur de son ame. Cette critique est même d'autant plus louable, qu'on ne peut l'accuser d'avoir été intéressée; car la vertu douce et indulgente de Fénelon étoit bien éloignée de ressembler à la vertu sauvage et inflexible du Misanthrope. Au contraire, Fénelon goûtoit beaucoup le *Tartuffe*; plus il aimoit la vertu naïve et sincère, plus il en détestoit le masque, qu'il se plaignoit de rencontrer souvent à Versailles, et plus il applaudissoit à ceux qui essayoient de l'arracher. Il ne faisoit pas, comme Baillet, un crime à Molière *d'avoir usurpé le droit des ministres du Seigneur pour reprendre les hyprocrites*; Fénelon étoit persuadé que ceux qui se plaignent qu'on leur usurpe ce droit, qui n'est au fond que le droit de tout homme de bien, sont pour l'ordinaire peu empressé d'en faire usage, et craignent même souvent qu'on ne l'exerce à leur égard. Il osoit blâmer Bourdaloue, dont il respectoit

d'ailleurs les talens et la vertu, d'avoir attaqué dans un de ses sermons, par une déclamation insipide, cette précieuse comédie, où le contraste de la fausse dévotion et de la piété sincère est peint avec des couleurs si propres à faire détester l'une et respecter l'autre.. *Bourdaloue*, disoit-il avec candeur, *n'est pas Tartuffe; mais ses ennemis diront qu'il est Jésuite.*

Pendant la guerre de 1701, un jeune prince de l'armée des Alliés passa quelques temps à Cambrai, Fénelon donna quelques instructions à ce prince, qui l'écoutoit avec vénération et avec tendresse. Il lui recommanda sur-tout de ne jamais forcer ses sujets à changer de religion. « Nulle puissance « humaine, lui disoit-il, n'a droit sur la li« berté du cœur. La violence ne persuade « pas; elle ne fait que des hypocrites. Don« ner de tels prosélytes à la religion, ce « n'est pas la protéger, c'est la mettre en « servitude ». Il tint à ce même prince, sur l'administration de ses états, le langage que Mentor tint à Télémaque. Il lui fit voir les avantages qu'il pouvoit tirer de la forme du gouvernement de son pays. « Votre sénat, « lui dit-il, ne peut rien sans vous; n'êtes« vous pas assez puissant? vous ne pouvez

« rien sans lui; n'êtes-vous pas heureux d'a« voir les mains liées pour le mal (1)? Tout « prince sage doit souhaiter de ne régner « que par les loix; sa justice, sa gloire, son « autorité même y sont interessées. Favorisez, « écrivoit-il à un autre prince, le progrès des « lumières dans vos états. Plus une nation « est éclairée, plus elle sent que son véri« table intérêt et d'obéir à des loix justes et « sages, et plus elle vit tranquille et fidelle « à l'abri de ces loix ».

Durant la même guerre de 1701, Fénélon, tombé dans la disgrace du roi, et banni de sa présence, recevoit des généraux ennemis bien plus d'accueil que des nôtres. Tandis qu'Eugène et Malboroug lui rendoient le respect et l'hommage dont il étoit digne, les courtisans françois, qui servoient à l'armée de Flandre, évitoient de le voir; les plus vils croyoient faire leur cour en le décriant, et les plus vertueux un grand effort de courage et de prudence tout-à-la-fois, en se bornant à ne le pas louer. Le duc de Bourgogne son élève, le seul peut-être des habitans de Versailles qui ne l'eût pas oublié, n'avoit pu, malgré ses instances, obtenir du roi son aïeul, la permis-

(1) Voyez la Vie de Fénelon par Ramsai.

sion de voir un seul instant (pendant la campagne de 1708, où il commandoit l'armée) l'homme de la terre à qui il avoit le plus d'obligation, et pour lequel il étoit pénétré de la vénération la plus tendre. Délaissé si cruellement dans sa propre patrie, l'archevêque de Cambrai pouvoit, en quelque sorte, la regarder comme une terre étrangère, lorsque la France, déchirée depuis huit ans par une guerre malheureuse, acheva d'être désolée par le funeste hiver de 1709. Fénelon avoit dans ses greniers pour cent mille francs de grains ; il les distribua aux soldats, qui souvent manquoient de pain, et refusa d'en recevoir le prix. *Le roi*, dit-il, *ne me doit rien; et dans les malheurs qui accablent le peuple, je dois, comme François et comme évêque, rendre à l'état ce que j'en ai reçu.* C'est ainsi qu'il se vengeoit de sa disgrace.

Le charme le plus touchant de ses ouvrages, est ce sentiment de quiétude et de paix qu'il fait goûter à son lecteur ; c'est un ami qui s'approche de vous, et dont l'ame se répand dans la vôtre ; il tempère, il suspend au moins pour un moment vos douleurs et vos peines ; on pardonne à l'humanité tant d'hommes qui la font haïr, en faveur de Fénelon qui la fait aimer.

Le peu d'écrits qu'il a laissés sur la Littérature, est plein de goût, de finesse et de lumières. Nourri de la lecture des Anciens, il sait d'autant mieux les admirer qu'il ne s'admire pas toujours. Dans les auteurs qu'il cite pour modèles, les traits qui vont à l'ame sont ceux sur lesquels il aime à se reposer; il semble alors, si on peut parler ainsi, respirer doucement l'air natal, et se retrouver au milieu de ce qu'il a de plus cher.

Ses dialogues sur l'éloquence, et sa lettre à l'Académie françoise sur le même objet, renferme les principes les plus sains sur l'art d'émouvoir et de persuader. Il y parle de cet art en philosophe et en orateur; des rhéteurs qui n'étoient ni l'un ni l'autre, l'attaquèrent et ne le réfutèrent pas; ils n'avoient étudié qu'Aristote qu'ils n'entendoient guère, et il avoit étudié la nature qui ne trompe jamais.

Les mieux écrits de ses ouvrages, s'ils ne sont pas les mieux raisonnés, sont peut-être ceux qu'il a fait sur le *Quiétisme*, c'est-à-dire, sur cet amour désintéressé qu'il exigeoit pour l'Etre Suprême, mais que la religion désavoue. Pardonnons à cette ame tendre et active d'avoir perdu tant de chaleur et d'éloquence sur un pareil sujet; il y parloit du plaisir d'aimer. *Je ne sais pas*, dit un cé-

lèbre écrivain, *si Fénélon fut hérétique en assurant que Dieu mérite d'être aimé pour lui-même ; mais je sais que Fénelon méritoit d'être aimé ainsi.* Il défendoit la mauvaise cause avec un intérêt si séduisant, que l'intrépide Bossuet son antagoniste, exercé à lutter contre les ministres protestans les plus redoutables, avouoit que Fénelon lui avoit donné plus de peine que les Claude et les Basnage ; aussi, disoit-il de l'archevêque de Cambrai, ce que le roi d'Espagne Philippe IV disoit de M. de Turenne : *Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits.* Il y paroissoit quelquefois aux expressions peu ménagées avec lesquelles Bossuet attaquoit son paisible adversaire. *Monseigneur,* lui repondoit l'archevêque de Cambrai, *pourquoi me dites-vous des injures pour des raisons ? Auriez-vous pris mes raisons pour des injures ?* Cependant, quoique victime du zèle de son éloquent antagoniste, il parloit toujours avec éloge des rares talens de ce Chrysostome moderne ; et lors même qu'on cherchoit à les rabaisser en sa présence, soit par une aveugle prévention, soit par une basse flatterie, il en prenoit hautement la défense. Il est vrai que son illustre rival lui rendoit la même justice;

car une femme de la cour ayant demandé à l'évêque de Meaux, dans le fort de sa querelle théologique avec Fénelon, si cet archevêque avoit en effet autant d'esprit qu'on le disoit: *Ah! Madame*, répondit Bossuet, *il en a à faire trembler.*

Soumettant néanmoins cet esprit supérieur aux décisions de l'église, non-seulement il publia lui-même, comme tout le monde sait, la bulle qui condamnoit son ouvrage des *Maximes des Saints ;* mais il voulut laisser à sa cathédrale un monument durable de sa soumission; il fit faire un soleil porté par deux anges, qui fouloient aux pieds plusieurs livres, sur l'un desquels étoit le titre du sien.

Il étoit alors exilé à Cambrai pour cette affaire de Quiétisme; car un évêque, comme tout le monde sait, est appellé parmi nous *exilé*, lorsqu'il a ordre de rester dans son diocèse. L'archevêque de Cambrai, bien éloigné d'adopter ce langage, et pénétré du sentiment de ses devoirs, bénit l'heureuse faute qui l'avoit enfin rendu à son église, et regarda comme un bienfait ce que d'autres auroient regardé comme un malheur.

Sa disgrace à la cour, qui avoit commencé

par ses opinions mystiques, fut consommée sans retour par son Roman de Télémaque, où Louis XIV crut voir la satyre indirecte de son gouvernement; ce qui fit dire que la grande hérésie de l'archevêque de Cambrai étoit en politique, et non pas en théologie. M. de Boze lui succéda dans l'Académie françoise; et comme Louis XIV vivoit encore, ni M. de Boze, ni M. Dacier qui le reçut, n'osèrent faire l'éloge de *Télémaque*. Il étoit fait d'avance par la voix publique, qui ne craint point les rois, et qui les juge.

On assure pourtant, ce qui seroit bien digne de l'ame noble et vertueuse de Louis XIV, que ce prince, sur la fin de sa vie, rendit enfin justice à Fénelon, qu'il eut même avec lui un commerce de lettres, et que quand il apprit sa mort, il le regretta. Peut-être les malheurs qu'il éprouva, dans ses dernières années, avoient tempéré ses idées de gloire et de conquête, et l'avoient rendu plus digne d'entendre la vérité. Fénelon avoit prévu ces malheurs; il existe de lui une lettre manuscrite, adressée ou destinée à Louis XIV, et dans laquelle il prédit à ce prince les revers affreux qui bientôt après désolèrent et humilièrent sa vieillesse. Cette lettre est écrite avec l'éloquence et la liberté d'un mi-

nistre de l'Etre Suprême, qui plaide auprès de son roi la cause des peuples ; l'ame douce de Fénelon semble y avoir pris la vigueur de Bossuet, pour dire au monarque les plus courageuses vérités. Nous ignorons si cette lettre a été lue par Louis XIV ; mais qu'elle étoit digne de l'être ! qu'elle le seroit d'être lue et méditée par tous les rois ! Ce fut quelques années après l'avoir écrite, que Fénelon eut l'archevêché de Cambrai. Si le prince a vu la lettre, et qu'il ait ainsi récompensé l'auteur, c'est le moment de sa vie où il a été le plus grand. Mais son mécontentement du *Télémaque* nous fait douter avec regret de ce trait d'héroïsme, qu'il nous seroit si doux de croire et de célébrer.

La réputation du *Télémaque*, qui n'a jamais varié dans le reste de l'Europe, a souffert en France différentes révolutions. Quand l'ouvrage parut, la nouveauté du genre, l'intérêt du sujet, les graces du style, et plus encore la critique indirecte, mais continuelle d'un monarque qui n'étoit plus le dieu de ses sujets, enlevèrent tous les suffrages. La corruption qu'amena la régence, et qui rendit la nation moins sensible aux ouvrages où la vertu respire, le parti violent qui s'éleva contre Homère,

dont le *Télémaque* paroissoit l'imitation, enfin la monotonie qu'on crut y appercevoir dans la diction et dans les idées, le firent rabaisser assez long-temps à la classe des ouvrages dont le seul mérite est d'instruire agréablement la jeunesse. Ce livre a fort augmenté de prix dans notre siècle, qui plus éclairé que le précédent sur les vrais principes du bonheur des états, semblent les renfermer dans ces deux mots, *agriculture* et *tolérance;* il voudroit élever des autels au citoyen qui a tant recommandé la première, et à l'évêque qui a tant pratiqué la seconde.

Il écrivit contre les Jansénistes; mais ce ne fut pas, comme l'a débité la calomnie, pour faire sa cour au père le Tellier; son ame noble et franche étoit aussi incapable d'un tel motif, que sa candeur et sa probité de rechercher un tel homme; la douceur seule de son caractère, et l'idée qu'il s'étoit faite de la bonté suprême, le rendoit peu favorable à la doctrine des partisans du père Quesnel, qu'il appeloit *impitoyable* et *désespérante;* et pour les combattre, il écoutoit encore plus son cœur que sa théologie. « Dieu, disoit-il, n'est pour eux que l'Être « *terrible*, il n'est pour moi que l'Être *bon;*

« je

« je ne puis me résoudre à en faire un ty-
« ran qui nous ordonne de marcher en nous
« mettant aux fers, et qui nous punit si nous
« ne marchons pas ».

Mais en proscrivant des principes qui lui paroissoient trop durs, il ne pouvoit souffrir qu'on persécutât ceux qui les soutenoient. *Soyons à leur égard*, disoit-il, *ce qu'ils ne veulent pas que Dieu soit à l'égard des hommes, pleins de miséricorde et d'indulgence.* On lui représentoit que les Jansénistes étoient ses ennemis déclarés, et n'oublioient rien pour décrier sa doctrine et sa personne. *C'est une raison de plus*, répondoit-il, *pour les souffrir et leur pardonner.*

Quoique la sensibilité qui rendoit Fénelon si aimable, soit empreinte dans tous ses ouvrages, elle est encore plus profonde et plus pénétrante dans tous ceux qu'il a faits pour le duc de Bourgogne. Il semble qu'en les écrivant il n'ait cessé de se répéter à lui-même : *Ce que je vais dire à cet enfant fera le bonheur ou le malheur de vingt millions d'hommes.* Ce sentiment respectable paroît sur-tout avoir dicté ses *Dialogues des Morts.* Tous ont de la vie et de l'intérêt : mais ceux

qu'il a particulièrement consacrés à l'instruction de son élève, ont une énergie douce et tendre, que l'importance de l'objet inspire à l'écrivain, et lui fait trouver au fond de son cœur. Son pinceau prend même de la force quand il la croit nécessaire. Tel est le caractère de quelques fables, où il peint son disciple à lui-même sous des noms déguisés, et où couvrant ce portrait peu flatteur du voile de l'apologue, il emploie, pour corriger le prince, ce même amour-propre qu'il éclaire sans révolter.

Une autre observation qu'il ne faut pas omettre sur ces excellens ouvrages, c'est que l'auteur y fait beaucoup moins parler la religion que la morale naturelle; non par un principe d'indifférence pour cette religion dont il étoit un si digne ministre, mais par le motif le plus sage et le plus louable, celui de rendre, s'il le pouvoit, ses leçons utiles à tous les jeunes princes de la terre, en leur parlant un langage qu'ils fussent tous à portée d'entendre; langage que la nature apprend à tous les cœurs, et qui d'accord avec toutes les religions, est indépendant de celle que les loix de chaque état peuvent y avoir établie. Les seules leçons où Fénelon

montre le christianisme à son élève, sont ses *Directions pour la conscience d'un Roi :* mais qu'il y rend le christianisme respectable ! Quel précieux usage il sait en faire pour établir les principes de la félicité des peuples, pour éclairer le jeune prince sur l'étendue et la rigueur de ses devoirs, pour l'effrayer sur les suites affreuses qu'entraîneroit sa négligence à les remplir, enfin pour lui inspirer l'horreur de la tyrannie et de l'oppression, mais sur-tout de la persécution et du fanatisme ! C'est là que l'instituteur est à la fois prêtre et citoyen ; deux qualités d'autant plus respectables quand elles sont unies, que par malheur elles ne l'ont pas été toujours.

Fénelon regrettoit beaucoup que l'usage de la cour de France ne lui eut pas permis de faire voyager son élève. « Je l'ai du moins fait voya-« ger, disoit-il, avec Mentor et Télémaque, « n'ayant pu mieux faire pour lui et avec lui. « S'il voyageoit jamais, je désirerois que ce « fut sans appareil. Moins il auroit de cortège, « plus la vérité approcheroit de lui. Il verroit « ailleurs beaucoup mieux que chez lui le « bien et le mal, pour adopter l'un et pour évi-« ter l'autre ; et, délivré pour quelques mo-

« mens de l'embarras d'être prince, il goûte-
« roit le plaisir d'être homme » (1).

N'oublions pas la circonstance la plus intéressante peut-être de l'éducation du duc de Bourgogne, et qui fait le plus aimer son digne instituteur. Quand Fénélon avoit commis dans cette éducation quelque faute même légère, (il étoit difficile qu'il en fit d'autre) il venoit s'accuser lui-même auprès du jeune prince. Quelle autorité douce et puissante il acquéroit sur son disciple par cette respectable sincérité! Que de vertus il lui enseignoit à la fois! L'habitude d'être simple et vrai, même aux dépens de son amour-propre, l'indulgence pour les fautes d'autrui, la docilité pour reconnoître et avouer les siennes, le courage même de s'en accuser, la noble ambition de se connoître, et l'ambition plus noble encore de

(1) Cet article de l'Eloge de Fénelon a été lu en présence de l'Empereur, qui voyageoit en France comme Fénelon desiroit qu'on fît voyager son élève. Ce qu'on dit ici des vœux du précepteur est très-vrai, et n'a point été imaginé, comme on pourroit le croire, relativement au voyage de ce prince; mais les auditeurs en firent aisément l'application.

se vaincre. *Si tu veux*, dit un philosophe, *faire entendre et aimer à ton fils la sévère vérité, commence par la dire, lorsqu'elle est fâcheuse pour toi-même.*

Pourrions-nous croire, si les registres de l'Académie françoise ne l'attestoient, que le jour où Fénelon fut élu par cette compagnie, deux académiciens ne rougirent pas de lui donner chacun une boule d'exclusion ? Heureusement pour eux, et sur-tout pour nous qui devons être leurs historiens, ils seront à jamais inconnus, et la postérité ignorera cet affligeant secret, dont la publicité nous forceroit de haïr leur mémoire. Quelqu'illustres qu'ils eussent été par leur naissance, par leurs dignités, par leurs ouvrages même, nous ne pourrions parler de leur rang ou de leurs talens qu'avec douleurs ; nous sentirions en prenant la plume, notre cœur se resserrer et se flétrir, et peut-être n'aurions-nous pas la force de tracer ces tristes mots : *Il donna une boule noire à Fénelon.*

On lit dans la cathédrale de Cambrai une épitaphe bien longue et bien froide de ce vertueux prélat. Oserions-nous en proposer

une plus courte : *Sous cette pierre repose Fénelon ; passant, n'efface point par tes pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la lisent et pleurent comme toi !*

ABRÉGÉ DES VIES DES ANCIENS PHILOSOPHES.



THALÈS

Né la première année de la 35ᵉ. Olympiade : mort à la 58ᵉ, âgé de 92 ans.

THALÈS Milésien, originaire de Phénicie, descendoit de Cadmus, fils d'Agenor. L'indignation que ses parens avoient contre les tyrans qui opprimoient les gens de bien,

les obligea à quitter leur pays, ils vinrent s'établir à Milet, ville d'Ionie, où Thalès naquit la première année de la 35ᵉ. olympiade. C'est lui qui a mérité le premier le glorieux titre de *Sage*, et qui a été l'auteur de la philosophie qu'on a appellée *Ionique*, du nom du pays où il avoit pris naissance.

Il passa quelque temps dans la magistrature (1), et après en avoir exercé avec éclat les principaux emplois, le desir de connoître les secrets de la nature, lui fit quitter l'embarras des affaires publiques. Il s'en alla en Egypte où les sciences florissoient pour lors: il employa plusieurs années à converser avec les prêtres qui étoient les docteurs du pays; il s'instruisit des mystères de leur religion, et s'appliqna particulièrement à la géometrie et à l'astronomie. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, et hors le commerce qu'il eut avec les prêtres Egyptiens pendant ce voyage, il ne dut qu'à ses expériences et à ses profondes méditations, les belles connoissances dont il a enrichi la philosophie.

Thalès avoit l'esprit élevé, parloit peu et réfléchissoit beaucoup; il négligeoit son inté-

(1) Se livre au commerce. *Plutarque*, pag. 288. Paris, *Cussac*, 1801, 25 vol. in-8°. fig.

rêt particulier, et étoit fort zélé pour celui de la République.

Juvenal parlant des gens qui croyoient que la vengeance étoit un bien plus désirable que la vie même, dit, « que ces sentimens-là sont « fort éloignés de ceux de Chrysippe et de la « douceur de Thalès ».

At vindicta bonum vitâ jucundius ipsâ:
Chrysippus non dicet idem, nec mitte Thaletis
Ingenium............

Quand Thalès fut de retour à Milet, il vécut dans une grande solitude, et ne songea plus qu'à contempler les choses célestes. L'amour de la sagesse lui fit préférer la douceur du célibat aux soins qui accompagnent le mariage (1). Il n'étoit encore âgé que de vingt-trois ans lorsque Cléobuline sa mère le pressa d'accepter un parti avantageux qui se présentoit. « Quand on est jeune, dit Tha« lès, il n'est pas temps de se marier: quand « on est vieux il est trop tard, et un homme « entre ces deux âges ne doit pas avoir assez « de loisir pour se choisir une femme ». Quelques-uns disent qu'il épousa, sur la fin de sa

(1) Voyez la fable qu'il invente au sujet de son éloignement pour le mariage. *Plutarque*, vie de Solon, pages 293 et 294, édition déjà citée.

vie, une Egyptienne qui a fait plusieurs beaux ouvrages.

Un jour des étrangers de Milet passant par l'isle de Cô, achetèrent de quelques pêcheurs ce qu'ils alloient tirer du coup de filet qu'ils venoient de jetter dans la mer. Ces pêcheurs tirèrent un trépied d'or massif qu'on dit qu'Hélène revenant de Troye avoit jetté autrefois dans cet endroit, à cause d'un ancien oracle dont elle s'étoit souvenue; cela fit d'abord de la contestation entre les pêcheurs et les étrangers, à qui auroit le trépied. Ensuite les villes s'y intéressèrent et prirent parti chacune pour ses gens. On étoit prêt à passer à une guerre ouverte, lorsqu'on s'acorda de part et d'autre de s'en tenir aux décisions de l'oracle. On envoya à Delphes; l'oracle fit réponse qu'il falloit donner le trépied au premier des Sages. On alla aussi-tôt le porter à Thalès qui le renvoya à Bias. Bias par modestie le remit à un autre, et cet autre à quelqu'autre qui le renvoya à Solon. Solon dit « qu'il n'y avoit rien de plus sage qu'un « Dieu. »; il fit porter le trépied à Delphes et le consacra à Apollon.

Quelques jeunes gens de Milet reprochèrent un jour à Thalès que sa science étoit fort stérile, puisqu'elle le laissoit dans l'in-

digence. Thalès voulut leur faire connoître que, si les Sages n'amassoient pas de grands biens, c'étoient par un pur mépris pour les richesses, et qu'il leur étoit facile d'acquérir les choses dont ils ne faisoient aucun cas.

Il prévit, à ce qu'on dit, par ses observations astronomiques que l'année seroit très-fertile. Il acheta avant la saison tous les fruits des oliviers qui étoient autour de Milet, la récolte fut fort abondante. Thalès en tira un profit considérable : mais comme il étoit tout-à-fait désintéressé, il fit assembler les marchands de Milet et leur distribua tout ce qu'il avoit gagné.

Thalès avoit accoutumé de remercier les dieux de trois choses ; d'être né raisonable, plutôt que bête ; homme, plutôt que femme ; Grec, plutôt que Barbare.

Il croyoit que le monde avoit été disposé de la manière que nous le voyons, par une intelligence qui n'avoit point de commencement, et qui n'auroit jamais de fin.

C'est le premier des Grecs qui ait enseigné que les ames étoient immortelles.

Un homme vint un jour lui demander si nous pouvions cacher nos actions aux dieux ? « Nos pensées mêmes les plus secrètes, répon-

« dit-il, ne sçauroient jamais leur être inconnues ».

Il disoit que la chose du monde la plus grande étoit le lieu, parce qu'il renfermoit tous les êtres ; que la plus forte étoit la nécessité, parce qu'elle venoit à bout de tout ; que la plus prompte étoit l'esprit, puisqu'en un instant il parcouroit tout l'univers ; que la plus sage étoit le temps, puisqu'il découvroit les choses les plus cachées : mais que la plus douce et la plus aimable étoit de faire sa volonté.

Il répétoit souvent, que de parler beaucoup n'étoit pas une marque d'esprit.

Qu'on devoit se souvenir également de ses amis présens ou absens.

Qu'il falloit assister son père et sa mère, pour mériter d'être assisté de ses enfans.

Qu'il n'y avoit rien de si rude que de voir vieillir un tyran.

Que ce qui nous peut consoler dans notre mauvaise fortune, c'est d'apprendre que ceux qui nous tourmentent, sont aussi malheureux que nous.

Qu'il ne falloit point faire ce qu'on reprenoit dans les autres.

Que le véritable bonheur consistoit à jouir

d'une santé parfaite, à avoir un bien raisonnable, et à ne pas passer sa vie dans la mollesse et dans l'ignorance.

Il croyoit qu'il n'y avoit rien de si difficile que de se connoître soi-même; c'est ce qui lui fit inventer cette belle maxime, qui fut depuis gravée sur une lame d'or, et consacrée dans le temple d'Apollon : « CONNOIS-« TOI TOI-MESME ».

Il tenoit que la vie et la mort, ne différoient en rien; et quand on lui demandoit pourquoi il ne se faisoit pas mourir, « c'est, répondoit-il, « parce que vivre ou être mort étant la même « chose, rien ne peut déterminer à prendre « un parti plutôt que l'autre ».

Il se divertissoit quelquefois à la poésie. On dit que c'est lui qui a inventé la mesure des vers hexamètres.

Un homme justement accusé d'adultère, vint un jour lui demander s'il lui étoit permis de se justifier par serment. Thalès lui répondit en se mocquant : « Le parjure est-il un crime « moins grand que l'adultère » ?

Mandrète de Pryene, qui avoit été son disciple, le vint voir à Milet, et lui dit : Quelle récompense voulez-vous que je vous donne, ô Thalès, pour vous témoigner com-

« j'ai de reconnoissance de tous les beaux pré-
« ceptes dont je vous suis redevable »? « Quand « l'occasion vous donnera lieu d'enseigner les « autres, lui répondit Thalès, faites leur con- « noître que c'est moi qui suis l'auteur de cette « doctrine. Ce sera pour vous une modestie « louable, et pour moi une récompense très- « précieuse ».

Thalès a été le premier de tous les Grecs qui se soit appliqué à la physique et à l'astronomie. Il croyoit que l'eau étoit le premier principe de toutes choses : Que la terre n'étoit qu'une eau condensée, l'air une eau rarefiée : Que toutes choses se changeoient perpétuellement les unes dans les autres; mais qu'en dernier lieu tout se résolvoit en eau. Que l'univers étoit animé et rempli d'êtres invisibles qui voltigeoient sans cesse de côté et d'autre. Que la terre étoit au milieu du monde; qu'elle se mouvoit autour de son propre centre, qui étoit le même que celui de l'univers; et que les eaux de la mer sur quoi elle étoit posée, lui donnoient un certain branle qui étoit la cause de son mouvement.

Les effets merveilleux de l'aimant et de l'ambre, et la simpathie entre les choses de

même nature lui ont fait croire qu'il n'y avoit rien dans le monde qui ne fût animé.

Il croyoit que la cause de l'inondation du Nil venoit de ce que les vents Etésiens qui souffloient du septentrion au midi, retardoient les eaux du fleuve qui coulent du midi vers le septentrion, et les contraignoient à se déborder dans la campagne.

C'est lui qui a prédit le premier les éclipses du soleil et de la lune, et qui a fait des observations sur les différens mouvemens de ces deux astres. Il croyoit que le soleil étoit un corps lumineux de lui-même, dont la masse étoit cent vingt fois plus considérable que celle de la lune. Que la lune étoit un corps opaque qui n'étoit capable de réfléchir la lumière du soleil que par une seule moitié de sa surface; et sur cette supposition il rendoit raison des différentes figures sous lesquelles la lune nous paroît.

C'est lui qui a recherché le premier l'origine des vents; la matière des foudres; la cause des éclairs et du tonnerre.

Personne avant lui n'avoit connu la ma-

nière de mesurer les hauteurs des tours et des pyramides par leur ombre méridionale, lorsque le soleil est dans l'équinoxe.

Il fixa l'année à trois cent soixante-cinq jours ; il régla l'ordre des saisons, et borna chaque mois à trente jours : à la fin de chaque douzaine de mois il ajoutoit cinq jours pour achever le cours de l'année : c'étoit une méthode qu'il avoit prise des Egyptiens.

C'est lui qui a donné la connoissance de la petite ourse dont les Phéniciens se servoient pour régler leur navigation.

Un jour comme il sortoit de son logis pour aller contempler les astres, il se laissa tomber dans un fossé ; une vieille servante de sa maison courut aussi-tôt à lui, et après l'avoir retiré, lui dit en se moquant : « Quoi, « Thalès, vous croyez pouvoir découvrir ce qui « se passe dans les cieux, et vous ne voyez « pas seulement ce qui est à vos pieds ».

Thalès fut pendant toute sa vie dans une considération très-distinguée ; on le consultoit sur les affaires les plus importantes. Crésus, après avoir entrepris la guerre contre les Perses, s'avança à la tête d'une grosse armée jusques sur les bords du fleuve Halis ; il

il se trouva fort embarrassé pour passer; il n'avoit ni pont ni bateaux, et le fleuve n'étoit point guéable. Thalès qui se rencontra pour lors dans son camp, lui assura qu'il lui donneroit le moyen de faire traverser ce fleuve à son armée sans pont et sans bateaux. Il fit aussi-tôt travailler à un grand fossé en forme de croissant, qui commençoit à une des extrémités du camp et finissoit à l'autre; ce fleuve se divisa par ce moyen en deux bras qui étoient guéables l'un et l'autre, et toute l'armée passa sans difficulté: Thalès ne voulut jamais souffrir que dans cette occasion les Milésiens fissent alliance avec Crésus qui les recherchoit avec beaucoup d'empressement. Cette prudence fut cause de la conservation de sa patrie; car Cyrus, victorieux des Lydiens, saccagea toutes les villes qui étoient entrées en confédération avec eux, et épargna ceux de Milet qui n'avoient point voulu prendre de parti contre lui.

Thalès étant fort vieux, se fit porter un jour sur une terrasse, pour y voir à son aise les combats de l'amphithéâtre. La chaleur excesssive lui causa une altération si violente, qu'il mourut subitement dans le lieu

même d'où il regardoit les combats. C'étoit dans la 58ᵉ. olympiade, et la 92ᵉ. année de son âge. Ceux de Milet lui firent de magnifiques funérailles.



SOLON

Naquit la troisième année de la 35e. Olympiade; fut préteur à Athènes la troisième année de la 45e, et mourut au commencement de la 55e, âgé de 78 ans.

SOLON, originaire d'Athènes, naquit à Salamine en la 35e. olympiade. Excestide son père descendoit du roi Codrus, et sa mère étoit cousine-germaine de la mère de Pisistrate. Il employa une partie de sa jeunesse à voyager en Egypte, qui étoit pour lors le théâtre de tous les gens savans. Après s'être instruit de la forme du gouvernement, et de tout ce qui regardoit les loix et les coutumes du pays, il s'en revint à Athènes, où son rare

mérite et sa naissance distinguée lui firent obtenir les emplois les plus considérables.

Solon étoit un homme d'une grande sagesse, mêlée de beaucoup de vigueur, de fermeté et de sincérité. Il étoit excellent orateur, poëte, législateur, et bon homme de guerre. Il fut pendant toute sa vie fort zélé pour la liberté de sa patrie, grand ennemi des tyrans, et peu empressé pour l'agrandissement de sa famille. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, non plus que Thalès. Il négligea la connoissance des causes de la nature, pour s'appliquer entièrement à la morale et à la politique. C'est lui qui est l'auteur de cette belle maxime : *Il faut garder la médiocrité en toutes choses.*

Un jour Solon étoit à Milet, où la grande réputation de Thalès l'avoit obligé de faire un voyage. Après s'être entretenu quelque temps avec ce philosophe, il lui dit : « Je m'étonne, « ô Thalès, que vous n'ayez jamais voulu vous « marier, vous auriez des enfans que vous « prendriez plaisir à élever ». Thalès ne répondit rien sur-le-champ. Quelques jours après il aposta un certain homme qui feign d'être étranger et qui vint leur rendre visite ; cet homme dit qu'il arrivoit d'Athènes tout nouvellement. « Hé bien, lui dit Solon, qu'y a-t-il

« de nouveau »? « Rien que je sache, répondit « l'étranger, sinon qu'on portoit en terre un « jeune Athénien dont toute la ville accompa-« gnoit la pompe funèbre, parce qu'il étoit d'une « condition distinguée, et fils d'un homme fort « estimé de tout le peuple ; cet homme-là, « ajouta l'étranger, est hors d'Athènes il y a « quelque temps ; ses amis ont résolu de lui mé-« nager cette nouvelle, pour empêcher que le « chagrin ne le fasse mourir ». « O pauvre père « malheureux, s'écria Solon, et comment « l'appelloit-on »? Je l'ai bien entendu nommer, répondit l'étranger, mais il ne m'en souvient pas, je sçai bien que tout le monde disoit que c'étoit un homme d'une grande sagesse. Solon dont l'inquiétude augmentoit à tous momens, parut tout troublé ; il ne put s'empêcher de demander si ce n'étoit point Solon. L'étranger répondit brusquement : Oui, c'est celui-là. Solon fut touché d'un ressentiment si vif et si cuisant, qu'il commença à déchirer ses habits, s'arracher les cheveux, et se battre la tête ; enfin il ne s'abstint d'aucune des choses qu'ont accoutumé de faire et de dire tous ceux qui sont outrés de douleurs. « Pour-« quoi tant pleurer et se tourmenter, lui dit « Thalès, pour une perte qui ne peut être ré-« parée par toutes les larmes du monde »? « Ah!

« répondit Solon, c'est cela même qui me fait « pleurer; je plains un mal qui n'a point de « remède ». A la fin Thalès se prit à rire de toutes les différentes postures que faisoit Solon. « O Solon, mon ami, lui dit-il, voilà ce « qui m'a fait craindre le mariage; j'en redou- « tois le joug, et je connois par la douleur du « plus sage des hommes, que le cœur le plus « ferme ne peut soutenir les afflictions qui « naissent de l'amour et du soin des enfans; « ne t'inquiète pas davantage, tout ce que l'on « vient de te dire n'est qu'une fable faite à « plaisir ».

Il y avoit eu pendant long-temps une cruelle guerre entre les Athéniens et les Mégariens au sujet de l'isle de Salamine. Enfin après plusieurs carnages de part et d'autre, les Athéniens qui avoient eu du désavantage, las de répandre tant de sang, ordonnèrent une punition de mort contre le premier qui seroit assez hardi de proposer la guerre pour le recouvrement de Salamine, dont ceux de Mégare étoient en possession. Solon craignit que s'il parloit, il ne se fît tort à lui-même, ou que s'il se taisoit, son silence ne fût désavantageux à sa patrie. Il prit le parti de contrefaire le fou, afin que sous ce prétexte il lui fût permis de dire et de faire

impunément tout ce quil voudroit. Il fit courir le bruit par toute la ville qu'il avoit perdu l'esprit.

Après avoir composé quelques vers élégiaques qu'il apprit par cœur, il sortit de sa maison avec un vilain habit tout déchiré, une corde à son col, un vieux bonnet crasseux sur sa tête : tout le peuple s'attroupa autour de lui. Solon monta sur la pierre d'où on avoit coutume de faire les proclamations publiques, et récita des vers contre sa coutume. « Plût aux dieux, s'écria-t-il, que jamais Athènes n'eût été ma patrie ; ah ! je voudrois être né à Pholegandes ou à Sicine, « ou dans quelque lieu encore plus affreux et « plus barbare ; au moins je n'aurois pas le « chagrin de me voir montrer au doigt, et « d'entendre dire : voilà un Athénien qui s'est « honteusement sauvé de Salamine. Vengeons « promptement l'affront que nous avons reçu ; « et reprenons un séjour si agréable, que nos « ennemis nous retiennent si injustement ». Cela fit tant d'impression sur l'esprit des Athéniens qu'ils révoquèrent aussi-tôt l'édit qu'ils avoient fait ; ils prirent les armes et résolurent de faire la guerre aux Mégariens. Solon fut choisi pour commander les troupes, il s'embarqua avec ses gens sur plusieurs ba-

teaux de pêcheurs. Il étoit suivi d'une galère à trente-six rames, et il mouilla assez près de Salamine. Les Mégariens qui étoient dans la ville s'apperçurent de quelque chose, coururent aux armes tout en désordre. Ils détachèrent un de leurs vaisseaux qu'ils envoyèrent pour découvrir ce que c'étoit. Ce vaisseau s'approcha de trop près; il fut pris par Solon; qui fit aussitôt lier tous les Mégariens qui étoient dedans; il fit embarquer à leurs places les plus braves d'entre les Athéniens, et leur commanda de faire voile vers Salamine en se cachant le plus qu'ils pourroient. Solon prit avec lui le reste de ses gens et descendit à terre par un autre endroit; il alla à la rencontre des Mégariens qui s'étoient mis en campagne, et pendant qu'il leur donna bataille, ceux qu'il avoit envoyé dans le vaisseau arrivèrent et se rendirent maîtres de la ville. Solon après avoir défait les Mégariens, renvoya sans rançon tous les prisonniers qui avoient été faits dans le combat, et érigea un temple à l'honneur du dieu Mars dans le propre lieu où il avoit remporté la victoire. Quelque temps après, ceux de Mégare s'opiniâtrèrent inutilement à vouloir recouvrer Salamine: enfin on convint de part et d'autre qu'on prendroit les Lacédé-

moniens pour arbitres. Solon prouva devant les députés de Sparte, que Philus et Eurilaces, enfans d'Ajax, roi de Salamine, étoient venus demeurer à Athènes, et qu'ils donnèrent cette isle aux Athéniens, à condition qu'on les feroit *citoyens* d'Athènes. Il fit ouvrir plusieurs tombeaux, et fit voir que ceux de Salamine tournoient la face de leurs morts du même côté que ceux d'Athènes; au lieu que les Mégariens les tournoient du côté opposé, qu'enfin ils faisoient graver sur le cercueil le nom de la famille du mort; ce qui étoit particulier aux seuls Athéniens. Mais ceux de Mégare ne tardèrent pas long-temps à avoir leur revanche; car les différens qui régnoient depuis long-temps entre les descendans de Cylon et ceux de Mégaclès s'augmentèrent jusqu'à un tel point, qu'ils pensèrent faire périr entièrement la ville. Cylon avoit eu autrefois dessein de se rendre souverain d'Athènes; sa conspiration fut découverte, il fut massacré avec plusieurs de ses complices. Tous ceux qui purent échapper, se sauvèrent dans le temple de Minerve. Mégaclès qui étoit pour lors magistrat fit tant par ses belles paroles qu'il leur persuada de venir se présenter devant les juges en tenant un filet attaché par un de ses bouts à

la statue de la déesse, afin de ne point perdre leur franchise. Comme ils descendoient du temple le filet se rompit; Mégaclès dit que c'étoit une marque évidente que la déesse leur refusoit sa protection; il en arrêta plusieurs qui furent aussi-tôt lapidés par le peuple, ceux qui recoururent aux autels y furent presque tous massacrés sans aucun respect; il ne s'en sauva que quelques-uns pour qui les femmes des magistrats s'employèrent, et les firent remettre en liberté.

Une action si noire rendit odieux les magistrats et leurs descendans, qui furent depuis ce temps-là très-haïs du peuple. Plusieurs années après les descendans de Cylon devinrent très-puissans; la haine qui étoit entre les deux partis s'allumoit tous les jours de plus en plus. Solon, pour lors magistrat, craignit que leurs divisions n'entraînassent la perte de toute la ville; il les fit consentir les uns et les autres, à prendre des juges pour terminer leurs différens; les juges décidèrent en faveur des Cyloniens. Tous les descendans de Mégaclès furent bannis, et les os de ceux qui étoient morts furent déterrés et jettés hors du territoire d'Athènes. Les Mégariens profitèrent de cette occasion favorable pour eux; ils prirent les armes pendant que les divisions

étoient dans leur plus grande chaleur, et recouvrèrent Salamine.

A peine cette sédition étoit appaisée, qu'il en survint une autre dont les suites ne devoient pas être moins dangereuses. Les pauvres étoient si endettés, qu'on les adjugeoit tous les jours comme esclaves à leurs créanciers, qui les faisoient travailler ou les vendoient à leurs fantaisies. Quantité de gens du menu peuple s'attroupèrent, résolus de se choisir un chef pour empêcher qu'aucun d'eux ne fût fait esclave dans la suite, faute d'avoir payé ses dettes au jour nommé, et pour obliger les magistrats à partager tous les biens également, comme Lycurgus avoit fait à Sparte. Les troubles étoient si grands et les séditieux tellement animés, qu'on ne connoissoit aucun remède pour les appaiser. Solon fut élu du consentement des deux partis pour terminer toutes choses à l'amiable; il fit beaucoup de difficulté d'abord d'accepter un emploi si épineux; il n'y eut que l'envie de servir sa patrie qui l'y fit résoudre; tout le monde lui avoit entendu dire autrefois que l'égalité empêchoit toutes les contestations; chacun interprêtoit cette sentence en sa faveur : les pauvres croyoit qu'il vouloit rendre tous les hommes égaux : les riches

au contraire s'imaginoient qu'il avoit dessein de mesurer toutes choses selon la naissance et la dignité des personnes. Cela le rendit si agréable aux uns et aux autres, qu'ils le pressèrent d'accepter la souveraineté. Les gens mêmes qui n'étoient point intéressés dans ces brouilleries, ne connoissant point de meilleur remède pour appaiser les divisions, consentoient volontiers d'avoir pour maître celui qui passoit pour le plus homme de bien, et le plus sage de toute la terre. Solon s'en éloigna fort, et déclara hautement qu'il n'y consentiroit jamais. Ses meilleurs amis ne pouvoient s'empêcher de le blâmer. Vous êtes bien simple, lui disoient-ils : « Quoi, sous pré« texte d'un vain nom de tyran vous refusez « une monarchie qui vous sera par la suite « très-légitimement acquise. Timondas ne « s'est-il pas fait autrefois déclarer *roi d'Eu« bée* ? et Pittaque ne règne-t-il pas aujour« d'hui à Mytilène » ? Solon fut inflexible à tous ces discours. « La principauté légitime et la ty« rannie, répondit-il, sont à la vérité de très« belles places, un très-bel endroit : mais on est « environné de précipices de tous côtés, et il n'y « a point de chemin pour en sortir, lorsqu'on « y est une fois entré ». Jamais on ne le put résoudre à accepter ce parti avantageux qu'on

lui présentoit. Tous ses amis le traitoient de fou et d'insensé. Solon s'appliqua sérieusement à appaiser les troubles qui étoient à Athènes. Il commença à ordonner que toutes les dettes passées seroient entièrement abolies, sans que jamais personne n'en pût rien demander à ses débiteurs : et pour donner exemple à tout le monde, il remit sept talens qui lui devoient revenir de la succession de son père. Il déclara nulles les dettes qui se feroient dans la suite sous obligation du corps, afin d'empêcher à l'avenir l'inconvénient qui avoit été cause de tous les troubles. Les deux partis d'abord furent assez mécontens de ce jugement ; les riches étoient fâchés de ce qu'on leur avoit fait perdre ce qui leur appartenoit ; et les pauvres ne l'étoient pas moins de ce qu'on n'avoit pas partagé les biens également. Mais les uns et les autres furent tellement convaincus par la suite de l'utilité des réglemens de Solon, qu'ils le choisirent tout de nouveau pour appaiser les troubles causés par trois différentes factions qui partageoient la ville d'Athènes, et lui donnèrent pouvoir de réformer les loix à sa fantaisie, et d'établir tel gouvernement qu'il lui plairoit.

Les gens de *la montagne* vouloient que le

peuple fût entièrement le maître des affaires. Ceux de *la plaine* prétendoient qu'il n'y eût qu'un certain nombre de citoyens des plus considérables : et les gens de *la marine* vouloient que les magistrats fussent tirés de l'une et l'autre condition. Solon qu'on avoit choisi pour souverain arbitre, commença par casser toutes les loix de Dracon son prédécesseur, à cause qu'elles étoient trop sévères. Les fautes les plus légères étoient punies de mort, comme les plus énormes crimes ; et il n'étoit pas moins dangereux d'être convaincu d'oisiveté, de voler des fruits ou des herbes, que de commettre des sacrilèges, des meurtres, et tout ce qu'on peut imaginer de plus noir. C'est ce qui avoit donné lieu de dire qu'elles étoient écrites avec du sang. On demanda un jour à Dracon pourquoi il avoit ordonné des peines de mort pour toutes sortes de crimes indifféremment : « c'est parce, « répondit-il, que les moindres méritent ce « châtiment, et que je n'en connois point « de plus rigoureux pour les crimes plus « énormes ».

Solon divisa les citoyens en trois différens ordres, selon les biens dont chaque particulier se trouva alors en possession. Il donna entrée dans les affaires publiques à tout le

peuple, excepté aux artisans qni ne vivoient que de leur travail. Ceux-là étoient exclus des charges, et ne jouissoient pas des mêmes privilèges que les autres.

Il ordonna que les principaux magistrats seroient perpétuellement choisis entre les citoyens du premier ordre.

Que dans une sédition celui qui n'auroit pris aucun parti seroit noté d'infamie.

Que si un homme qui avoit épousé une riche héritière se trouvoit impuissant, sa femme pourroit avoir commerce avec celui qu'elle voudroit des plus proches parens de son mari.

Que les femmes n'apporteroient pour dot à leurs maris que trois robes, et quelques meubles de peu de valeur.

Qu'on pouvoit tuer impunément un adultère lorsqu'on le surprenoit sur le fait.

Il modéra les dépenses des dames et abolit plusieurs cérémonies qu'elles avoient coutume d'observer.

Il défendit de mal parler des morts.

Il permettoit aux gens qui n'avoient point d'enfans d'instituer héritiers tous ceux qu'ils voudroient, pourvu qu'ils fussent dans leur bon sens lors de leur testament.

Que celui qui auroit dissipé son bien seroit noté d'infamie, et déchu de tous ses privilèges,

de même que celui qui ne nourriroit pas son père et sa mère dans leur vieillese. Le fils n'étoit point tenu de nourrir son père, s'il ne lui avoit fait apprendre un métier pendant sa jeunesse.

Que nul étranger ne pouvoit être fait citoyen d'Athènes, s'il n'avoit été banni à perpétuité de son pays, ou s'il ne venoit s'y établir avec toute sa famille pour y exercer quelque vacation.

Il diminua fort les récompenses qu'on donnoit ordinairement aux athlètes.

Il ordonna que le public élèveroit les enfans de ceux qui seroient morts en combattant pour la patrie.

Qu'un tuteur ne pourroit demeurer avec la mère de ses mineurs, et que le plus proche héritier ne pourroit jamais être élu tuteur.

Que tout vol seroit puni de mort, et que celui qui auroit crévé un œil à quelqu'un, seroit condamné à perdre ses deux yeux.

Toutes les loix de Solon furent gravées sur des tables. Les gens du conseil assemblés, firent serment qu'ils les observeroient, et les feroient observer exactement. Ceux mêmes à qui on en avoit confié le soin, jurèrent solemnellement que si quelqu'un d'eux y manquoit, il seroit obligé de faire présent au temple d'Apollon

d'Apollon d'une statue d'or aussi pesante que lui. Il y avoit des juges établis pour interpréter les loix, lorsque quelques différens naissoient entre le peuple sur ce sujet.

Un jour, comme Solon composoit ses loix, Anacharsis se mocqua de son entreprise. « Quoi, dit-il, vous prétendez avec quelques « écritures réprimer l'injustice et les pas- « sions des hommes? Telles ordonnances, « ajouta-t-il, ressemblent proprement aux « toiles d'araignées qui n'arrêtent rien que « des mouches ».

Les hommes gardent bien les choses dont ils sont convenus ensemble, répondit Solon. « Je ferai mes loix de telle manière que tous « les citoyens connoîtront qu'il leur est plus « utile d'y obéir que de les violer ».

On lui demanda pourquoi il n'en avoit fait aucune contre les parricides? « C'est parce, « répondit-il, que je n'ai pas cru qu'il y eût « jamais des gens assez malheureux pour tuer « leur père ou leur mère ».

Il disoit ordinairement à ses amis qu'un homme de soixante-dix ans ne devoit plus craindre la mort, ni se plaindre des malheurs de la vie.

Que tous les gens de cour ressembloient aux jettons dont on se sert pour compter,

qu'ils représentoient plus ou moins selon la fantaisie du prince.

Que ceux qui approchoient des princes ne devoient pas leur conseiller ce qui étoit de plus agréable : mais ce qui étoit de plus avantageux.

Que nous n'avions point de meilleur guide pour nous conduire que notre raison, et qu'il ne falloit jamais rien dire, n'y rien faire sans l'avoir consultée.

Qu'on devoit faire beaucoup plus de fond sur la probité d'un homme que sur son serment.

Qu'il ne falloit pas se faire des amis si légèrement : mais qu'il étoit très-dangereux de rompre lorsque l'amitié étoit une fois liée.

Que le moyen le plus sûr et prompt pour repousser l'injure, étoit de l'oublier.

Qu'il ne falloit jamais s'ingérer de commander sans avoir appris à obéïr.

Que le mensonge devoit être en horreur à tout le monde.

Qu'enfin il falloit honorer les dieux, respecter ses parens, et n'avoir jamais aucun commerce avec les méchans.

Solon s'apperçut que Pisistrate se faisoit un gros parti à Athènes, et qu'il prenoit les

mesures nécessaires pour s'y rendre souverain : il fit tout son possible pour s'opposer à ses desseins : il assembla le peuple au milieu de la place publique où il parut tout armé, et découvrit l'entreprise de Pisistrate. « O Athé-« niens, s'écria-t-il, je suis plus sage que ceux « qui ne connoissent point les mauvais desseins « de Pisistrate, et plus courageux que ceux qui « les connoissent, et que la crainte ou le peu de « courage empêchent de s'y opposer; je suis « prêt à me mettre à votre tête et à combattre « généreusement pour la défense de la liber-« té». Le peuple qui favorisoit Pisistrate traita Solon de fou. Pisistrate quelques jours après se blessa lui-même et se fit porter tout sanglant sur un char au milieu de la place publique, et dit que ses ennemis l'étoient venu prendre en trahison et l'avoient mis dans l'état pitoyable où on le voyoit. La populace s'émeut aussi-tôt, et fut prête à prendre les armes en faveur de Pisistrate. « O fils d'Ipocrase, lui dit Solon, tu « joues mal le personnage d'Ulysse; Ulysse « s'égratigna pour tromper ses ennemis, et toi « tu te blesses pour tromper tes propres ci-« toyens ». Le peuple s'assembla : Pisistrate fit demander cinquante gardes : Solon remontra fortement devant tout le monde les dangereuses suites d'une telle innovation, mais il

ne put rien gagner sur la populace émue, qui permit à Pisistrate d'en prendre quatre cent, et de lever des troupes pour se rendre maître de la forteresse. Les principaux de la ville furent fort étonnés : chacun songea à se retirer de côté et d'autre. Solon ne se rebuta point. Après avoir reproché aux citoyens leur bêtise et leur lâcheté : « Auparavant, leur dit-il, il « vous étoit plus facile d'empêcher que cette « tyrannie ne se formât, mais à présent qu'elle « est établie, ce vous sera une plus grande gloire « de l'abolir et de l'exterminer entièrement ». Quand il vit que tous ses discours ne pouvoient faire revenir les citoyens, de la grande consternation où ils étoient, il s'en alla à sa maison, et prit ses armes qu'il alla poser devant la porte du sénat, en criant : « O ma « chère patrie, je t'ai secourue autant que j'ai « pu par mes paroles et d'effet ! j'atteste les « dieux que je n'ai rien oublié pour la défense « des loix et de la liberté de mon pays ! ô ma « chère patrie ! je pars et te quitte pour jamais, « puisque je suis le seul qui me déclare ennemi « du tyran, et que tous les autres sont disposés « à le recevoir pour maître ».

Solon ne put jamais se résoudre d'obéïr à Pisistrate, et comme il craignoit d'ailleurs que les Athéniensne l'obligeassent à réformer

ses loix, qu'ils avoient fait serment d'observer, il aima mieux s'exiler volontairement, et avoir le plaisir de voyager pour connoître le monde, que de vivre désagréablement à Athènes. Il passa en Egypte, où il demeura quelque temps à la cour d'Amasis. Pisistrate qui estimoit infiniment Solon, fut fort touché de sa retraite; il lui écrivit cette lettre obligeante pour essayer de le faire revenir.

« Je ne suis pas le seul parmi les Grecs qui « me suis emparé de la souveraineté de mon « pays; je ne commets rien contre les loix « ni contre les dieux, puisque je tire mon « origine de Codrus, et que les Athéniens « ont juré qu'ils conserveroient le royaume à « ses descendans. J'ai grand soin de faire « observer vos ordonnances avec beaucoup « plus d'exactitude que si l'état étoit gouverné « par la populace. Je me contente des tri- « buts que jai trouvés établis, et hors certains « honneurs qui sont dûs à ma dignité, je n'ai « rien qui me distingue du moindre des ci- « toyens. Je n'ai aucun ressentiment contre « vous de ce que vous avez découvert mes « desseins; je suis persuadé que c'étoit plu- « tôt par amour pour la patrie, que par haine « contre moi, parce que vous ne saviez pas « de quelle manière je me devois comporter,

« et si vous l'eussiez sçu, peut-être n'auriez-
« vous pas désapprouvé mon entreprise. Re-
« venez donc avec assurance, et croyez sur
« ma parole que Solon ne doit rien craindre
« de Pisistrate, puisque même je n'ai pas
« voulu faire de mal à ceux qui de tout temps
« avoient été mes ennemis. Je vous consi-
« dererai comme mon meilleur ami, et vous
« aurez toutes sortes d'agrémens auprès de
« moi, parce que je ne vous connois pas ca-
« pable d'aucune infidélité; si vous avez des
« raisons qui vous empêchent de revenir à
« Athènes, vous demeurerez par-tout ailleurs
« où vous voudrez; je serai content, pourvu
« que ce ne soit pas moi qui soit la cause de
« votre exil ».

Solon lui fit cette réponse:

« Je crois bien que vous ne me feriez au-
« cun mal; car j'étois de vos amis avant que
« vous fussiez tyran; et je ne dois pas vous
« être plus odieux que tout autre qui hait la
« tyrannie. Je laisse la liberté à chacun de
« juger selon sa pensée, s'il est plus utile
« aux Athéniens d'être gouvernés par un
« maître absolu que par plusieurs magis-
« trats. J'avoue que vous êtes le meilleur
« des tyrans; mais je ne crois pas devoir re-
« tourner à Athénes; car après y avoir établi

« un gouvernement libre, et refusé la prin-
« cipauté qu'on m'avoit offerte, on auroit
« raison de me blâmer, et de croire que
« j'approuverois votre entreprise si on m'y
« voyoit revenir ».

Solon écrivit une autre lettre à Epiménides, en ces termes :

« Comme mes loix ne doivent pas appor-
« ter un grand profit, aussi en les cassant
« n'a-t-on pas causé une grande utilité à la
« ville. Les dieux ni les législateurs ne
« peuvent servir de rien aux villes, mais bien
« à ceux qui mènent le peuple comme ils
« veulent, lorsqu'ils sont bien intentionnés :
« mes loix n'ont point été utiles, mais ceux
« qui les ont violées ont entièrement ren-
« versé la république, en n'empêchant pas
« Pisistrate d'envahir la souveraineté. J'ai
« prédit tout ce qui devoit arriver : on ne
« m'a point cru ; Pisistrate qui flattoit les
« Athéniens leur paroissoit plus fidèle que
« moi qui leur disoit la vérité. J'ai offert de
« me mettre à la tête des citoyens pour pré-
« venir les malheurs qui sont arrivés ; on m'a
« traité de fou, on a accordé des gardes à
« Pisistrate qui s'en est servi pour réduire
« toute la ville en esclavage, et moi j'ai pris
« le parti de me retirer ».

Crésus, roi des Lydiens, rendit tributaires tous les Grecs de l'Asie. Quantité des plus habiles gens de ce siècle quittèrent la Grèce pour différens sujets, et se retirèrent à Sardis, capitale de l'empire de Crésus. Cette ville étoit pour lors très-florissante en honneurs et en richesses; chacun y parloit si avantageusement de Solon, que cela fit naître à Crésus l'envie de le voir: il l'envoya prier de venir s'établir chez lui : Solon lui fit cette réponse.

« J'estime infiniment l'amitié que vous me « témoignez, et je prens les dieux à témoins « que si je n'avois pas résolu depuis long- « temps de demeurer dans un état libre, « j'aimerois mieux vivre dans votre royaume « qu'à Athènes même, pendant que Pisis- « trate y exercera une puissance tyrannique : « mais je suis avec plus de douceur, selon le « genre de vie que jai embrassé, dans un lieu « où tout est égal; j'irai pourtant vous voir « pour avoir le plaisir de demeurer quelque « temps avec vous ».

Solon s'en alla à Sardis, à la sollicitation de Crésus qui témoignoit un empressement extraordinaire pour le voir. En traversant la Lydie, il rencontroit quantité de grands seigneurs avec de gros cortèges et des trains magnifiques; il croyoit à tout moment que ce fût

le roi. Enfin on le présenta devant Crésus qui l'attendoit assis sur son trône, et qui s'étoit exprès revêtu de ce qu'il avoit de plus précieux. Solon ne parut point étonné à la vue de tant de magnificence. Crésus lui dit : « mon « hôte, je connois ta sagesse par réputation ; « je sçai que tu as beaucoup voyagé : mais as-tu « jamais vu personne vêtue si magnifiquement « que moi »? « Oui, répondit Solon, les faisans, « les coqs et les paons ont quelque chose de plus « magnifique, puisque tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature, sans qu'ils se « donnent aucun soin pour se parer ». Une réponse si imprévue surprit fort Crésus : il commanda à ses gens que l'on ouvrît tous ses trésors, et qu'on déploya devant Solon tout ce qu'il y avoit de meubles précieux dans son palais. Il le fit venir une seconde fois devant lui. « Avez-vous jamais vu, lui dit-il, un homme plus « heureux que moi »? « Oui, répondit Solon, « c'est Tellus, citoyen d'Athènes, qui a vécu « en honnête homme dans une république « bien policée : il a laissé deux enfans fort esti« més, avec un bien raisonnable pour les faire « subsister, et enfin il a eu le bonheur de mou« rir les armes à la main, en remportant une « victoire pour sa patrie ; les Athéniens lui ont

« dressé un tombeau dans le lieu même où « il avoit perdu la vie, et lui ont rendu de « grands honneurs ».

Crésus ne fut pas moins étonné que la première fois. Il crut que Solon étoit un insensé. « Eh bien, continua-t-il, quel est le plus heu« reux des hommes après Tellus »? « Il y a eu « autrefois deux frères, répondit-il, dont l'un « s'appelloit Cléobis, et l'autre Byton : ils « étoient si robustes, qu'ils sont toujours sortis « victorieux de toutes sortes de combats ; ils « s'aimoient parfaitement l'un l'autre. Un « jour de fête la prêtresse de Junon leur « mère, pour qui ils avoient beaucoup de « tendresse, devoit aller nécessairement faire « un sacrifice au temple; on tardoit trop à « amener ses bœufs ; Cléobis et Byton s'atte« lèrent à son char, et la traînèrent jusqu'au « lieu où elle vouloit aller. Tout le peuple leur « donna mille bénédictions. Leur mère ravie « de joie, pria Junon de leur envoyer ce qui « leur étoit le plus avantageux. Quand le sa« crifice fut fini, et qu'ils eurent fait très« bonne chère, ils allèrent se coucher, et « moururent tous deux cette même nuit ». Crésus ne put s'empêcher de faire paroître sa colère. « Comment, répliqua-t-il, tu ne

« me mets donc point au nombre des gens « heureux » ? « O roi des Lydiens, répondit « Solon, vous possédez de grandes richesses, « et vous êtes maître de quantité de peuples, « mais la vie est sujette à de si grands chan- « gemens, qu'on ne sçauroit décider de la « félicité d'un homme qui n'est pas encore au « bout de sa carrière. Le temps fait tous les « jours naître de nouveaux accidens, dont « même on auroit jamais pû se douter; on « ne doit point s'assurer de la victoire lorsque « le combat n'est point encore fini ». Crésus fut fort mécontent : il renvoya Solon, et ne re- demanda plus à le voir.

Esope qui étoit pour lors à Sardis où on l'avoit fait venir pour divertir Crésus, fut fâché de la mauvaise réception que le roi avoit faite à un homme d'un mérite si distin- gué. « O Solon, lui dit-il, il ne faut point « approcher les princes, ou il ne leur faut ja- « mais dire que ce qui leur est agréable ». Au contraire, répondit Solon, « il ne faut jamais « s'en approcher, ou bien il faut toujours les « conseiller le mieux qu'on peut, et ne leur « dire jamais que la vérité ».

Cyrus tenoit prisonnier Astiages, son grand-père maternel, et l'avoit dépouillé de tous ses états; Crésus s'en offensa; il prit

parti pour Astiages, et fit la guerre aux Perses. Comme il avoit des richesses immenses, et qu'il se voyoit à la tête d'une nation qui passoit pour la plus belliqueuse de tout le monde, il croyoit que rien ne lui étoit impossible; il fut malheureusement défait, et se retira à Sardis, où il fut assiégé et fait prisonnier après quatorze jours de résistance. On le mena devant Cyrus qui le fit charger de chaînes. On le monta aussi-tôt au haut d'un bûcher, où on l'attacha au milieu de quatorze enfans Lydiens, pour y être brûlé à la vue de Cyrus et de tous les Perses. Comme on metttoit le feu au bûcher, Crésus dans cet état déplorable, se souvint du discours que lui avoit autrefois tenu Solon. Il s'écria en soupirant, « ô Solon, Solon, Solon ». Cela surprit Cyrus. Il envoya demander si c'étoit quelque dieu qu'il invoquoit dans ses malheurs. Crésus ne répondit rien. Enfin quand on l'eut contraint de parler, il dit tout accablé de tristesse : « ah! je viens de nommer un homme « que les rois devroient toujours avoir auprès « d'eux, et dont ils devroient plus estimer la « conversation que tous les trésors et leur ma« gnificence ». On le pressa d'en dire davantage. « C'est un sage de la Grèce, continua-t« il, que j'ai autrefois envoyé querir exprès

« pour lui faire admirer ma grande prospé-« rité; il me dit froidement, comme s'il « m'eût voulu faire connoître que cela n'é-« toit qu'une sotte vanité, que j'attendisse la « fin de ma vie, et qu'il ne falloit point trop « présumer d'une félicité qui étoit sujette « à une infinité de calamités. Je reconnois « à présent la vérité de toutes les choses « qu'il m'a prédites ». Pendant que Crésus parloit, le feu s'étoit déja allumé au bas du bûcher, et alloit gagner le haut. Cyrus fut fort touché des paroles de Crésus. L'état déplorable d'un prince qui avoit été si puissant, le fit rentrer en lui-même; il craignit que quelque disgrace ne lui arrivât dans la suite; il commanda aussi-tôt que l'on éteignît le feu; il fit ôter à Crésus les chaînes dont il étoit chargé; il lui rendit tous les honneurs possibles, et se servit de son conseil dans ses affaires les plus importantes.

Solon après avoir quitté Crésus, se retira en Cilicie où il bâtit une ville de son nom, qu'il appella *Solos*. On lui apprit que Pisistrate se maintenoit toujours dans la tyrannie, et que les Athéniens se repentoient de ne s'être pas opposés à son usurpation.

Solon leur écrivit en ces termes:

« Vous avez grand tort d'accuser les dieux

« de votre mauvaise fortune. Si vous souffrez « maintenant, vous ne devez vous en prendre « qu'à votre légèreté, et à votre folie de n'a« voir pas voulu croire les gens bien inten« tionnés pour la patrie, et de vous être laissés « surprendre aux belles paroles et aux ruses « d'un homme qui ne cherchoit qu'à vous trom« per. Vous lui avez permis de lever des « gardes qui serviront à vous tenir en escla« vage le reste de votre vie ».

Périandre, tyran de Corinthe, fit savoir à Solon l'état de ses affaires, et le pria de lui donner conseil. Solon lui fit cette réponse :

« Vous m'écrivez que quantité de gens « conspirent contre vous. Quand vous vous « delivreriez de tous vos ennemis en les faisant « mourir, vous n'avanceriez pas beaucoup vos « affaires. Ceux dont vous ne vous doutez point « vous dresseront des embûches. Ce sera « quelqu'un qui craindra pour lui, ou quel« qu'autre qui ne pourra approuver vos ma« nières défiantes, ou enfin quelqu'autre qui « croira rendre un bon service à sa patrie. « Le meilleur parti que vous puissiez prendre « est de renoncer entièrement à la tyrannie. « Si vous ne pouvez pas vous y résoudre, faites « venir des troupes étrangères suffisamment « pour tenir le pays en bride, afin que vous

« n'ayez plus lieu de rien craindre, et que vous « ne soyez plus obligé à exiler personne ».

Solon passa en Chypre ; il fit amitié avec Philocypre, prince d'Oepie. Cette ville étoit bâtie dans un endroit fort stérile. Solon conseilla à Philocypre de la rebâtir dans un meilleur pays. Il choisit une belle plaine très-fertile, conduisit lui-même toute cette entreprise qui réussit très-bien. Philocypre par reconnoissance voulut que cette ville s'appellât *Soles*.

Solon n'a jamais été ennemi du plaisir pendant tout le temps qu'il a vécu. Il a aimé la bonne chère, la musique et tout ce qui pouvoit contribuer à la vie délicieuse. Il haïssoit les représentations où on ne disoit jamais que des choses inventées à plaisir. Il croyoit que cela étoit pernicieux à la république, et que de-là pouvoient naître une infinité de séditions. Du temps qu'il étoit en grand crédit à Athènes, *Thespis* commença lui-même à jouer des tragédies qu'il avoit composées. Cela plaisoit merveilleusement au peuple à cause de la nouveauté. Solon qui aimoit son divertissement s'y trouva un jour. Quand tout fut fini, il appella Thespis. « N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de mentir « devant tant de monde »? « Il n'y a point de mal,

« répondit Thespis, car ce n'est que pour rire ». Solon frappa la terre d'un bâton qu'il tenoit dans sa main. Oui, répliqua-t-il, mais si on approuve de telles menteries en riant, nous ne tarderons guères à les trouver dans nos actes publics, et dans les affaires les plus sérieuses. C'est ce qui fit que lorsque Pisistrate, se fut fait porter tout sanglant au milieu de la place publique, Solon parlant de ces représentations, s'écria : « Voilà la malheureuse source « d'où naissent toutes ces fourberies ».

Quelques-uns attribuent à Solon l'établissement de l'Aréopage; c'étoit un conseil composé de ceux qui avoient passé par toutes les charges à Athènes. On demanda un jour à Solon quel état étoit le mieux policé. « C'est celui, répon« dit-il, où les gens qui n'ont point été outragés « poursuivent avec autant de chaleur la répara« tion de l'injure faite à autrui, que s'ils l'avoient « reçue eux-mêmes ». Sur la fin de ses jours il avoit commencé un poëme sur le rapport qu'on lui avoit fait en Egypte d'une isle Atlantide qu'on plaçoit au-delà de l'océan connu. La mort le surprit en Chypre avant que son ouvrage fut achevé. C'étoit dans la cinquante-cinquième olympiade, environ la quatre-vingtième année de son âge. Il ordonna qu'on portât ses os à Salamine, qu'on les brûlât, et qu'on

qu'on en jettât les cendres par toute la campagne. Les Athéniens après sa mort lui dressèrent une statue de bronze qui le représentoit, son livre des loix à la main, avec les habits de prince du peuple. Ceux de Salamine lui en dressèrent une autre qui le représentoit en orateur parlant en public, les mains cachées sous les plis de sa robe.



PITTACUS

Florissoit dans la 42e. olympiade, mourut la troisième année de la 52e., âgé de 70 ans.

PITTACUS, fils d'Hirradius, originaire de Thrace, naquit à Mytilène, petite ville de l'isle de Lesbos, environ la 29e. olympiade. Il fut pendant sa jeunesse fort entreprenant, brave soldat, grand capitaine, et toujours bon citoyen. Il tenoit pour maxime qu'il falloit s'accommoder au temps, et se servir de l'occasion.

Pour sa première entreprise, il se ligua avec le frère d'Alcée, contre le tyran Mélanchre qui avoit usurpé la souveraineté de l'isle

de Lesbos, et le mit en déroute. Cette action lui donna une grande réputation de bravoure. Il y avoit depuis long-temps une cruelle guerre entre les Mytiléniens et les Athéniens, au sujet de la possession d'un territoire nommé *Achillitide*. Les Mytiléniens choisirent Pittacus pour commander leurs troupes. Quand les deux armées furent en présence et prêtes à donner bataille, Pittacus proposa de décider le différend par un combat particulier; il appella en duel Phrynon, général des Athéniens, qui avoit toujours sorti victorieux de toutes sortes de combats, et qui avoit été couronné plusieurs fois dans les jeux olympiques. Phrynon accepta le combat. Il fut résolu que le vainqueur demeureroit sans contredit conquérant du territoire en question. Ces deux généraux s'avancêrent seuls au milieu des deux armées. Pittacus avoit caché un filet sous son bouclier, il prit son temps si adroitement, qu'il enveloppa Phrynon lorsqu'il ne se doutoit de rien; et s'écria « Je n'ai pas pris un homme, c'est « un poisson ». Pittacus le tua à la vue des deux armées, et demeura maître du territoire. C'est de-là qu'est venu l'origine des filets qu'on représentoit depuis sur le théâtre pour divertir le peuple.

L'âge modéra fort la grande ardeur de Pit-

tacus; il commença peu à peu à goûter la douceur de la philosophie. Ceux de Mytilène qui avoient un respect particulier pour lui, lui donnèrent la principauté de leur ville. Une longue et pénible expérience lui fit regarder avec un courage élevé les différentes faces de la fortune. Après avoir établi un très-bon ordre dans la république, il renonça volontairement à la principauté qu'il tenoit depuis douze ans, et se retira tout-à-fait de l'embarras des affaires.

Pittacus témoigna un grand mépris pour les biens de la fortune, après les avoir fort souhaités. Les Mytilénéens, en considération des grands services qu'il leur avoit rendus, lui offrirent un lieu fort agréable, arrosé de ruisseaux et environné de bois et de vignes, avec plusieurs métairies, dont les revenus étoient suffisans pour le faire vivre splendidement dans sa retraite. Pittacus prit son dard qu'il lança de toutes ses forces, et se contenta de l'espace en quarré qu'il avoit pû atteindre avec le dard qu'il avoit lancé. Les magistrats surpris de sa retenue, le prièrent de leur en dire la raison. Il leur répondit, sans s'expliquer davantage, « qu'une partie étoit « plus avantageuse que le tout ».

Crésus lui écrivoit un jour pour le prier de

venir voir ses richesses. Pittacus lui fit cette réponse :

« Vous voulez m'attirer en Lydie pour voir « vos trésors ; sans les avoir vus, je ne doute « point que le fils dHaliattes ne soit le plus « puissant des rois; mais quand j'aurois tout « ce que vous possédez, je n'en serois pas « plus riche; je n'ai aucun besoin de biens; je « me contente du peu qui est nécessaire pour « me faire vivre moi et quelques amis ; j'irai « pourtant vous voir pour vous contenter ».

Crésus après avoir subjugué les Grecs d'Asie, résolut de faire équiper des vaisseaux pour se rendre maître des isles. Pittacus vint pour lors à Sardis. Crésus lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau dans la Grèce : « Prince, lui dit Pittacus, les insulaires ont « acheté dix mille chevaux ; ils ont résolu de « vous faire la guerre et de venir attaquer « Sardis ». Plût aux dieux, dit-il, d'inspirer aux insulaires de venir attaquer les Lydiens avec de la cavalerie. « Il semble, répliqua « Pittacus, que vous souhaitez voir les insu-« laires à cheval et en terre ferme ; vous avez « raison, mais ne pensez-vous pas aussi que « les insulaires riront bien quand ils sçauront « que vous voulez mener une armée navale « contr'eux? Ils seront ravis de vous rencon-

« trer sur mer, vous et les Lydiens, pour « venger l'infortune des Grecs que vous avez « réduits en servitude ». Crésus crut que Pittacus étoit instruit de ce qu'il méditoit: il quitta le dessein de faire équiper des vaisseaux, et fit alliance avec les Grecs des isles.

Pittacus étoit d'une figure assez difforme; il avoit toujours mal aux yeux; il étoit fort gras et fort négligé, et marchoit désagréablement, à cause de quelques infirmités qu'il avoit aux pieds. Il avoit épousé la fille du législateur Dracon; c'étoit une femme d'une fierté et d'une insolence insupportable, qui n'avoit rien qu'un très-grand mépris pour son mari, à cause qu'il étoit mal fait, et qu'elle croyoit être d'une naissance distinguée. Un jour Pittacus avoit invité à dîner plusieurs philosophes de ses amis: quand tout fut préparé, sa femme, qui étoit toujours de mauvaise humeur, alla renverser la table et toutes les viandes qui étoient dessus. Pittacus sans s'émouvoir, se contenta de dire aux conviés: « C'est une folle, « il faut excuser sa foiblesse ». Cette grande mésintelligence qui avoit toujours été entre lui et sa femme, lui avoit donné beaucoup d'aversion pour les mariages mal assortis. Un jour un homme vint le trouver pour sçavoir

de lui quelle femme il devoit prendre de deux qui étoient à son choix, dont l'une étoit à peu près de même condition que lui, et l'autre beaucoup plus considérable par ses biens et par sa naissance. Pittacus leva le bâton sur lequel il étoit appuyé : « Va-t-en, lui dit-il, dans « ce carrefour où les petits enfans s'assemblent « pour jouer; suis l'avis qu'ils te donneront « là-dessus ». Le jeune homme y alla. Ces petits enfans se divertissoient de tout leur cœur, et se disoient: « Choisis ton égal ». Cela le détermina à ne plus songer à la femme qui étoit beaucoup plus considérable que lui, et à prendre son égale. Pittacus étoit si sobre, qu'il ne buvoit presque jamais que de l'eau de la fontaine, quoique les vins les plus délicats fussent en abondance à Mytilène.

Il conseilla secrètement à Périandre de s'abstenir de l'usage du vin, s'il vouloit réussir dans le dessein qu'il avoit de se rendre maître de Corinthe, et s'il vouloit se conserver dans la tyrannie.

Il ordonna qu'un homme qui auroit commis quelque faute étant ivre seroit puni doublement.

Il disoit ordinairement que la nécessité étoit quelque chose de si fort, que les dieux mêmes étoient obligés d'obéir à ses loix.

Que c'étoit dans le gouvernement de la république qu'un homme faisoit connoître l'étendue de son esprit.

Que les sages devoient prévoir les malheurs qui leur pouvoient arriver, afin de les pouvoir détourner, et que les gens de cœur les devoient supporter généreusement lorsqu'ils étoient arrivés.

Qu'il étoit très-difficile d'être homme de bien.

Qu'il n'y avoit rien de meilleur que de s'appliquer toujours à bien faire ce qu'on fait dans le moment.

Que pour réussir, il falloit méditer à loisir, et exécuter promptement les choses qu'on avoit projettées.

Que les victoires les plus estimables, étoient celles qu'on remportoit sans effusion de sang, et qu'afin qu'un empire fût bien gouverné, il falloit que le roi et tous ceux qui étoient en autorité, obéissent aux loix comme les moindres particuliers.

Quand vous voudrez faire quelque chose, disoit-il à ses disciples, ne vous en vantez jamais : car si par malheur vous ne pouviez venir à bout de votre entreprise, on se moqueroit de vous.

Ne reprochez jamais à personne sa mau-

vaise fortune, de crainte que vous ne vous trouviez quelque jour en semblable cas.

Ne parlez mal de personne, non pas même de vos ennemis.

Conservez vos amis, et vivez avec eux avec autant de retenue, que s'ils devoient être un jour vos plus grands adversaires.

Aimez la chasteté, la frugalité et la vérité.

Respectez les dieux.

Rendez fidèlement le dépôt qu'on vous aura confié, et ne révélez jamais le secret.

Il avoit fait certains vers où il disoit qu'il falloit prendre son arc et ses flèches, et aller tuer un méchant homme par tout où on le rencontroit, parce que, comme son cœur étoit toujours double, sa bouche ne disoit jamais rien sur quoi on se pût fier.

Crésus lui envoya une grosse somme d'argent dans sa retraite. Pittacus ne la voulut pas accepter. Il répondit froidement: « Je suis « plus riche la moitié que je ne voudrois; car « mon frère est mort sans enfans, et sa succes- « sion me revient ».

Pittacus avoit les réparties promptes et vives. Jamais il ne s'est trouvé embarrassé, quelque question qu'on lui ait faite.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose

la plus changeante? « Le cours des eaux, ré-
« pondit-il, et l'humeur d'une femme ».

Quelle étoit la chose qu'on ne devoit faire que le plus tard qu'on pouvoit? « Emprunter « de l'argent de son ami ».

Quelle étoit la chose qu'on devoit faire en tout lieu, et en tout temps? « Profiter du bien « et du mal qui arrivent ».

Ce qu'il y avoit de plus agréable? « Le « temps ». De plus caché? « L'avenir ». De plus fidèle? « La terre ». De plus infidèle? « La mer ».

Phocaicus lui dit un jour qu'il vouloit s'adresser à un honnête homme pour quelque chose qu'il avoit dans l'esprit: « Vous avez « beau chercher, répondit Pittacus, vous n'en « trouverez jamais ».

Tyrrée, fils de Pittacus, étoit un jour à Cumes dans la boutique d'un barbier, où les jeunes gens s'assembloient ordinairement pour s'entretenir de ce qui se passoit; un ouvrier, par mégarde, jetta une coignée qui tomba sur la tête de Tyrrée, et la lui fendit en deux. Ceux de Cumes se saisirent du meurtrier, et l'amenèrent devant le père du mort. Pittacus après s'être exactement informé de toutes les circonstances de l'action, trouva qu'il n'y avoit point de la faute de celui qui

avoit fait le coup; il le renvoya libre, «parce, « dit-il, qu'une faute commise sans volonté « mérite pardon, et que celui qui s'en venge, « devient coupable par l'injuste punition d'un « innocent ».

Pittacus se divertissoit quelquefois à la poésie. Il a écrit ses loix et quelques autres ouvrages en vers. Son exercice le plus ordinaire, étoit de tourner une meule pour moudre du bled. C'est lui qui a été le maître de Phérécide, que plusieurs ont mis entre les sages de Grèce, et dont la fin est assez extraordinaire.

On dit qu'un jour, lorsque la guerre étoit plus allumée que jamais entre les Ephésiens et les Magnésiens, Phérécide, qui étoit fort porté pour les Ephésiens, rencontra un homme sur son chemin : il lui demanda de quel pays il étoit. Dès qu'il eut appris qu'il étoit d'Ephèse : « Prends-moi par les jambes, « lui dit-il, traîne-moi dans le pays des Ma-« gnésiens, et va promptement dire aux « Ephésiens la manière dont Phérécide a « voulu que tu le traitasses : avertis-les bien « qu'ils ne manquent pas de m'enterrer dès « qu'ils auront remporté la victoire». Cet homme traîna Phérécide, et alla aussi-tôt conter à Ephèse l'aventure qu'il avoit eue.

Les Ephésiens furent remplis d'espérance. Ils donnèrent bataille dès le lendemain, et remportèrent une grande victoire sur leurs ennemis. Ils allèrent promptement à l'endroit où on leur avoit dit qu'étoit Phérécide. Ils le trouvèrent mort sur la place : ils l'emportèrent, et lui firent de magnifiques funérailles.

Pittacus mourut dans l'isle de Lesbos, âgé de plus de 70 ans : c'étoit dans la 52e. olympiade.

BIAS,

Contemporain de Pittacus, florissoit du temps qu'Haliattes, et ensuite Crésus régnoient en Lydie.

BIAS de Priène, petite ville de Carie, fut en grande réputation dans la Grèce, sous le régne d'Haliattes et de Crésus, roi de Lydie, depuis la quarantième olympiade jusqu'à sa mort. C'étoit un excellent citoyen, fort désintéressé, fin politique, honnête homme. Il vivoit simplement, quoiqu'il fût né très-riche: il dépensoit tout son bien à secourir ceux qui en avoient besoin: il passoit pour le plus éloquent orateur de son temps; il employoit son talent à défendre les pauvres et tous ceux qui étoient dans l'affliction, sans vouloir tirer d'autre utilité que la gloire de servir sa patrie. Jamais il n'entreprenoit aucune cause qu'il ne crût très-juste; cela avoit passé en proverbe par tout le pays; quand on vouloit marquer qu'une cause étoit excellente, on disoit: « C'est « une cause dont Bias se chargeroit ». Et lorsqu'on vouloit louer extrêmement un orateur: « Il réussit encore mieux que Bias ».

Des pirates firent un jour une course proche

Messène dans le Péloponnèse, et enlevèrent plusieurs filles qu'ils vinrent vendre à Priène. Bias les acheta; il les retira chez lui, et les nourrit comme ses propres enfans; il leur fit des présens à toutes, et les renvoya à leurs parens : cette action généreuse lui donna une si grande réputation, que quantité de gens ne l'appelloient que le *Prince des Sages*.

Quelque temps après les pêcheurs de Messène trouvèrent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or, où ces mots étoient gravés : *Au plus sage*. Le sénat de Messène s'assembla pour délibérer à qui on le devoit donner; les filles que Bias avoit traité si humainement, se présentèrent à l'assemblée avec leurs parens, et ils crièrent tous ensemble «qu'il n'y avoit personne plus sage « que Bias ». Le sénat de Messène lui envoya ce vase. Bias le considéra, et après avoir lu l'inscription qui étoit autour, il refusa de l'accepter, et dit que ce titre n'appartenoit qu'à Apollon.

Quelques-uns croient que ce vase est la même chose que le trépied dont il est parlé dans la vie de Thalès, et que cette histoire n'a point d'autre fondement, que parce que le trépied fut renvoyé à Bias. D'autres même

disent que ce fut à lui à qui on l'apporta le premier.

Haliattes, roi de Lydie, après avoir ruiné plusieurs villes de la Grèce Asiatique, vint mettre le siége devant Priène. Bias étoit pour lors premier magistrat de la ville; il fit une vigoureuse résistance pendant très-long-temps : mais comme Haliattes paroissoit s'opiniâtrer à poursuivre son entreprise jusqu'à la fin; et que d'ailleurs la ville étoit réduite dans une grande misère à cause de la disette des vivres, Bias fit engraisser deux beaux mulets, qu'il chassa vers le camp des ennemis, comme s'ils s'étoient échappés d'eux-mêmes. Haliattes fut surpris de voir ces animaux dans un tel embonpoint; cela lui fit craindre de ne pouvoir pas avoir la place par famine : il trouva un prétexte pour envoyer un homme dans la ville; il lui donna ordre secrètement de remarquer en quel état étoient les assiégés. Bias se douta bien du dessein d'Haliattes; il fit couvrir de grands monceaux de sable avec un peu de froment, et fit en sorte que le député d'Haliattes vît toute cette grande abondance sans que cela parût affecté. Haliattes trompé par cette ruse, résolut aussitôt de lever le siége; il laissa les Priénéens en paix, et fit alliance avec eux. Il eut la cu-

riosité de voir Bias; il lui envoya dire de lui venir rendre visite dans son camp. Bias répondit à ses députés: « Dites au roi que je de« meure ici, et que je lui commande de man« ger des oignons, et de pleurer le reste de « ses jours ».

Bias aimoit fort la poésie: il a fait plus de deux mille vers où il donnoit des préceptes pour enseigner à tout le monde la manière dont chacun pouvoit vivre heureux, et pour bien gouverner la république en paix et en guerre.

Il disoit ordinairement: « Tâchez de plaire « à tout le monde: si vous réussissez, vous « trouverez mille agrémens dans le cours de « la vie; le faste et le mépris qu'on fait pa« roître pour les autres, n'a jamais rien pro« duit de bon ».

Aimez vos amis avec discrétion; songez qu'ils peuvent devenir vos ennemis.

Haïssez vos ennemis avec modération; car il se peut faire qu'ils seront vos amis dans la suite.

Choisissez à loisir les gens que vous voulez prendre pour vos amis; ayez pour eux une même tendresse, mais distinguez leur mérite.

Imitez ceux dont le choix vous fait honneur,

neur, et soyez persuadé que la vertu de vos amis ne contribuera pas peu à votre réputation.

Ne vous pressez pas de parler, c'est une marque de folie.

Tâchez pendant que vous êtes jeune d'acquérir de la sagesse, ce sera toute votre consolation lorsque vous serez vieux : vous ne pouvez faire une meilleure acquisition; c'est la seule chose dont la possession soit certaine et qu'on ne pourra vous ravir.

La colère et la précipitation sont deux choses fort opposées à la prudence.

Les honnêtes gens sont très-rares; les méchans et les fous sont en nombre infini.

Ne manquez jamais de tenir tout ce que vous aurez promis.

Parlez des dieux d'une manière convenable à leur grandeur; et rendez leur grâces de toutes les bonnes actions que vous ferez.

Ne soyez pas importun; il vaut beaucoup mieux qu'on vous oblige à recevoir, que d'obliger les autres à vous donner.

N'entreprenez rien témérairement; mais quand vous avez résolu quelque chose, exécutez-la avec vigueur.

Gardez-vous bien de louer un homme

à cause de ses richesses, s'il ne le mérite d'ailleurs.

Vivez toujours comme si vous alliez mourir à tout moment, et comme si vous deviez rester long-temps sur la terre.

Avoir une santé vigoureuse est un don de la nature; les richesses ordinairement sont un effet du hazard; mais il n'y a que la sagesse qui puisse rendre un homme capable de donner de bons conseils à sa patrie.

C'est une maladie d'esprit que de souhaiter des choses impossibles.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose qui flattoit davantage les hommes? « C'est l'espérance, répondit-il ».

Quelle étoit celle qui leur plaisoit davantage? « le gain ».

Quelle étoit la plus difficile à supporter? « le renversement de la fortuue ».

Il disoit qu'un homme étoit bien malheureux, lorsqu'il ne savoit pas souffrir les disgraces qui lui arrivoient.

Il étoit un jour dans un vaisseau, avec quelques impies : il s'éleva tout d'un coup une tempête si furieuse, que le vaisseau étoit à tout moment prêt à périr. Ces impies effrayés de la crainte de la mort invoquoient les

dieux. « Taisez-vous, leur dit Bias, de peur « qu'ils ne s'apperçoivent que vous êtes ici ; « car nous serions tous perdus ».

Une autre fois une impie lui demanda quel étoit le culte qu'on devoit rendre aux dieux? Bias ne répondit rien. L'impie le pressa de lui dire la raison de son silence ; « C'est parce, « répondit Bias, que tu me demandes des « choses qui ne te regardent pas ».

Il disoit qu'il aimoit beaucoup mieux juger un différend entre deux de ses ennemis, qu'entre deux de ses amis, parce qu'on ne manquoit presque jamais à se brouiller avec celui de ses amis qu'on avoit condamné, et qu'il se pouvoit faire qu'on se raccommoderoit avec celui de ses ennemis en faveur de qui on auroit décidé.

Bias se trouva un jour obligé de juger un de ses amis qui devoit être puni de mort. Avant que de prononcer l'arrêt, il se mit à pleurer en plein sénat : « Pourquoi pleurez-« vous, lui dit quelqu'un, puisqu'il ne tient « qu'à vous de condamner ou d'absoudre un « criminel » ? « Je pleure, répondit Bias, « parce que la nature m'oblige d'avoir com-« passion des malheureux, et que la loi m'or-« donne de n'avoir point d'égard au mouve-« ment de la nature ».

PÉRIANDRE,

Tyran de Corinthe, contemporain des philosophes précédens ; on ne sait pas précisément l'année de sa naissance, ni celle de sa mort.

Il est assez extraordinaire que les Grecs aient donné le titre de *Sage* à un homme aussi fou que Périandre. Ils se sont laissés surprendre à l'éclat de ses illustres maximes, sans avoir aucun égard à la vie déréglée qu'il a menée pendant qu'il a été sur la terre. Il a toujours parlé comme un véritable sage, et a perpétuellement vécu comme un enragé. Il eut pendant long-temps un commerce infâme avec Cratée, sa propre mère, sans avoir honte de se déshonorer. Un jour il fit vœu que s'il remportoit le prix aux jeux olympiques, il feroit ériger une statue d'or en l'honneur de Jupiter : il fut victorieux dans les premiers jeux qu'on célébra; mais comme il n'avoit point d'argent pour satisfaire à sa promesse, il fit arracher les ornemens à toutes les dames qui s'étoient parées magnifiquement pour assister à une fête, et trouva par ce moyen de quoi accomplir son vœu.

Périandre étoit fils de Cypsèle, de la famille des Héraclides, et exerçoit la tyrannie à Corinthe, ville de sa naissance, sous le règne d'Haliattes, roi de Lydie. Il avoit épousé Lysis, fille de Proclée, prince d'Epidaure. Il témoigna toujours beaucoup de passion pour elle, et changea son nom de *Lysis*, en celui de *Mélisse*. Il eut deux fils de ce mariage; Cypsèle l'aîné avoit l'esprit pesant et paroissoit presque hébêté; mais Lycophroon le cadet avoit un génie élevé, et étoit propre à gouverner un royaume.

Quelques concubines tâchèrent de donner ombrage à Périandre de la conduite de Mélisse, sa femme, qui étoit grosse pour lors, et lui firent quelques rapports dont il conçut une jalousie furieuse. Il la rencontra sur-le-champ comme elle montoit un escalier, il lui donna un si grand coup de pied dans le ventre qu'il la jetta du haut en bas, et tua la mère et l'enfant qu'elle portoit. Il s'en repentit aussi-tôt; et comme il en étoit éperduement amoureux, il se jetta sur le corps mort, où la passion et le désespoir lui firent commettre la plus brutale de toutes les actions : il fit éclater sa colère sur les femmes qui lui avoient mis ces soupçons dans l'esprit; il les fit prendre et commanda qu'on les brûlât.

Dès que Proclée eut appris le cruel traitement qu'on avoit fait à sa chère fille, il envoya quérir ses deux petit-fils pour qui il avoit toute la tendresse possible, il les garda quelque temps avec lui pour se consoler : et lorsqu'il les renvoya, il leur dit en les embrassant : « Mes enfans, vous connoissez le meur« trier de votre mère ; l'aîné ne prit point « garde à ce que cela vouloit dire, mais le « cadet en fut touché si sensiblement, que « quand il fut de retour à Corinthe, il ne vou« lut jamais parler à son père, ni répondre à « ce qu'il lui demandoit ». Périandre indigné de la mauvaise humeur de son fils, le chassa de sa maison. Il fit plusieurs questions à Cypsèle, son aîné, pour savoir ce que leur avoit dit Proclée. Cypsèle qui avoit tout oublié, lui conta seulement le bon traitement qu'ils en avoient reçu : cela ne contenta pas Périandre qui se douta bien qu'il falloit qu'il y eût autre chose : il le pressa tant qu'à la fin Cypsèle se ressouvint des dernières paroles que Proclée leur avoit dites en partant, et en fit le récit à son père. Périandre comprit aussi-tôt ce qu'on avoit voulu dire à ses enfans ; il tâcha de mettre son autre fils dans la nécessité d'avoir recours à lui ; il défendit à ceux qui le logeoient de le garder davantage dans leur maison. Ly-

cophroon chassé de son asyle, se présenta pour entrer dans plusieurs autres maisons, mais on le rebutoit par-tout, parce qu'on craignoit les menaces de son père. Il trouva à la fin quelques amis qui eurent compassion de son sort, et qui le reçurent chez eux, au hasard de désobéir au roi. Périandre fit publier que quiconque le recevroit, ou lui parleroit seulement, seroit puni de mort. La crainte d'un châtiment si rigoureux épouvanta tous les Corinthiens; personne n'osoit plus avoir relation avec lui. Lycophroon passoit toutes les nuits à découvert sous les vestibules des maisons; tout le monde le fuyoit comme une bête farouche. Quatre jours après, Périandre qui le vit presque mort de faim et de misère, fut touché de compassion : il alla à lui : « O Lycophroon, lui dit-il, quel sort est « le plus souhaitable de mener une vie mal- « heureuse comme tu fais, ou de disposer de « ma puissance, et d'être entièrement le « maître de tous les trésors que je possède? « Tu est mon fils et prince de la florissante « ville de Corinthe; s'il est arrivé quelque ac- « cident, j'en ai des ressentimens d'autant « plus vifs, que j'en suis moi-même la cause; « pour toi, tu t'es attiré toutes ces disgraces « en irritant celui que tu devois respecter:

« mais à présent que tu connois ce que c'est « que de s'opiniâtrer contre son père, je te « permets de revenir dans ma maison ». Lycophroon insensible comme un rocher aux discours de Périandre, lui répondit froidement : « Vous méritez vous-même la peine « dont vous avez menacé les autres, puisque « vous m'avez parlé ». Quand Périandre vit qu'il étoit entièrement impossible de vaincre la dureté de son fils, il prit le parti de l'éloigner de ses yeux; il le relégua à Corcyre, qui étoit un pays de son obéissance.

Périandre étoit fort irrité contre Proclée, qu'il croyoit auteur de la mésintelligence qui étoit entre lui et son fils : il leva des troupes, il se mit à la tête, et alla lui faire la guerre. Toutes choses lui réussirent heureusement. Après s'être rendu maître de la ville d'Epidaure, il le fit prisonnier, et le garda sans lui ôter la vie.

Quelque temps après, Périandre qui commençoit déja à devenir vieux, envoya à Corcyre quérir Lycophroon, pour se démettre en sa faveur, de la puissance souveraine, au préjudice de son aîné, qui étoit peu propre à la conduite des affaires. Jamais Lycophroon ne voulut seulement répondre un mot à celui que Périandre avoit envoyé pour lui porter

cette nouvelle. Périandre qui aimoit tendrement son fils ne se rebuta point : il donna ordre à sa fille d'aller à Corcyre, croyant qu'elle auroit plus de crédit sur l'esprit de son frère, que toutes les finesses dont il s'étoit servi jusqu'alors pour le gagner. Dès que cette jeune princesse fut arrivée, elle conjura son frère par tout ce qu'elle crut le pouvoir toucher d'avantage, de vaincre son opiniâtreté. Aimez-vous mieux, lui dit-elle, que le royaume tombe à un étranger qu'à vous ? La puissance est une maîtresse inconstante qui a quantité d'amans : notre père est vieux et près de la mort ; si vous ne venez promptement, notre maison va périr : songez donc à ne pas abandonner à d'autres les grandeurs qui vous attendent et qui vous appartiennent légitimement. Lycophroon lui assura qu'il ne retourneroit jamais à Corinthe tant que son père y seroit. Quand la princesse fut de retour et qu'elle eut raconté au roi, son père, la résolution de Lycophroon, Périandre renvoya pour la troisième fois à Corcyre, pour faire savoir à son fils qu'il pouvoit venir quand il voudroit se mettre en possession du royaume de Corinthe ; et que pour lui il étoit résolu d'aller finir ses jours à Corcyre. Lycophroon y consentit ; ils se disposèrent l'un et l'autre à

changer de pays; les Corcyriens en furent avertis; ils en eurent tant de peur, qu'ils massacrèrent Lycophroon, de crainte que Périandre ne vînt demeurer chez eux. Périandre fut au désespoir de la mort de son fils. Il fit aussi-tôt prendre trois cens enfans des meilleures familles de Corcyre, et les envoya à Haliattes pour en faire des eunuques; le vaisseau dans lequel ils étoient fut contraint de relâcher à Samos. Quand les Samiens eurent appris le sujet pour lequel on menoit ces jeunes malheureux à Sardis, ils en eurent compassion; ils leur conseillèrent secrètement de se jetter dans le temple de Diane: dès qu'ils y furent entrés, ils ne voulurent pas permettre aux Corinthiens de les en retirer, et leur dirent qu'ils étoient sous la protection de la déesse. Ils trouvèrent un moyen pour les faire subsister, sans se déclarer ouvertement ennemis de Périandre: ils envoyoient tous les soirs tous les jeunes gens de Samos, garçons et filles, danser ensemble autour du temple; ils leur donnoient des gâteaux faits avec du miel, que ces jeunes gens jettoient dans le temple en dansant. Les enfans de Corcyre les ramassoient et en vivoient. Comme ces danses recommençoient tous les jours, les Corinthiens s'ennuyèrent, et s'en

retournèrent chez eux. Périandre eut tant de chagrin de ne pouvoir venger la mort de son fils comme il le voulut, qu'il résolut de ne pas vivre d'avantage : mais comme il ne vouloit point que personne sçût le lieu où seroit son corps, il s'avisa de cette invention pour le cacher. Il fit venir deux jeunes garçons à qui il montra un chemin détourné. Il leur commanda de s'y promener la nuit suivante, de tuer le premier qu'ils y rencontreroient, et d'enterrer sur-le-champ le corps du mort. Il renvoya ceux-là, et en fit revenir quatre autres, à qui il commanda de se promener par ce même chemin, et de ne pas manquer à tuer et à enterrer aussi-tôt deux jeunes garçons qu'ils rencontreroient ensemble. Quand il eut renvoyé ceux-là il en fit revenir un plus grand nombre, à qui il commanda pareillement de massacrer ces quatre-là, et de les enterrer dans le lieu où ils auroient fait le coup. Après qu'il eut ainsi disposé toutes choses comme il le souhaitoit, il ne manqua pas de se trouver à l'heure qu'il falloit dans le chemin détourné, où il fut assassiné par les deux premiers qui le rencontrèrent, les Corinthiens lui firent une représentation de tombeau où ils gravèrent une épitaphe pour honorer sa mémoire.

Périandre a été le premier qui s'est fait accompagner de gardes, et qui changea son nom de *magistrat* en celui de *tyran*. Il ne permettoit pas à tout le monde indifféremment de demeurer dans les villes. Thrasibule, de qui il suivoit fort les avis, lui écrivit un jour cette lettre.

« Je n'ai rien caché à l'homme que vous « m'avez envoyé ; je l'ai mené dans un bled ; « j'ai abattu en sa présence tous les épis qui « s'élevoient au-dessus des autres. Suivez mon « exemple si vous désirez vous conserver dans « votre domination ; faites périr les princi- « paux de la ville, amis ou ennemis : car un « usurpateur doit se méfier même de ceux « qui paroissent ses plus grands amis ».

Périandre disoit qu'à force de rêver et de travailler, il n'y avoit rien dont on ne vînt à bout, puisqu'on avoit trouvé le moyen de rompre un itshme.

Qu'on ne devoit jamais se proposer ni l'or ni l'argent, pour récompense de ses actions.

Que les grands ne pouvoient avoir de garde plus sûre que l'affection de leurs sujets.

Que rien n'étoit plus estimable que le repos.

Que le gouvernement populaire étoit meilleur que d'être soumis à une seule personne.

Et quand on lui demandoit pourquoi il se maintenoit toujours dans la tyrannie de Corinthe qu'il avoit usurpée : « C'est parce, di-« soit-il, que quand on s'en est emparé une « fois, il y a autant de danger à la quitter vo-« lontairement que par force ».

Il croyoit qu'on n'étoit pas seulement obligé de punir ceux qui faisoient du mal ; mais encore ceux qu'on savoit avoir dessein d'en faire.

Les plaisirs sont passagers, disoit-il, mais la gloire est éternelle.

Il faut être modéré dans son bonheur, et prudent dans l'adversité.

Ne révéler jamais le secret qui nous a été confié.

Ne point regarder si nos amis sont dans la prospérité ou dans la disgrace ; et avoir toujours les mêmes égards pour eux dans l'une et dans l'autre fortune.

Périandre aimoit les gens savans. Il écrivoit aux autres sages de Grèce, pour les inviter à venir passer quelque temps à *Corinthe*, comme ils avoient fait à *Sardis*. Il les reçut

agréablement, et fit tout son possible pour les bien contenter.

Il régna quarante ans, et mourut vers la quarante-deuxième olympiade.

Quelques-uns croient qu'il y a eu deux Périandres, et qu'on a attribué à un seul les paroles et les actions de tous les deux.

CHILON.

Il étoit vieux à la 52e. olympiade ; ainsi on peut le regarder à-peu-près du même âge que Pittacus.

CHILON florissoit à Lacédémone vers la 52e. olympiade. C'étoit un homme d'un esprit ferme et résolu, qui restoit toujours tranquille, et égal dans l'adversité comme dans la prospérité. Il vivoit retiré chez lui sans ambition, et croyoit que le temps le plus mal employé, étoit celui qu'on passoit dans de longs voyages. Sa vie étoit un modèle d'une vertu parfaite. Il pratiquoit sincèrement tout ce qu'il disoit. Son silence et sa grande modération l'ont fait admirer de tout le monde. Il régloit sa vie sur cette maxime, dont il est l'auteur : *qu'en toutes choses, il falloit courir lentement.* Environ la 55e. olympiade il fut fait *éphore :* c'étoit une dignité à Lacédémone qui contrebalançoit l'autorité des rois. Son frère qui y prétendoit, en fut jaloux ; il ne put s'empêcher de lui en témoigner son ressentiment. Chilon lui répondit froidement : « On m'a choisi, parce « qu'on me croyoit plus propre que vous « à souffrir le tort qu'on me fait de me tirer

« de mon repos, pour m'embarrasser dans les « affaires et me rendre esclave ».

Il croyoit qu'on ne devoit pas entièrement rejetter l'art de deviner, et qu'un homme par la force de son esprit, pouvoit connoître plusieurs choses futures.

Un jour Hippocrate avoit sacrifié pendant les jeux olympiques : dès qu'on eut mis la chair des victimes dans des chaudières pleines d'eau froide, l'eau s'échauffa tout d'un coup et commença à bouillir de telle sorte, qu'elle se répandoit par dessus les bords sans qu'il y eût de feu sous les chaudières. Chilon qui étoit présent considéra attentivement ce prodige; il conseilla à Hippocrate de ne se marier jamais, et que si par malheur il l'étoit déjà, qu'il ne différât point à répudier sa femme, et à tuer tous les enfans qu'il avoit d'elle. Hippocrate se moqua de cet avis; cela ne l'empêcha point de se marier, et il eut de sa femme le tyran Pisistrate, qui usurpa la souveraineté d'Athènes sa patrie.

Chilon une autre fois, après avoir exactement remarqué la qualité du terroir, et la situation de l'isle de Cythère, s'écria devant tout le monde : « Ah! plût aux dieux que « cette isle n'eût jamais été, ou que la mer « l'eût submergée dès qu'elle a commencé

« à paroître ! car je prévois qu'elle sera la « ruine du peuple de Lacédémone ». Chilon ne fut pas trompé. Cette isle fut prise quelque temps après par les Athéniens, qui s'en servirent pour désoler le pays.

Il disoit ordinairement qu'il y avoit trois choses difficiles : garder le secret, souffrir les injures, et bien employer son temps.

Chilon étoit court et fort serré dans tous ses discours. Sa manière de parler passa en proerbe.

Il disoit qu'il ne falloit jamais menacer personne, parce que c'étoit une foiblesse de femme.

Que la plus grande sagesse étoit de savoir retenir sa langue, et principalement dans un festin.

Qu'on ne devoit jamais mal parler de personne ; qu'autrement on étoit perpétuellement exposé à se faire des ennemis, et à entendre des choses fâcheuses.

Qu'il falloit plutôt visiter ses amis, lorsqu'ils étoient dans la disgrace, que dans la faveur.

Qu'il valoit mieux perdre, que de faire un gain injuste et malhonnête.

Qu'il ne falloit jamais flatter personne dans sa mauvaise fortune.

Qu'un homme courageux devoit toujours être doux, et se faire plutôt respecter que craindre.

Que la meilleure politique dans un état, étoit d'enseigner aux citoyens à bien conduire leur famille particulière.

Qu'il falloit épouser une femme simple, et ne se pas ruiner à célébrer ses nôces.

Qu'on éprouvoit l'or et l'argent avec une pierre de touche; mais que c'étoit par le moyen de l'or et de l'argent, qu'on éprouvoit le cœur des hommes.

Qu'il falloit user de toutes choses avec modération, de crainte que leur retranchement ne nous fût trop sensible.

L'amour et la haine, disoit-il, ne durent pas éternellement : n'aimez jamais que comme si vous deviez haïr un jour, et ne haïssez jamais que comme si vous deviez un jour aimer.

Il fit graver en lettres d'or dans le temple d'Apollon à Delphes : « Qu'il ne falloit point « souhaiter les choses qui étoient trop au-des- « sus de nous : et que celui qui répondoit pour « un autre, ne manquoit jamais de perdre ».

Périandre fit tout ce qu'il put pour l'attirer à Corinthe, afin de se servir de son conseil pour

pouvoir se maintenir dans la tyrannie qu'il avoit usurpée. Chilon lui fit cette réponse : « Vous voulez m'engager dans des troubles de « guerres, et m'exiler loin de mon pays, « comme si cela vous devoit faire vivre en sû- « reté : sachez qu'il n'y a rien de moins « assuré que la grandeur des rois, et que le « plus heureux de tous les tyrans, est celui qui « a le bonheur de mourir dans son lit ».

Chilon se sentant approcher de sa fin, regarda ses amis assemblés autour de lui : « Mes amis, leur dit-il, vous savez que j'ai « fait et dit quantité de choses depuis si « long-temps que je suis au monde ; j'ai tout « repassé à loisir dans mon esprit, et je ne « trouve pas que j'aie jamais fait aucune ac- « tion dont je me repente, si ce n'est par ha- « sard dans ce cas que je soumets à votre « décision pour savoir si j'ai bien ou mal fait ; « je me suis rencontré un jour moi troisième, « pour être juge d'un de mes bons amis qui « devoit être puni de mort, suivant les loix ; « j'étois fort embarrassé : il falloit de nécessité » violer la loi, ou faire mourir mon ami : après « y avoir bien rêvé, je trouvai cet expédient. « Je mis au jour avec tant d'adresse toutes « les meilleures raisons de l'accusé, que mes « deux collègues ne firent aucune difficulté

« de l'absoudre, et moi je l'avois condamné à « mort sans leur en avoir rien témoigné : j'ai « satisfait aux devoirs d'ami et de juge; ce- « pendant je sens je ne sais quoi dans ma « conscience qui me fait douter si mon con- « seil n'étoit point criminel ».

Chilon accablé de vieillesse, mourut à Pise d'un excès de joie, en embrassant son fils qui venoit d'être couronné aux jeux olympiques.

Les Lacédémoniens lui érigèrent une statue après sa mort.

CLÉOBULE,

Contemporain et à-peu-près de même âge que Solon, c'est-à-dire, qu'il a vécu entre la 35e. *et* 55e *olympiade.*

CLÉOBULE a été un des moins considérables entre les Sages, mais il a été un des plus heureux. Il étoit fils d'Evagoras, issu d'Hercule, et naquit à Linde, ville maritime de l'isle de Rhodes, où il florissoit sous le règne de Crésus, roi de Lydie. Il fit paroître une grande sagesse dès son enfance. Il étoit très-beau de visage, d'une taille avantageuse et d'une force surprenante. Il employa sa jeunesse à voyager en Egypte pour y apprendre la philosophie, selon la coutume de ces temps-là. A son retour il se maria à une femme très-vertueuse, et vécut dans une grande tranquillité au milieu de sa famille. Ce fut de ce mariage que naquit la célèbre Cléobuline, qui devint si savante par son application et les bonnes instructions de son père, qu'elle embarrassoit tous les plus habiles philosophes de son temps, principalement par des questions énigmatiques. Elle étoit d'ailleurs si honnête et si

bienfaisante, qu'elle prenoit soin elle-même de laver les pieds aux amis et aux étrangers qui étoient à quelque festin chez son père.

Cléobule fut choisi pour gouverner le petit état des Lindiens. Il s'en acquitta avec autant de facilité que s'il n'avoit eu qu'une famille à conduire. Il éloigna tout ce qui pouvoit attirer la guerre, et entretint toujours une bonne intelligence, tant entre les citoyens, qu'avec les étrangers. Son plus grand mérite dans les lettres, étoit d'expliquer et de proposer subtilement toutes sortes de questions énigmatiques. Ce fut lui qui rendit fameux dans la Grèce cet usage des énigmes qu'il avoit appris des Egyptiens. Il est l'auteur de celle-ci.

Je suis un père qui a douze fils, dont chacun a trente filles: mais de beauté bien différentes. Les unes ont le visage blanc, les autres l'ont fort noir. Elles sont toutes immortelles, et elles meurent tous les jours.

Cette énigme signifie l'année.

C'est aussi lui qui a fait l'épigramme qui est sur le tombeau de Midas, où il loue extraordinairement ce roi. Quelques-uns l'avoient mal-à-propos attribué à Homère, qui est beaucoup antérieur à Midas.

Cléobule faisoit principalement consister la vertu dans la fuite de l'injustice, et des autres

vices. C'est dans ce sentiment qu'Horace a dit :

Virtus est vitium fugere, et sapientia prima
Stultitiâ caruisse.......

Il disoit ordinairement « qu'il falloit garder « l'ordre, le temps et la mesure en toutes « choses ».

« Que pour bannir la grande folie qui ré« gnoit dans tous les états, il falloit obliger « chaque citoyen à vivre selon sa condition ».

« Qu'il n'y avoit rien de si commun dans le « monde que l'ignorance et les grands par« leurs ».

« Tâchez, disoit-il, d'avoir toujours des « sentimens relevés, et ne soyez ni ingrat, ni « infidèle. Faites du bien à vos amis et à vos « ennemis. Vous conserverez les uns, et « peut-être gagnerez-vous les autres ».

Avant que de sortir de votre logis, songez toujours à ce que vous allez faire ; et dès que vous serez rentrés, examinez-vous, et repassez dans votre esprit tout ce que vous aurez fait.

Parlez peu, et écoutez beaucoup.

Ne dites jamais de mal de personne.

Conseillez toujours ce que vous croirez de plus raisonnable.

Ne vous abandonnez point à vos plaisirs.

Accommodez-vous avec vos ennemis, si vous en avez.

Ne faites rien par violence.

Appliquez-vous à bien élever vos enfans.

Ne vous moquez point des malheureux.

Si la fortune vous rit, ne vous en orgueillissez point : mais aussi ne vous laissez point accabler, lorsqu'elle vous tourne le dos.

Mariez-vous toujours selon votre condition : car si vous épousez une femme d'une naissance plus relevée que vous, vous aurez autant de maître qu'elle aura de parens.

Il disoit qu'on devoit avoir un soin particulier des filles, et qu'il ne les falloit jamais marier que lorsqu'elles étoient filles d'âge, mais femmes par la conduite et par la raison.

Qu'un homme ne devoit jamais caresser sa femme, ni la quereller devant les étrangers ; car dans l'un il y avoit de la foiblesse, et dans l'autre de la folie.

Lorsque Cléobule sut que Solon avoit entièrement abandonné son pays, il fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui. Il lui écrivit cette lettre.

« Vous avez une grande quantité d'amis
« qui ont tous des maisons à votre service : je
« crois pourtant que vous ne pouvez être
« mieux qu'à Linde. C'est une ville maritime

« entièrement libre : vous n'aurez rien à « craindre de Pisistrate, et tous vos amis « pourront vous venir voir en sûreté ».

Cléobule sut ménager heureusement toutes sortes d'avantages dans une condition médiocre, et dans une vie dégagée de l'embarras du monde. Il fut heureux pére, heureux mari, heureux citoyen, heureux philosophe, et mourut enfin âgé de plus de soixante-dix ans, après avoir été fort honoré pendant toute sa vie. Les Lindiens témoignèrent un regret très-sensible de l'avoir perdu. Ils lui érigèrent un tombeau magnifique, sur lequel ils firent graver une épitaphe pour honorer sa mémoire.

ÉPIMÉNIDES

Vint à Athènes dans la 46e. olympiade. On a prétendu qu'il avoit été endormi 57 *ans dans une caverne ; qu'il en avoit vécu* 154 *, d'autres disent* 157 *; et d'autres* 298.

ÉPIMÉNIDES de Gnosse, florissoit dans l'isle de Crète, vers le temps que Solon étoit en grand crédit à Athènes. C'étoit un saint homme qui vivoit fort relieugeusement : on le croyoit fils de la nymphe *Balte*. Tous les Grecs étoient persuadés qu'il étoit inspiré de quelque esprit céleste, et qu'il avoit souvent des révélations divines. Il s'appliquoit entièrement à la poésie et à tout ce qui regardoit le culte divin ; c'est lui qui a commencé à consacrer les temples, et à purifier les campagnes, les villes et même les maisons particulières. Il n'avoit pas beaucoup d'estime pour les gens de son pays. Saint Paul dans l'épître à Tite, a cité un de ses vers, où il disoit, en parlant des peuples de Crète, « que c'étoit de grands « menteurs, des paresseux et de méchantes « bêtes ».

Son père l'envoya un jour quérir une brebis

à la campagne : Epiménides en revenant se détourna un peu du grand chemin, et entra vers le midi dans une caverne pour se reposer quelque temps, en attendant que la chaleur fut passée ; il y demeura endormi pendant cinquante-sept ans. Quand il fut éveillé, comme il croyoit n'avoir pas fait un long sommeil, il regarda tout autour de lui pour chercher sa brebis ; il ne l'apperçut point : il sortit de sa caverne, et fut fort surpris de voir la face de la terre changée entièrement. Il courut fort étonné au lieu où il avoit pris la brebis ; il trouva que la maison avoit changé de maître, et que personne ne savoit ce qu'il vouloit dire ; il s'en retourna tout effrayé dans la ville de Gnosse ; il rencontroit par-tout des visages inconnus, sa surprise augmentoit à tous momens. Comme il entroit dans la maison de son père, on lui demanda qui il étoit et ce qu'il vouloit ; à la fin il se fit reconnoître avec bien de la peine, par son jeune frère, qui n'étoit qu'un enfant lors de son départ, et qu'il trouva déja cassé de vieillesse à son retour. Une aventure si extraordinaire fit beaucoup de bruit par tout le pays ; chacun regarda aussi-tôt Epiménides comme le favori des dieux. Ceux qui ne sauroient s'imaginer qu'Epiménides ait pu dormir si

long-temps, croient qu'il employa ces cinquante-sept ans à voyager inconnu dans les pays étrangers, et qu'il s'appliquoit à connoître les simples.

Après que Mégaclès eut fait massacrer cruellement ceux de la faction de Solon, jusqu'au pied des autels, les Athéniens furent saisis d'une frayeur qui les troubloit tous les jours de plus en plus. Outre la peste qui désoloit tout le pays, ils croyoient qu'il revenoit des esprits par toute la ville. On consulta les devins, qui connurent par leurs sacrifices qu'on avoit commis quelqu'abomination, dont toute la ville avoit été souillée. On envoya aussi-tôt Nycias en Crète : on lui donna un vaisseau pour amener Epiménides, dont la réputation s'étoit déjà étendue dans toute la Grèce. Dès qu'Epiménides fut arrivé à Athènes, il prit des brebis noires et des blanches qu'il mena dans l'Aréopage, d'où il les laissa aller par-tout où elles voulurent. Il les fit suivre toutes, et commanda à ceux qu'il avoit choisis pour cela, de les immoler chacune en l'honneur de quelque dieu particulier, dans le propre lieu où elles se seroient reposées. C'est de-là qu'on voyoit encore autour d'Athènes, du temps de Laërce, plusieurs autels consacrés à des dieux dont on ne savoit point le

nom. Tout cela fut exécuté fidèlement ; la peste cessa aussi-tôt, et les phantômes ne troublèrent plus personne.

Epiménides, en arrivant à Athènes, fit grande amitié avec Solon, et contribua beaucoup à l'établissement de ses loix. Il fit connoître à tout le monde l'inutilité des cérémonies barbares que les femmes observoient dans les funérailles. Il accoutuma peu à peu tout le peuple d'Athènes à s'adonner à la prière, et à faire des sacrifices, et le disposa par ce moyen à vivre selon l'équité, et à ne se point révolter contre les magistrats.

Un jour, après avoir considéré le port de Munichie, il dit à ceux qui étoient autour de lui: « Les hommes vivent dans des ténèbres « bien épaisses touchant les choses futures. « Hélas! si les Athéniens savoient combien ce « port doit causer de malheur à leur pays, « ils le mangeroient tout à l'heure à belles « dents ».

Quand Epiménides eut demeuré quelque temps à Athènes, il se disposa à s'en retourner. Les Athéniens lui firent préparer un vaisseau, et lui présentèrent un talent pour sa peine. Epiménides les remercia fort honnêtement, et ne voulut jamais prendre de leur argent. Il se contenta de leur deman-

dont le sujet étoit Minos et Rhadamante. Il mourut âgé de 157 ans. D'autres disent de 299. Comme toute la vie d'Epiménides fut mystérieuse, quelques-uns rapportent qu'il vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années. Ceux de Crète lui firent des sacrifices comme à un dieu, et ne l'appelloient ordinairement que le *Curète*. Les Lacédémoniens gardèrent son corps très-précieusement chez eux, à cause d'un ancien oracle qui les avertit de le faire.



ANACHARSIS.

Il vint à Athènes dans la 47e. olympiade, et fut tué peu de temps après qu'il fut retourné dans son pays; par où on peut juger qu'il a été contemporain de la plupart des précédens.

ANACHARSIS, Scythe de nation, a tenu un rang considérable entre les Sages. Il étoit frère de Caduidas, roi de Scythie, et fils de Gnurus et d'une femme Grecque; c'étoit ce qui lui avoit donné les moyens de bien apprendre les deux langues. Il avoit beaucoup de vivacité et d'éloquence; il étoit hardi et constant dans tout ce qu'il entreprenoit. Il s'habilloit en tout temps d'une grosse robe double, et ne vivoit jamais que de lait et de

H 2

fromage. Ses harangues étoient d'un style serré et pressant ; et comme il ne se rebutoit point, il ne manquoit jamais de venir à bout des choses dont il se mêloit. Sa manière de parler hardie et éloquente, avoit passé en proverbe ; quand quelqu'un l'imitoit, on disoit de lui qu'il faisoit des discours à la Scythe.

Anacharsis quitta la Scythie pour venir demeurer à Athènes ; dès qu'il fut arrivé, il alla frapper à la porte de Solon, et dit à celui qui lui vint ouvrir, d'aller avertir Solon qu'il étoit à sa porte, et qu'il venoit exprès pour le voir et pour demeurer chez lui quelque temps. Solon lui fit cette réponse : qu'on ne devoit faire des hôtes que dans son propre pays, ou dans des endroits qui y avoient quelque relation. Anacharsis entra là-dessus ; « Hé bien, « dit-il à Solon, puisque tu es maintenant « dans ton pays et dans ta propre maison, « c'est à toi à faire des hôtes ; commence « donc à faire amitié avec moi ». Solon s'étonna de la vivacité de cette répartie ; il consentit avec plaisir de devenir l'hôte d'Anacharsis, et lia avec lui une amitié très-étroite qui dura pendant toute leur vie.

Anacharsis aimoit fort la poésie ; il écrivit en vers les loix des Scythes, avec un traité de la guerre.

Il disoit ordinairement que la vigne portoit trois sortes de raisins, le plaisir, l'ivrognerie et le repentir.

Il s'étonnoit de ce que dans toutes les assemblées publiques qui se tenoient à Athènes, les sages se contentoient de proposer les matières, et que les fous décidoient. Mais il ne pouvoit comprendre pourquoi on punissoit ceux qui disoient des injures; et qu'on donnoit de grandes récompenses aux athlètes et aux joueurs qui se frappoient rudement les uns les autres.

Il n'étoit pas moins surpris de ce que les Grecs au commencement de leurs repas se servoient de verres médiocres, et qu'ils en prenoient de grands sur la fin, lorsqu'ils commençoient à être saouls.

Il ne pouvoit souffrir les libertés que chacun se donnoit dans les festins.

Un jour on lui demanda ce qu'il falloit faire pour empêcher quelqu'un de jamais boire de vin. « Il n'y a point de meilleur moyen, répon-« dit-il, que de lui mettre un homme ivre de-« vant les yeux, afin qu'il le considère à loi-« sir ».

On voulut savoir de lui s'il y avoit des instrumens de musique en Scythie; il répondit qu'il n'y avoit pas même de vignes.

Il appelloit l'huile dont se frottoient les athlèthes, avant de se battre, la *préparation à une folie enragée.*

Un jour après avoir considéré l'épaisseur des planches d'un vaisseau : « Hélas! s'écria-t-il, « ceux qui voyagent sur mer ne sont éloignés « de la mort que de quatre doigts ».

On lui demanda quel étoit le navire le plus sûr; « C'est, répondit-il, celui qui est arrivé « au port ».

Il répétoit souvent, que tout homme devoit s'appliquer entièrement à se rendre le maître de sa langue et de son ventre.

Il avoit toujours en dormant, sa main droite sur sa bouche, pour marquer qu'il n'y avoit rien à quoi nous dussions tant prendre garde qu'à notre langue.

Un Athénien lui faisoit un jour des reproches de ce qu'il étoit Scythe: « Mon pays me déshonore, répondit-il; mais toi tu déshonores « le tien ».

On lui demanda ce que les hommes avoient de meilleur et de plus méchant; « C'est la « langue, répondit-il ».

Il vaut beaucoup mieux, disoit-il, n'avoir qu'un ami, pourvu qu'il soit vrai, que d'en avoir une quantité qui soient toujours prêts à suivre la fortune.

Quand on lui demandoit s'il y avoit plus de vivans que de morts ; ceux qui sont sur la mer, répondit-il, en quel rang les mettez-vous ?

Il disoit que les marchés étoient des lieux que les hommes avoient établis pour se tromper les uns les autres.

Un jour comme il passoit dans une rue, un jeune étourdi lui fit quelque outrage ; Anacharsis le regarda et lui dit froidement : « Jeune « homme, si tu ne peux pas porter le vin dans « ta jeunesse, tu auras tout le temps de bien « porter l'eau quand tu seras vieux ».

Il comparoit ordinairement les loix aux toiles d'araignées, et se moquoit de Solon, qui prétendoit avec quelques écritures empêcher les passions des hommes.

C'est lui qui a trouvé le moyen de faire des pots de terre avec une roue.

Un jour Anacharsis alla consulter la prêtresse d'Apollon, pour savoir s'il y avoit quelqu'un plus sage que lui : « oui, répondit l'oracle, « c'est un certain Mison de Chènes ». Anacharsis fut fort surpris de n'en avoir pas encore entendu parler : il l'alla chercher dans un village où il s'étoit retiré. Il le trouva qui raccommodoit sa charrue. « O Mison, lui cria-t-il, « il n'est plus temps maintenant de labourer la « terre ». Au contraire, répondit Mison, il est

même temps de raccommoder sa charrue quand il y a quelque chose de rompu. Ce Mison a été mis par Platon au nombre des sages : il s'étoit retiré dans la solitude, où il passa toute sa vie sans avoir de commerce avec personne, parce qu'il haïssoit naturellement tous les hommes. On l'apperçut un jour dans un petit coin fort retiré, où il rioit de toutes ses forces : quelqu'un s'approcha de lui, et lui demanda pourquoi il rioit si fort, puisqu'il n'y avoit personne avec lui. Il répondit que c'étoit cela même qui le faisoit rire.

Crésus qui avoit fort entendu parler de la réputation d'Anacharsis, lui envoya offrir de l'argent, et le prier de le venir voir à Sardis. Anacharsis lui fit cette réponse :

« Je suis venu en Grèce, ô roi des Lydiens, « pour y apprendre les langues, les mœurs et « les loix du pays. Je n'ai point besoin d'or ni « d'argent, et je serai très-content, si je m'en « retourne en *Scythie* plus habile que je n'é- « tois, lorsque j'en suis sortis : j'irai pourtant « vous voir, car j'ai beaucoup d'envie d'être au « nombre de vos amis ».

Après qu'Anacharsis eut demeuré long-temps en Grèce, il se disposa à s'en retourner. En passant par Cysique, il trouva les Cysicéniens qui célébroient avec de grandes solem-

nités, la fête de la mère des dieux. Anacharsis fit vœu à cette déesse de lui faire les mêmes sacrifices, et d'établir la même fête en son honneur dans son pays, en cas qu'il y retournât sans péril. Quand il fut arrivé dans la Scythie, il voulut changer les anciennes coutumes du pays, et y établir les loix des Grecs. Cela déplut fort au Scythes.

Un jour Anacharsis entra secrètement dans une épaisse forêt du pays d'Hylée, afin de pouvoir accomplir sans être apperçu, le vœu qu'il avoit fait à Cybèle ; il fit toute la cérémonie, tenant en main le tambourin, devant une représentation de la déesse à la grecque. Il fut découvert par un Scythe qui en alla avertir le roi. Le roi vint aussi-tôt dans la forêt ; il surprit sur le fait son frère Anacharsis. Il lui tira une flèche dont il le perça. Anacharsis expira aussitôt, en s'écriant : « On m'a laissé en repos « dans la Grèce, où j'étois allé pour m'instruire « de la langue et des mœurs du pays, et l'envie « m'a fait périr dans le propre pays de ma nais- « sance ». On lui érigea plusieurs statues après sa mort.



PYTHAGORE

Florissoit dès la 60e. olympiade, vint en Italie dans la 62e., mourut la 4e. année de la 70e., âgé de 80 ans, ou comme d'autres disent, de 90.

IL y a une célèbre division de la philosophie, en *Ionique* et *Italique*. Thalès de Milet a été chef de la secte Ionique, et Pythagore de la secte Italique.

Aristippe *le Cirénaïque*, rapporte que ce philosophe fut nommé *Pythagore*, parce qu'il ne prononçoit jamais que des oracles aussi vrais que ceux d'Apollon *Pythien*. C'est lui qui a refusé le premier, par modestie, le titre de *Sage*, et il s'est contenté de celui de *Philosophe*.

La plus commune opinion est que Pythagore étoit de Samos et fils de Mnésarque, sculpteur; quoique d'autres assurent qu'il étoit Toscan, et qu'il naquit dans une de ces petites isles dont les Athéniens s'emparèrent le long de la mer Tirrène.

Pythagore savoit la même profession que son père. Il avoit autrefois fabriqué de ses propres mains trois coupes d'argent, dont il fit présent à trois prêtres Egyptiens. Il fut d'abord disciple du sage Phérécide, auquel il s'attacha particulièrement; Phérécide de son côté aimoit fort Pythagore. Un jour même Phérécide étoit en grand danger de mourir: Pythagore voulut entrer dans sa chambre pour voir comment il se portoit: mais Phérécide qui craignoit que sa maladie ne fût contagieuse, lui ferma promptement la porte, et fourra ses doigts au travers d'une fente. « Regardes, « lui dit-il, et juges de l'état où je suis par mes « doigts que tu vois tout décharnés ».

Après la mort de Phérécide, Pythagore étudia quelque temps à Samos sous Hermodamante; ensuite, comme il avoit un desir extraordinaire de s'instruire et de connoître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie et tout ce qu'il avoit, pour voyager. Il demeura un temps assez considérable en Egypte

pour converser avec les prêtres, et pour pénétrer dans les choses les plus sécrètes de la religion.

Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis, roi d'Égypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Chaldéens pour connoître la science des mages. Enfin après avoir voyagé par curiosité dans divers endroits de l'Orient, il vint en Crète, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Epiménides. De-là il s'en revint à Samos. Le chagrin qu'il eut de trouver sa patrie opprimée, sous la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa en Italie, et s'établit à Crotone, dans la maison de Milon, où il enseigna la philosophie. C'est de-là que la secte, dont il est l'auteur, a été appellée *Italique*.

La réputation de Pythagore ne tarda guères à se répandre par toute l'Italie. Plus de 300 disciples s'attachèrent à lui, et composèrent une petite république très-bien réglée. Plusieurs ont écrit que Numa étoit de ce nombre, et qu'il demeuroit actuellement à Crotone, chez Pythagore, lorsqu'il fut élu *roi de Rome* : mais les bons chronologistes prétendent que cela n'a été avancé sans autre fondement que, parce que Pythagore avoit des sentimens con-

formes à ceux de Numa, qui vivoit long-temps auparavant.

Pythagore disoit « qu'entre amis toutes « choses étoient communes, et que l'amitié « rendoit les gens égaux ». Ses disciples ne possédoient rien en particulier, ils mêloient tout leur bien ensemble, et ne faisoient qu'une même bourse. Ils passoient les cinq premières années à écouter les préceptes de leur maître, sans jamais ouvrir la bouche pour dire seulement un mot. Après cette longue et rigoureuse épreuve, il leur étoit permis de parler, de venir voir Pythagore, et de converser avec lui.

Pythagore avoit un air fort majestueux. Il étoit d'une taille avantageuse, bien fait et très-beau de visage. Il s'habilloit en tout temps d'une belle robe de laine blanche, toujours extrêmement propre. Il n'étoit sujet à aucune passion. Il gardoit perpétuellement un grand sérieux.

Jamais on ne l'a vu rire, ni entendu dire aucune plaisanterie. Il ne vouloit châtier personne quand il étoit en colère, non pas même seulement donner un coup à un esclave. Ses disciples le prenoient pour Apollon. On venoit en foule de tous côtés pour avoir le plaisir d'entendre Pythagore, et de le considérer

au milieu de ses disciples. Plus de six cens personnes de différens pays arrivoient toutes les nuits à Crotone; c'étoit une grande distinction, lorsque quelqu'un pouvoit avoir le bonheur d'entretenir un moment Pythagore.

Pythagore donna des loix à plusieurs peuples qui l'en avoient prié. Il étoit tellement admiré de tout le monde, que l'on ne faisoit aucune différence entre ses paroles et les oracles de Delphes. Il défendoit expressément de jurer, et de prendre les dieux à témoin. Il disoit que chacun devoit, s'efforcer d'être tellement honnête homme, que personne n'eût de peine à le croire sur sa parole.

Pythagore tenoit que le monde étoit animé et intelligent; que l'ame de cette grosse machine est l'*Ether*, d'où sont tirées toutes les ames particulières, tant des hommes que des bêtes. Il a connu que les ames étoient immortelles : mais il croyoit qu'elles erroient de côté et d'autre dans l'air, et qu'elles s'emparoient sans distinction des premiers corps qu'elles rencontroient. Qu'une ame, par exemple, sortant du corps d'un homme, entroit dans le corps d'un cheval, d'un loup, d'un âne, d'une souris, d'une perdrix, d'un poisson, ou de quelqu'autre animal, comme dans celui d'un homme, sans en faire aucune

différence; de même qu'une ame sortant du corps, de n'importe quel animal, entroit indifféremment dans le corps d'un homme ou dans celui d'une bête. C'est pourquoi Pythagore défendoit expressément de manger des animaux. Il croyoit qu'on ne faisoit pas un moindre crime en tuant une mouche, un ciron, ou quelqu'autre petit insecte, qu'en tuant un homme, puisque c'étoit les mêmes ames pour toutes les choses vivantes.

Pythagore pour persuader tout le monde de sa doctrine de la métempsicose, disoit qu'il avoit été autrefois Æthalide, et qu'il avoit passé pour le fils de Mercure. Que c'étoit pour lors, que Mercure lui avoit dit de lui demander tout ce qu'il lui plairoit hors l'immortalité, et que ses souhaits seroient accomplis. Pythagore lui demanda la grace de se souvenir également bien de toutes les choses qui se passeroient dans le monde, soit pendant sa vie ou pendant sa mort, et que depuis ce temps-là il savoit très-exactement tout ce qui étoit arrivé. Que quelque temps après avoir été Æthalide, il devint Euphorbe, qu'il se trouva au siège de Troye où il fut dangereusement blessé par Ménélas. Qu'ensuite son ame passa dans Hermotimus, et que dans ce temps-là pour convaincre tout le monde

du don que Mercure lui avoit fait, il s'en alla dans le pays des Branchides; il entra dans le temple d'Apollon, et fit voir son bouclier tout pourri que Ménélas, en revenant de Troye, avoit consacré à ce dieu pour marque de sa victoire.

Après Hermotimus, il devint le pêcheur Pyrrhus, et ensuite le philosophe Pythagore, sans compter qu'il avoit encore été auparavant le coq de Mycile, et le paon de je ne sais qui.

Il assuroit que dans les voyages qu'il avoit faits aux enfers, il avoit remarqué l'ame du poëte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homère, il l'avoit vue pendue à un arbre, où elle étoit environnée de serpens, à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées et attribuées aux dieux; et que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Une autre fois Pythagore fit faire une profonde caverne dans sa maison. On dit qu'il pria sa mère d'écrire exactement tout ce qui se passeroit pendant son absence : il s'enferma dans sa caverne, et après y avoir demeuré une année entière, il en sortit sale, maigre et hideux

hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple et dit qu'il revenoit des enfers; et afin qu'on ajouta foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence; le peuple fut fort touché. On s'imagina aussi-tôt qu'il y avoit quelque chose de divin dans Pythagore; chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris; les hommes le prièrent de vouloir bien instruire leurs femmes; c'est de-là que les femmes de Crotone ont été appellées *Pythagoriciennes*. Pythagore se trouva un jour à des jeux publics; il fit venir à lui par de certains cris un aigle qu'il avoit apprivoisé sans qu'on en sût rien: tout le peuple fut fort étonné. Pythagore pour rendre la chose plus spécieuse, fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Pythagore ne sacrifioit jamais que des pains, des gâteaux et d'autres choses semblables. Il disoit que les dieux avoient horreur des victimes sanglantes, et que cela étoit capable d'attirer leur indignation sur ceux qui prétendoient les honorer par de telles sacrifices.

Il y a beaucoup d'apparence que Pythagore par toutes ces maximes, vouloit détourner les hommes de la bonne chère, et les accoutumer à vivre simplement, parce qu'on s'en

porte beaucoup mieux, que l'esprit est libre et en état de faire ses fonctions; et pour donner l'exemple, il ne buvoit presque jamais que de l'eau, et ne vivoit en tout temps que de pain, de miel, de fruits et de légumes, excepté les fèves, sans qu'on sache aucune bonne raison qui put l'obliger à respecter cette plante.

Pythagore disoit que la vie étoit semblable à une foire; car comme dans une foire les uns viennent pour s'exercer aux combats, d'autres pour négocier, et d'autres simplement pour regarder; ainsi dans la vie les uns naissent esclaves de la gloire, les autres de l'ambition, et les autres ne cherchent simplement qu'à connoître la vérité.

Il ne vouloit pas que personne demandât jamais rien pour soi, parce que chacun ignore les choses qui lui conviennent.

Il distinguoit l'âge de l'homme en quatre parties égales; il disoit qu'on étoit enfant jusqu'à vingt ans; jeune homme jusqu'à quarante, homme jusqu'à soixante, et vieux jusqu'à quatre-vingt; passé cela il ne comptoit plus personne au nombre des vivans.

Il aimoit fort la géométrie et l'astronomie; c'est lui qui a fait remarquer que l'étoile du matin et l'étoile du soir n'étoient qu'un même

astre, et qui a démontré qu'en tot triangle-rectangle, le quarré de l'hypoténuse est égal au quarre des deux autres jambes. On dit que Pythagore fut si ravi d'avoir trouvé ce fameux théorême, que s'en croyant redevable à l'inspiration des dieux, il voulut en faire éclater sa reconnoissance par un hécatombe, c'est-à-dire, un sacrifice de cent bœufs, cela est rapporté dans plusieurs endroits, quoique fort contraire à la doctrine de Pythagore; mais il se pouvoit faire que c'étoit des bœufs faits avec du miel et de la farine, comme en immoloient les Pythagoriciens. Quelques-uns même ont écrit qu'il en étoit mort de joie : mais il ne paroît pas, par ce qu'en écrit Laërce, que cela ait aucun fondement.

Pythagore avoit grand soin d'entretenir l'amitié et la bonne intelligence entre ses disciples; souvent en les instruisant, il leur parloit par certaines paraboles : Il leur disoit, par exemple, qu'il ne falloit jamais sauter par-dessus une balance, pour leur faire connoître qu'ils ne devoient jamais s'écarter de la justice.

Qu'il ne falloit point s'asseoir sur la provision du jour, pour leur marquer qu'on ne devoit pas tellement s'arrêter sur le présent, qu'on n'eût aussi quelque soin sur l'avenir.

Il les avertissoit de passer tous les jours quelque temps en particulier, et de se dire à eux-mêmes : « A quoi as-tu employé ta jour« née? Où as-tu été? Qu'as-tu fait à propos? « Qu'as-tu fait à contre-temps »?

Il leur recommandoit de garder toujours un extérieur modeste et composé, sans jamais se laisser transporter par des mouvemens de joie ou de tristesse; d'avoir de la tendresse pour leurs parens; de respecter les vieillards; de prendre de l'exercice, de crainte de devenir trop gras; de ne point passer toute leur vie dans les voyages.

Qu'il falloit avoir un soin très-particulier d'honorer les dieux, et de leur rendre le culte qui leur est du.

Le Scythe Zamolxix, esclave de Phytagore, sut si bien profiter des préceptes de son maître, que quand il s'en fut retourné dans son pays, les Scythes lui firent des sacrifices et le mirent au nombre des dieux.

Pythagore croyoit que le premier principe de toutes choses, étoit l'unité; que de-là venoient les nombres, les points; des points, les lignes; des lignes, les surperficies; des superficies, les solides, et des solides les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre, dont tout le monde étoit composé; et que ces

élémens se changeoient perpétuellement les uns dans les autres : mais que rien ne périssoit jamais dans l'Univers, et que tout ce qui arrivoit n'étoit que des changemens.

Il disoit que la terre étoit ronde et placée au milieu du monde; qu'elle étoit habitée en tout sens, et que par conséquent il y avoit des Antipodes qui marchoient les pieds opposés aux nôtres. Que l'air qui l'environnoit étoit grossier et presque immobile, et que c'étoit pour cela que tous les animaux qui habitoient la terre étoient mortels et sujets à la corruption. Qu'au contraire l'air du haut des cieux étoit très-subtil et dans une agitation perpétuelle, ce qui faisoit que tous les animaux qui le remplissoient étoient immortels, et par conséquent divin; qu'ainsi le soleil, la lune et tous les autres astres étoient des dieux, parce qu'ils étoient placés au milieu de cet air subtil et de cette chaleur active qui est le principe de la vie.

Il y a plusieurs opinions au sujet de la mort de ce philosophe; quelques-uns disent que certains disciples qu'il n'avoit pas voulu recevoir, furent tellement indignés de ce refus, qu'ils mirent le feu à la maison de Milon où étoit Pythagore. D'autres assurent que c'étoient les Crotoniates qui firent le coup,

parce qu'ils craignoient que Pythagore ne voulut se rendre souverain dans leur pays. Quoi qu'il en soit, lorsque Pythagore vit que tout étoit en feu, il se retira promptement avec quarante de ses disciples. Quelques-uns disent qu'il se sauva dans les bois des Muses, à Métaponte, où il se laissa mourir de faim. D'autres assurent qu'il rencontra dans son chemin un champ de fèves qu'il falloit traverser, que jamais Pythagore ne s'y put résoudre : il vaut mieux mourir ici, dit-il, que de faire périr toutes ces pauvres fèves. Il attendit tranquillement les Crotoniates qui le massacrèrent avec la plupart de ses disciples. D'autres enfin rapportent que ce n'étoit pas les Crotoniates ; mais qu'après que la guerre fut déclarée entre les Agrigentins et les Syracusins, Pythagore alla au secours des Agrigentins, ses alliés ; les Agrigentins furent mis en fuite, et que c'étoit-là que Pythagore en se retirant, trouva effectivement un champ de fèves qu'il ne voulut pas traverser, qu'il aima mieux tendre la gorge aux Syracusains, qui le percèrent de plusieurs coups. La plupart des disciples qui l'acccompagnoient furent aussi massacrés ; il ne s'en sauva que très-peu, du nombre desquels fut Architas de Tarente, qui passa pour le plus grand géomètre de son temps.



HÉRACLITE

Florissoit dans la 69e. olympiade.

HÉRACLITE d'Ephèse, fils de Blyson, florissoit vers la 69e. olympiade. On l'appelloit ordinairement le *philosophe ténébreux*, parce qu'il ne parloit jamais que par égnimes. Laërce rapporte que c'étoit un homme plein de lui-même, et qui méprisoit presque tout le monde.

Il disoit qu'Homère et Archilocus devoient être chassés par tout à coups de poing.

Il ne pouvoit pardonner aux Ephésiens qui avoient exilé son ami Hermodorus. Il publioit hautement que tous les hommes de cette ville méritoient la mort, et les enfans d'être tous bannis, pour expier le crime qu'ils avoient

commis, en reléguant honteusement leur meilleur citoyen, et le plus grand homme de toute la république.

Héraclite n'avoit jamais eu de maître. C'étoit par ses profondes méditations qu'il devint si habile. Il avoit du mépris pour ce que faisoient tous les hommes, et étoit sensiblement touché de leur aveuglement: cela l'avoit rendu si chagrin, qu'il pleuroit toujours. Juvenal oppose ce philosophe à Démocrite, qui rioit perpétuellement. « Il dit que chacun « peut aisément censurer par des ris sévères, « les vices et les folies du siècle; mais qu'il « s'étonne quelle source pouvoit fournir une « assez grande quantité d'eau, pour suffire « aux larmes qui couloient continuellement « des yeux d'Héraclite ».

Héraclite n'avoit pas toujours été dans les mêmes sentimens; lorsqu'il étoit jeune, il disoit qu'il ne savoit rien; et quand il fut plus avancé en âge, il assuroit qu'il savoit tout, et que rien ne lui étoit inconnu. Tous les hommes lui déplaisoient; il fuyoit leur compagnie, et alloit jouer aux osselets et à d'autres jeux innocens devant le temple de Diane, avec tous les petits enfans de la ville. Les Ephésiens s'assembloient autour de lui pour le regarder. Malheureux, leur disoit Héra-

clite, pourquoi vous étonnez-vous de me voir jouer avec ces petits enfans ? Ne vaut-il pas beaucoup mieux faire cela, que de consentir avec vous à la mauvaise administration que vous faites des affaires de la république ?

Les Ephésiens le prièrent un jour de leur donner des loix; mais Héraclite ne voulut pas, à cause que les mœurs du peuple étoient déjà trop corrompues, et qu'il ne voyoit aucun moyen de leur faire changer de vie.

Il disoit que les peuples devoient combattre avec autant de chaleur pour la conservation de leurs loix, que pour la défense de leurs murailles.

Qu'il falloit être plus prompt à appaiser un ressentiment, qu'à éteindre un incendie, parce que les suites de l'un étoient infiniment plus dangereuses que les suites de l'autre. Qu'un incendie ne se terminoit jamais qu'à l'embrâsement de quelques maisons, au lieu qu'un ressentiment pouvoit causer de cruelles guerres, d'où s'en suivoit la ruine, et quelquefois la destruction totale des peuples.

Il s'émut un jour une sédition dans la ville d'Ephèse : quelques-uns prièrent Héraclite de dire devant tout le peuple la manière dont il falloit empêcher les séditions. Héraclite monta dans une chaire élevée ; il demanda un verre,

qu'il remplit d'eau froide; il y mêla un peu de légumes sauvages, et après avoir avalé cette composition, il se retira sans rien dire. Il vouloit faire connoître par-là que pour prévenir les séditions, il falloit bannir le luxe et les délices hors de la république, et accoutumer les citoyens à se contenter de peu.

Héraclite composa un livre de la nature, qu'il fit mettre dans le temple de Diane: il étoit écrit d'une manière très-obscure, afin qu'il n'y eut que les habiles gens qui le lussent, de peur que si le peuple y trouvoit goût, il ne devint trop commun, et que cela ne le fit mépriser. Ce livre eut une réputation extraordinaire, parce, dit Lucrèce, que personne n'entendoit ce qu'il vouloit dire. Darius, roi de Perse en ayant entendu parler, écrivit à l'auteur, pour l'engager à venir demeurer en Perse, et le lui expliquer, lui offrant une récompense considérable, et un logement dans son palais: mais Héraclite le refusa.

Ce philosophe ne parloit presque jamais, et quand quelqu'un lui demandoit la raison de son silence, il répondoit d'un air chagrin: c'est pour te faire parler. Il méprisoit les Athéniens qui avoient un respect extraordinaire pour lui, et vouloit demeurer à Ephèse, où il étoit méprisé de tout le monde.

Il ne pouvoit regarder personne sans pleurer des foiblesses humaines, et de dépit qu'il avoit que rien n'étoit jamais à son gré. La haine qu'il portoit à tout le monde, fit qu'il résolut de s'en séparer tout-à-fait; il se retira dans des montagnes affreuses, où il ne voyoit personne; il passoit sa vie à gémir, et ne mangeoit que des herbes et des légumes.

Héraclite croyoit que le feu étoit le premier principe de toutes choses.

Il tenoit que ce premier élément, en se condensant, se changeoit en air; que l'air se condensant aussi, devenoit eau; qu'enfin l'eau de la même manière devenoit terre, et qu'en rétrogradant par les mêmes dégrés, la terre en se raréfiant, se changeoit en eau, d'eau en air et d'air en feu, qui étoit le premier principe de toutes choses.

Que l'univers étoit infini. Qu'il n'y avoit qu'un monde; que ce monde étoit composé de feu, et qu'à la fin il périra par le feu.

Que l'univers étoit rempli d'esprits et de génies.

Que les dieux n'ont point de providence, et que tout ce qui arrive dans l'univers, doit être rapporté au destin.

Que le soleil n'est pas plus grand qu'il nous paroît. Qu'il y avoit au-dessus de l'air des es-

pèces de barques, dont la partie concave étoit tournée vers nous; que c'étoit-là où montoient toutes les vapeurs qui s'élèvent de la terre; et que tout ce que nous appellons des astres, n'étoit autre chose que ces petites barques, remplies de vapeurs enflammées, qui brilloient de la manière que nous les voyons. Que les éclipses du soleil et de la lune arrivoient lorsque ces petites barques tournoient leur côté concave vers la partie opposée à la terre, et que la raison des différentes phases de la lune étoit, parce que sa barque ne se tournoit que peu à peu.

Pour ce qui est de la natnre de l'ame, il disoit que c'étoit absolument perdre son temps que de s'amuser à la chercher, puisqu'il étoit entièrement impossible de la pouvoir jamais trouver, tant elle étoit cachée.

La vie dure que menoit Héraclite lui causa une grande maladie; il devint hydropique. Il retourna à Ephèse pour se faire traiter; il alla trouver des médecins, et comme il ne parloit jamais que par énigme, il leur dit, faisant allusion à sa maladie : « Pourrez-vous bien con- « vertir la pluie en un temps sec et serein » ? Comme ces médecins n'entendoient pas ce qu'il vouloit dire, Héraclite alla s'enfermer dans une étable à bœufs; il s'enterra dans le

fumier, afin de faire évacuer les eaux qui étoient cause de sa maladie; il s'y enfonça si avant, qu'il ne put jamais s'en retirer. Quelques-uns disent que les chiens le mangèrent dans ce fumier, et d'autres qu'il y mourut faute d'avoir pu se débarrasser. Il étoit pour lors âgé de soixante-cinq ans.



ANAXAGORAS,

Né la 70e. olympiade, mort la 88e., âgé de 72 ans.

ANAXAGORAS, fils d'Hégésibule, connut la physique d'une manière beaucoup plus étendue que tous les autres philosophes qui l'avoient précédé. Il étoit de Clazomène, ville d'Ionie, d'une famillle fort illustre, tant par son origine que par les grands biens qu'elle possédoit; il florissoit vers la 76e. olympiade.

Il fut disciple d'Anaximènes, qui l'avoit été d'Anaximander; et celui-ci de Thalès, que les Grecs reconnoissent pour le premier de leurs Sages. Anaxagoras se plaisoit tellement à la philosophie, qu'il renonça à toutes sortes d'affaires publiques et particulières, pour s'y attacher entièrement. Il abandonna tout ce qu'il avoit, de crainte que le soin de ses propres iutérets ne le détournât de l'étude. Ses parens lui remontrèrent qu'il alloit laisser périr son bien par sa négligence, cela ne put jamais faire aucune impression sur son esprit. Il se retira de son pays, et ne songea plus qu'à la recherche de la vérité. Quelqu'un lui reprocha l'indifférence qu'il avoit pour sa pa-

trie; il répondit, en montrant le ciel du bout de son doigt : au contraire, je l'estime infiniment. Il vint demeurer à Athènes, où il transféra l'école Ionique qui avoit toujours été établie à Milet, depuis le temps de Thalès, auteur de cette secte. Dès l'âge de vingt ans, il commença à y enseigner la philosophie, et continua cette exercice pendant trente ans.

On mena un jour, au logis de Périclès, un mouton qui avoit une corne au milieu du front. Le devin Lampon publia aussi-tôt que cela signifioit que les deux factions qui partageoient la ville d'Athènes, se joindroient, et ne composeroient plus qu'une même puissance. Anaxagoras dit que c'étoit parce que le cerveau ne remplissoit pas le crâne qui étoit ovale, et qui finissoit en une espèce de pointe à l'endroit de la tête où commençoient les racines de cette corne. Il fit la dissection de la tête du mouton devant tout le monde : il se trouva que la chose étoit comme il l'avoit dit. Cela fit beaucoup d'honneur à Anaxagoras ; mais cela n'en fit pas moins au devin Lampon : car quelque temps après la faction de Thucidides fut abbatue, et toutes les affaires de l'état tombèrent entre les mains de Périclès.

On tient qu'Anaxagoras est le premier de

tous les Grecs qui a donné au public un système de philosophie. Il a admis pour premier principe l'Infini, et une Intelligence pour arranger la matière et en composer tous les êtres qui sont dans le monde. Ce fut le sujet pour lequel les philosophes de son temps l'appellèrent *Esprit*. Il n'a pas cru que cette Intelligence eût fait la matière de rien; mais seulement qu'elle l'avoit arrangée. Dans le commencement, dit-il, « toutes choses étoit mêlées « ensemble et ont toujours demeuré dans « cette confusion, jusqu'à ce qu'une Intelli- « gence les ait séparées, et ait disposé chaque « chose dans l'ordre que nous voyons ». Ovide a très-bien exprimé ce sentiment au commencement de ses métamorphoses.

Au reste, Anaxagoras ne reconnoissoit point d'autre divinité que cette Intelligence qui avoit fait le monde; et il étoit tellement désabusé des faux dieux adorés par toute l'antiquité profane, que Lucien a feint que Jupiter l'écrasa d'un coup de foudre, à cause du mépris qu'il faisoit paroître pour lui et pour toutes les autres divinités.

Il tenoit qu'il n'y avoit aucun vuide dans la nature, que tout étoit plein, et que chaque corps quelque petit qu'il fut, étoit divisible à l'infini : en sorte qu'un agent qui seroit assez

subtil

subtil pour diviser suffisamment le pied d'un ciron, pourroit en tirer des parties pour couvrir entièrement cent mille millions de cieux sans qu'il pût jamais épuiser les parties qui resteroient à diviser, vu qu'il en resteroit toujours une infinité.

Il croyoit que chaque corps étoit composé de petites particules homogènes : que le sang, par exemple, se formoit de petites particules de sang ; les eaux de petites particules d'eau, et ainsi des autres choses. C'étoit cette similitude de parties qu'il nommoit *homœomeria*. Voilà de quelle manière Laërce expose son systême.

Tout ce qu'on objectoit à Anaxagoras, qu'il falloit nécessairement que les corps fussent composés de parties hétérogènes, puisque les os des animaux grossissoient sans que les animaux mangeassent des os ; que leurs nerfs croissoient sans qu'ils mangeassent des nerfs ; que la masse du sang croissoit sans qu'ils bussent du sang : il répondoit, qu'à la vérité il n'y avoit point de corps dans le monde qui fut entièrement composé de parties homogènes : que dans l'herbe, par exemple, il y avoit de la chair, du sang, des os et des nerfs, puisque nous voyons que les animaux s'en nour-

rissent : mais que chaque corps prenoit son nom de la matière qui dominoit dans sa composition. Que, par exemple, afin que certain corps fût appellé *du bois* ou *de l'herbe*, il suffisoit qu'il fût composé d'un bien plus grand nombre de petites particules de bois ou d'herbes, que de tout autre chose, et que les petites particules de bois ou d'herbes fussent arrangées en grand nombre vers la surface de ce corps.

Il croyoit que le soleil n'étoit autre chose qu'un fer chaud dont la masse étoit plus grosse que tout le Péloponèse. Que la lune étoit un corps opaque; qu'elle étoit habitable, et qu'il y avoit des montagnes et des vallées, de même que dans ce monde-ci. Que les comètes étoient un amas de plusieurs étoiles errantes qui se rencontroient par hasard, et qui se séparoient au bout de certains temps. Que le vent se formoit, lorsque la chaleur du soleil raréfioit l'air. Que le tonnerre venoit du choc des nuées; et les éclairs, lorsque les nuées ne faisoient seulement que de s'entre-frotter. Que les tremblemens de terre étoient causés par un air renfermé dans des cavernes souterraines; et que le débordement du Nil n'avoit point d'autres causes que les neiges

d'Ethiopie qui se fondoient dans de certains temps, et qui formoient des ravines d'eau qui venoient se décharger vers les sources de ce fleuve.

Anaxagoras a cru que c'étoit l'air qui étoit la cause du mouvement des astres; et sur l'objection qu'on lui faisoit à l'égard de l'allée et du retour des astres, entre les deux tropiques, il répondoit, que cela se faisoit par la pression de l'air, qui poussoit et repoussoit les astres comme un ressort, lorsqu'ils étoient venus jusqu'à un certain point.

Il tenoit que la terre étoit plate, et que, comme elle étoit le plus pesant de tous les élémens, elle occupoit la partie la plus basse du monde. Que les eaux qui couloient sur sa superficie, étoient raréfiées par la chaleur du soleil qui les changeoit en vapeurs, et les élevoit jusques dans la moyenne région de l'air, d'où elles retomboient en pluies.

Pendant la nuit lorsque le temps est serein, on voit dans le ciel une certaine blancheur, disposée en cercle, qu'on appelle *la voie lactée*. Quelques anciens ont imaginé que c'étoit un chemin que tenoient les moindres divinités pour aller au conseil du grand Jupiter. D'autres, que c'étoit le lieu où les ames des

héros s'envoloient après la dissolution de leurs corps. Anaxagoras s'y est trompé, aussi bien que tous les anciens philosophes; il a cru que ce n'étoit rien qu'une réflexion de la lumière du soleil, qui nous paroissoit ainsi, parce qu'il n'y avoit entre la voie lactée et la terre, aucun astre brillant qui nous pût éclipser cette lumière réfléchie.

Il tenoit que les premiers animaux avoient été produits par la chaleur et l'humidité, et qu'ensuite ils avoient conservé leur espèce par génération.

Une pierre tomba du ciel; Anaxagoras conclut aussi-tôt qu'il falloit que les cieux fussent faits de pierres, que la rapidité de la voûte céleste tenoit toujours en état; mais que si ce mouvement violent venoit à se relâcher un seul moment, toute la machine du monde seroit bouleversée en un instant.

Il avertit un jour qu'il tomberoit une pierre du soleil; cela arriva comme il l'avoit prédit; la pierre tomba auprès du fleuve *Egos*.

Anaxagoras a cru que ce qui est aujourd'hui terre ferme, dans un autre temps seroit pleine mer, et que ce qui est aujourd'hui pleine mer, dans un autre temps seroit terre ferme.

Quelqu'un s'avisa de lui demander si la mer passeroit quelque jour sur les montagnes de Lampsaque : « Oui, répondit-il, à moins « que le temps ne manque ».

Il faisoit consister le souverain bien dans la contemplation des secrets de la nature. C'est pour cela que quand on lui demandoit le sujet pour lequel il étoit venu dans ce monde? Il répondoit, que c'étoit pour contempler le ciel, le soleil, la lune et les autres merveilles.

Quelqu'un lui demanda quel étoit le plus heureux homme du monde ? « Ce n'est pas « aucun de ceux que tu crois l'être, répon- « dit-il, et on ne le trouvera jamais que dans « le rang de ceux que tu considères comme des « malheureux ».

Il entendit un jour un homme qui se plaignoit de mourir dans un pays étranger : « Qu'importe, lui dit Anaxagoras, il n'y a « point d'endroit dans le monde d'où il n'y ait « quelque chemin pour descendre aux en- « fers ».

On lui vint dire un jour que son fils étoit mort; il reçut cette nouvelle fort froidement : « Je savois bien, dit-il, que je n'avois engen-

« dré qu'un mortel ». Il alla aussi-tôt l'ensevelir lui-même.

La considération qu'Anaxagoras avoit à Athènes ne dura qu'un temps. Les Athéniens le dénoncèrent devant les magistrats, et l'accusèrent publiquement. Les causes de son accusation sont rapportées diversement. La plus commune opinion est qu'il fut accusé d'impiété pour avoir osé soutenir que le soleil qu'on adoroit comme un dieu, n'étoit qu'une masse de fer chaud. D'autres disent qu'outre le crime d'impiété, il fut encore accusé de trahison. Quand on vint lui annoncer que les Athéniens l'avoient condamné à mort, il n'en parut point plus ému. « Il y a long-temps, « dit-il, que la nature a prononcé un pareille « arrêt contr'eux ».

Périclès, qui avoit été son disciple, prit son parti avec tant de chaleur, qu'il fit modérer sa sentence. On le condamna simplement à cinq talens d'amende, et on l'envoya en exil. Anaxagoras souffrit la disgrace avec beaucoup de fermeté. Il employa le temps de son bannissement à voyager en Egypte et dans d'autres endroits, pour converser avec les habiles gens, et pour connoître les mœurs des étrangers. Après avoir satisfait sa curio-

sité, il s'en revint à Clazomène, lieu de sa naissance. Il vit que tous ses biens étoient incultes et entièrement abandonnés. « Si tout « cela n'étoit péri, dit-il, je serois péri « moi-même ».

Anaxagoras avoit pris un soin particulier de bien instruire Périclès, et lui avoit beaucoup servi dans l'administration des affaires. Périclès n'en eut pas toute la reconnoissance possible, et fut accusé d'avoir un peu négligé son maître sur la fin.

Anaxagoras, se voyant vieux, pauvre et abandonné, s'enveloppa dans son manteau, et résolut de se laisser mourir de faim. Périclès en fut avertit, et il en parut extrêmement affligé; il s'en alla en grande hâte trouver Anaxagoras; il le pria instamment de changer de résolution. Il déplora le malheur de l'état, qui alloit perdre un si grand homme, et le sien en particulier, parce qu'il alloit être privé d'un conseiller si fidèle. Anaxagoras lui découvrit son visage mourant. « () « Périclès, lui dit-il, ceux qui ont besoin « d'une lampe ont soin d'y mettre de l'huile ».

Laërce rapporte qu'Anaxagoras mourut à Lampsaque, et que quand il fut prêt d'expirer, les principaux de la ville lui demandèrent

s'il ne leur vouloit rien ordonner. Il leur commanda de donner tous les ans congé aux enfans, et de leur permettre de jouer à pareille jour que celui de sa mort. Cette coutume s'est observée très-long-temps depuis. Anaxagoras étoit âgé de plus de 72 ans quand il mourut ; c'étoit dans la 88ᵉ. olympiade.



DÉMOCRITE,

Né la troisième année de la 77e. olympiade, mort la quatrième année de la 105e, ayant vécu cent neuf ans.

LA plus commune opinion est que le philosophe Démocrite étoit d'Abdère, quoique d'autres assurent qu'il étoit de Milet, et qu'il ne fut nommé Abdéritain que parce qu'il se retira à Abdère. Il avoit d'abord étudié sous des mages et des Chaldéens, que le roi Xerxès avoit laissé à son père chez qui il avoit logé lorsqu'il vint faire la guerre aux Grecs. Ce fut de ces gens-là que Démocrite apprit la théologie et l'astronomie. Il s'attacha ensuite au philosophe Leucippe qui lui enseigna la physique. Il avoit tant de passion pour l'étude, qu'il passoit les jours entiers enfermé

lui seul dans une petite cabanne au milieu d'un jardin. Un jour son père lui amena un bœuf pour l'immoler, et l'attacha dans un coin de sa cabanne; la grande application de Démocrite fit qu'il n'entendit pas ce que son père lui disoit, et qu'il ne s'apperçut pas même qu'on eût attaché un bœuf à côté lui, jusqu'à ce que son père fût revenu une seconde fois pour le retirer de la profonde méditation où il étoit, et lui montrer qu'il y avoit à côté de lui un bœuf qu'il falloit sacrifier.

Démocrite, après avoir demeuré long-temps sous la discipline de Leucippe, résolut d'aller dans les pays étrangers pour converser avec les habiles gens, et pour tâcher à se remplir l'esprit de toutes sortes de belles connoissances. Il partagea la succession de son père avec ses frères, et prit pour sa part tout ce qu'il y avoit d'argent comptant, quoique ce fût la plus petite portion : mais cela lui étoit plus commode par rapport aux dépenses qu'il avoit à faire pour ses expériences philosophiques, et pour ses voyages. Il s'en alla en Egypte, où il apprit la géométrie. De-là il alla dans l'Ethiopie, dans la Perse et dans la Chaldée. Enfin, la curiosité le porta à pénétrer jusques dans les Indes, pour s'instruire de la science des gymnosophistes. Il aimoit à con-

noître les habiles gens, mais il ne vouloit être connu de personne. On dit qu'il avoit demeuré qnelques jours à Athènes, où il avoit vu Socrate, sans s'être fait connoître à lui. C'étoit son inclination que de vivre caché : quelquefois même il alloit loger dans des cavernes et dans des sépulchres, afin que personne ne pût déterrer l'endroit où il seroit. Il se manifesta cependant à la cour du roi Darius; et un jour que ce prince étoit fort affligé de la mort de celle qu'il aimoit le mieux de toutes ses femmes, Démocrite pour le consoler lui promit de la faire revivre, en cas que Darius lui pût fournir dans l'étendue de ses états trois personnes à qui il ne fût jamais rien arrivé de désagréable, afin de graver leur nom sur le tombeau de la reine morte. Jamais on ne put trouver dans toute l'Asie une seule personne qui eût les conditions qu'exigeoit Démocrite. Le philosophe prit sujet de-là de faire connoître à Darius qu'il avoit grand tort de s'abandonner à la tristesse, puisqu'il n'y avoit aucun homme dans tout le monde qui fût exempt de chagrin.

Quand Démocrite fut de retour à Abdère, il vécut fort retiré et très-pauvrement, à cause qu'il avoit dépensé tout son bien dans ses expériences et dans ses voyages. Damascus, son

frère, étoit obligé de lui donner quelque chose pour lui aider à subsister. Il y avoit une loi qui défendoit que ceux qui avoient dissipé leur bien, fussent inhumés dans le tombeau de leurs pères. Démocrite qui étoit dans le cas, et qui ne vouloit pas que ses ennemis eussent rien à lui reprocher, récita devant tout le peuple un de ses ouvrages qu'on appelle *Diacosme*. On trouva cet ouvrage si beau, que Démocrite fut aussi-tôt exempté de la rigueur de la loi. On lui fit présent de 500 talens, et on lui érigea des statues dans les places publiques.

Démocrite rioit perpétuellement. Ces ris continuels étoient fondés sur une profonde méditation de la foiblesse et de la vanité humaine, qui nous fait concevoir mille desseins ridicules dans un lieu où il croyoit que tout dépendoit du hasard et de la rencontre fortuite des atômes. Juvenal faisant allusion à la ville d'Abdère, dont l'air est fort épais et les hommes très-stupides, dit que la sagesse de ce philosophe fait connoître qu'il peut naître de grands personnages dans les lieux mêmes dont les peuples sont le plus grossiers. Le même poëte dit, que Démocrite rioit également de la tristesse comme de la joie des hommes, et il représente ce philosophe comme

un esprit ferme que rien ne pouvoit ébranler, et comme un homme qui tenoit la fortune enchaînée sous ses pieds.

Les Abdéritains qui le voyoient toujours rire, crurent qu'il étoit fou. Ils envoyèrent prier Hippocrate de le venir traiter. Hippocrate vint à Abdère avec des remèdes. Il présenta d'abord du lait à Démocrite. Démocrite regarda ce lait, et dit: « Voilà du lait de chèvre « noire qui n'a encore porté qu'une fois ». Cela étoit effectivement comme il le disoit. Hippocrate admira comment il avoit pu connoître cela. Il s'entretint quelque temps avec lui. Il fut fort surpris de la grande sagesse et de la science extraordinaire de Démocrite. Il dit que c'étoit les Abdéritains qui avoient besoin d'ellébore, et non pas le philosophe à qui ils en vouloient faire prendre. Hippocrate s'en retourna avec beaucoup d'étonnement.

Démocrite après son maître Leucippe, croyoit que les premiers principes de toutes choses étoient les atômes et le vuide.

Que rien ne se faisoit de rien, et qu'aucune chose ne pouvoit jamais être réduite à rien.

Que les atômes n'étoient sujets ni à la corruption ni à aucun autre changement, à cause que leur dureté invincible les mettoit à couvert de toute sorte d'altération.

voir s'appliquer à d'autres choses. Il exposa à découvert une plaque d'airain qui renvoyoit vers ses yeux les rayons du soleil, dont la chaleur lui fit à la fin perdre la vue.

Comme Démocrite se sentoit accablé de vieillesse et prêt à mourir, il s'apperçut que sa sœur étoit fort chagrine, parce qu'elle craignoit qu'il ne mourût avant les fêtes de Cérès, et que le deuil ne l'empêchât d'assister aux cérémonies de la déesse. Démocrite se fit apporter des pains chauds dont l'odeur lui faisoit du bien et entretenoit sa chaleur naturelle. Dès que les trois jours de la fête furent passés, Démocrite fit retirer ces pains, et expira aussitôt. Il avoit pour lors cent neuf ans, selon la plus commune opinion.



EMPEDOCLES

Florissoit environ la 84e. *olympiade.*

EMPEDOCLES, selon la plus commune opinion, avoit été disciple de Pythagore; il naquit à Agrigente, dans la Sicile, où sa famille étoit l'une des plus considérables de tout le pays; il avoit des connoissances très-singulières dans la médecine. Outre qu'il étoit bon orateur, il s'appliquoit fort à la poésie et à toutes les choses qui regardoient la religion et le culte des dieux. Les Agrigentins avoient un respect extraordinaire pour lui, et le considéroient comme un homme fort élevé au-dessus de tout le reste du genre humain. Lucrèce, après avoir rapporté les merveilles qu'on voyoit dans la Sicile, dit, que les gens du

pays publioient que rien n'étoit si glorieux pour leur isle, que d'avoir produit un si grand homme, et qu'ils regardoient ses poésies comme des oracles.

Ce n'étoit pas sans raison. Plusieurs évènemens de sa vie avoient fort contribué à le faire admirer de tout le monde. Quelques-uns l'ont soupçonné de magie. Satyrus rapporte que Gorgias Léontin, l'un des principaux disciples de ce philosophe, disoit ordinairement qu'il lui avoit aidé plusieurs fois à exercer cet art, et il semble qu'Empedocles même ait voulu marquer dans cette poésie, qu'il avoit quelques connoissances secrètes de cette nature, lorsqu'il dit à Gorgias qu'il ne veut apprendre qu'à lui seul les secrets dont il faut se servir pour guérir toutes sortes de maladies, rajeunir les vieillards, exciter les vents, appaiser les tempêtes, faire venir la pluie et la chaleur, et enfin redonner la vie aux morts et les faire revenir de l'autre monde.

Un jour les vents Etésiens souffloient avec tant de violence, que tous les fruits de la terre alloient être perdus sans ressource. Empedocles fit écorcher des ânes, il fit des outres de leurs peaux, et plaça les outres sur le sommet des montagnes et des plus hautes collines. On dit que les vents cessèrent aussi-

tôt, et que toutes choses demeurèrent tranquilles.

Empedocles étoit fort attaché à la doctrine de Pythagore son maître, et comme les pythagoriciens avoient horreur des victimes sanglantes, Empedocles voulant un jour faire un sacrifice, composa un bœuf avec du miel et de la farine, et l'immola aux dieux.

Agrigente, du temps d'Empedocles, étoit une ville très-considérable; on y comptoit huit cens mille habitans; on ne l'appelloit simplement que *la grande ville par excellence;* le luxe et les délices y étoit montés à un très-haut point. Empedocles parlant des Agrigentins, disoit, qu'ils se réjouissoient comme s'ils eussent du mourir le lendemain, et qu'ils bâtissoient de superbes palais comme s'ils eussent du vivre éternellement. Il étoit fort éloigné de briguer les charges publiques. On lui offrit plusieurs fois le royaume d'Agrigente, mais jamais il ne voulut l'accepter; il préféra toujours une vie particulière à la grandeur du monde et à l'embarras des affaires. Il étoit fort zélé pour la liberté, et pour le gouvernement populaire.

Il se trouva un jour à un festin où on l'avoit invité : quand l'heure de se mettre à table fut venue, Empedocles voyoit qu'on n'apportoit

point le soupé, et que personne ne s'en plaignoit : cela le chagrina, il voulut faire servir promptement. Celui qui l'avoit invité lui dit, patience pour un petit moment, j'attends le principal ministre du sénat, qui doit être de notre festin; dès que ce magistrat fut arrivé, le maître du logis et tous les conviés se retirent pour lui faire place à l'endroit le plus honorable. Il fut aussi-tôt choisi pour être le roi du festin : cet homme ne put s'empêcher de donner des marques de son humeur impérieuse et de son esprit tyrannique; il commanda à tous les conviés de boire leur vin tout pur et ordonna qu'on jettât un plein verre dans le nez de tous ceux qui refuseroient de boire ainsi. Empedocles ne dit rien sur-le-champ : le lendemain il fit assembler le peuple; il accusa hautement et celui qui avoit invité, et celui qui avoit été si impérieux dans le festin; il fit connoître à tout le monde que c'étoit-là un commencement de tyrannie, et qu'une telle violence étoit contraire aux loix et à la liberté publique. Après les avoir fait condamner l'un et l'autre, il les tua tous les deux sur-le-champ. Il eut le crédit de faire casser le conseil des milles; et comme il favorisoit le peuple, il fit ordonner que les magistrats seroient changés tous les trois ans, afin que

chacun pût à son tour parvenir aux charges publiques.

Le médecin Acron demanda au sénat un lieu pour ériger un monument en l'honneur de son père qui avoit excellé dans sa profession, et qui avoit été le plus habile médecin de son temps. Empedocles se leva au milieu de l'assemblée et détourna le peuple d'accorder ce qu'il lui demandoit, parce qu'il croyoit que cela étoit contraire à l'égalité qu'il vouloit qu'on observât exactement, afin d'empêcher que personne ne s'élevât au-dessus des autres; ce qui étoit, à son avis, le fondement de la liberté publique.

La peste pendant un certain temps désola Sélinunte. Tout le monde y languissoit. Les femmes mêmes y accouchoient avant leur terme. Empedocles connut que cette maladie ne venoit que des eaux corrompues du fleuve qui arrose cette ville. Il détourna à ses dépens le cours de deux petits ruisseaux, qu'il fit décharger de la rivière de Sélinunte. Cela empêcha la corruption des eaux; la peste cessa aussi-tôt. Les gens de Selinunte en firent de grands festins de réjouissance. Empedocles parut en ce temps-là à Sélinunte: tout le monde s'assembla, on lui fit des sacri-

fices, et on lui rendit des honneurs divins auxquels il étoit fort sensible.

Empedocles admettoit pour premier principe les quatre élémens. La terre, l'eau, l'air et le feu.

Il tient qu'il y a entre ces élémens, une liaison qui les unit et une discorde qui les divise. Il ajoute qu'ils sont dans une perpétuelle vicissitude, mais que rien ne périssoit; que cet ordre avoit été de toute éternité, et qu'il dureroit toujours.

Que le soleil étoit une grosse masse de feu. Que la lune étoit plate, et de figure d'un disque.

Que le ciel étoit fait d'une matière semblable à du crystal.

Quant à l'ame, il croyoit qu'elle passoit indifféremment dans toutes sortes de corps; et il assuroit qu'il se souvenoit clairement d'avoir été petite fille, ensuite poisson, après oiseau, et même il avoit aussi été plante.

La mort de ce philosophe est rapportée assez diversement. La plus commune opinion est que, comme il avoit une envie extraordinaire de se faire passer pour un dieu, et qu'il voyoit quantité de gens assez disposés à le croire, il résolut de soutenir cette grande opinion jus-

qu'à la fin. C'est pour cela que quand il commença à se sentir incommodé de la vieillesse, il voulut finir sa vie par quelque chose qui parut miraculeux. Après avoir guéri une femme d'Agrigente, nommée *Pantée*, qui étoit abandonnée de tous les médecins, et prête à expirer, il prépara un sacrifice solemnel, où il invita plus de 80 personnes, et pour leur faire croire à tous qu'il étoit disparu, dès que le festin fut fini, et que chacun fut allé se reposer les uns sous des arbres, et les autres ailleurs, Empedocles monta sans rien dire au haut de mont Ethna, et se jetta au milieu des flammes. Horace parlant de cette fin, dit:

Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ethnam
Insiluit.....

Empedocles étoit un homme fort sérieux; il portoit toujours une longue chevelure avec une couronne de laurier sur sa tête. Il ne marchoit jamais dans les rues sans se faire accompagner de beaucoup de personnes. Il imprimoit du respect à tous ceux qu'il rencontroit. Chacun se trouvoit heureux de le pouvoir rencontrer sur son chemin. Il avoit en tout temps des sandales d'airain dans ses pieds. Après qu'il se fut précipité au milieu des flammes, la violence du feu rejetta une

de ses sandales qui fut retrouvée par la suite, et qui découvrit sa fourberie. Ainsi le pauvre Empedocles, faute d'avoir bien pris ses précautions, au lieu de passer pour un dieu, fit connoître qu'il n'étoit qu'un charlatan.

Entr'autres bonnes qualités il étoit excellent citoyen et fort désintéressé. Après la mort de Méton, son père, quelqu'un voulut usurper la tyrannie à Agrigente. Empedocles fit promptement assembler le peuple, appaisa la sédition, et empêcha que l'affaire n'allât plus loin; et pour marquer combien il avoit de passion pour l'égalité, il partagea tout son bien avec ceux qui en avoient moins que lui.

Ce philosophe florissoit vers la 84e. olympiade. Les Agrigentins lui érigèrent une statue, et ont conservé une vénération extraordinaire pour sa mémoire. Il mourut vieil; mais on ne sait pas précisément à quel âge.



SOCRATE,

Né la 4e. année de la 77e. olympiade, mort la 1re. année de la 95e, après avoir vécu 70 ans.

SOCRATE, qui de l'aveu de toute l'antiquité a passé pour le plus vertueux et le plus éclairé des philosophes du paganisme, fut citoyen d'Athènes du bourg d'Alopèce. Il naquit la 4e. année de la 77e. olympiade, et eut pour père Sophronisque, qui étoit sculpteur en pierre, et pour mère Phanarète, qui étoit accoucheuse. Il étudia la philosophie d'abord sous Anaxagoras, et ensuite sous Archelaüs le physicien. Mais considérant que toutes ces vaines spéculations sur les choses de la nature ne menoient à rien d'utile, et ne contribuoient point à rendre le philosophe plus homme de

bien, il s'attacha à étudier ce qui regardoit les mœurs, et fut, pour ainsi dire, le fondateur de *la philosophie morale* chez les Grecs, comme le remarque Ciceron au 3e. livre des Questions Tusculanes.

Il en avoit parlé encore plus expressément et d'une manière plus étendue dans le premier livre, où il s'explique en ces termes : « Il me « paroît, et c'est une opinion sur laquelle tout « le monde convient assez que Socrate est le « premier qui retirant la philosophie de la re- « cherche des secrets cachés de la nature, à « quoi tout ce qu'il y avoit eu de philosophes « avant lui s'étoient uniquement attachés, « l'avoit ramenée et appliquée à ce qui touche « les devoirs de la vie commune; de sorte « qu'il ne s'occupoit qu'à examiner les vertus « et les vices, en quoi consistoit le bien ou le « mal; disant que ce qui regardoit les astres « étoit fort au-dessus de nos lumières; et que « quand nous serions plus à portée que nous « ne sommes de ces connoissances, elles ne « pouvoient contribuer en rien à régler notre « conduite ».

Il fit donc son unique étude de cette partie de la philosophie qui concerne les mœurs, et qui s'étend à tous les âges et à toutes les conditions de la vie; et cette nouvelle ma-

nière de philosopher fut d'autant mieux reçue, que celui qui en étoit l'inventeur, prêchoit lui-même d'exemple, s'appliquant à remplir le plus régulièrement qu'il lui étoit possible, tous les devoirs d'un bon citoyen, soit en paix, soit en guerre.

De tous les philosophes qui ont eu de la réputation, il est le seul, comme l'a remarqué Lucien dans son dialogue du Parasite, qui ait jamais été à la guerre. Il fit deux campagnes, et dans toutes les deux, quoique malheureuses pour son parti, il paya de sa personne, et se montra homme de courage. Dans l'une, il sauva la vie à Xenophon, qui étant tombé de cheval en faisant la retraite, auroit été tué par les ennemis, si Socrate le chargeant sur ses épaules, ne l'eût tiré de la mêlée et porté pendant plusieurs stades, jusqu'à ce que le cheval qui s'étoit échappé, eût été repris. C'est Strabon qui rapporte ce fait. Dans l'autre, les Athéniens ayant été entièrement défaits et mis en fuite, il fut le dernier à faire la retraite, et montra si bonne contenance, que ceux qui poursuivoient les fuyards, le voyant prêt à tout moment à tourner face contre eux, n'eurent jamais l'audace de l'attaquer. C'est le témoignage que lui rend Athénée.

A ces deux expéditions près, Socrate ne mit point les pieds hors d'Athènes; en quoi il tint une conduite toute contraire à celle des autres philosophes, qui tous avoient employé une partie de leur vie à voyager pour acquérir de nouvelles connoissances, en conférant avec les savans de tous les pays. Mais comme le genre de philosophie auquel Socrate s'étoit borné, portoit l'homme plutôt à travailler à se connoître lui-même, qu'à se charger l'esprit de connoissances fort inutiles pour le réglement des mœurs, il se crut dispensé de tous ces grands voyages, où il n'auroit rien appris de plus que ce qu'il pouvoit apprendre à Athènes, au milieu de ses compatriotes, à la réforme desquels il croyoit d'ailleurs qu'il étoit plus juste qu'il travaillât, qu'à celle des étrangers. Et comme la philosophie morale est une science qui s'enseigne plus par exemples que par discours, il se fit une loi de suivre dans la pratique tout ce que la droite raison et la vertu la plus rigide exigeroit de lui. Ce fut suivant cette maxime qu'ayant été mis au nombre des sénateurs de la ville, et ayant prêté le serment de dire son avis selon les loix, il refusa constamment de souscrire à l'arrêt par lequel le peuple avoit, au préjudice des loix, condamné à mort neuf capi-

taines; et quoique le peuple s'en formalisât, et que plusieurs même des plus puissans lui fissent de grandes menaces, il persista toujours dans son sentiment, ne croyant pas qu'il convînt à un homme d'honneur d'aller contre son serment, pour complaire au peuple.

Nous ne savons point qu'il ait été en charge hors cette unique fois; mais tout particulier qu'il étoit, il s'attira tant de considération à Athènes par sa probité et par ses vertus, qu'il y étoit plus respecté que les magistrats mêmes. Quant à ce qui regardoit sa personne, il en étoit assez soigneux, et blâmoit ceux qui ne tenoient compte d'eux-mêmes, ou qui affectoient de la négligence à cet égard. Il étoit propre sur lui, toujours mis d'une manière convenable et décente, tenant un juste milieu entre ce qui pouvoit passer pour grossiéreté et rusticité, et ce qui pouvoit sentir le faste ou la mollesse. Quoique peu accommodé des biens de la fortune, il se tint toujours dans les termes d'un désintéressement parfait, ne prenant rien de ceux qui venoient l'entendre; en quoi sa conduite faisoit la condamnation des autres philosophes, qui étoient dans l'usage de vendre leurs légumes, et de taxer leurs écoliers à plus haut ou plus bas

prix, selon qu'ils étoient plus ou moins en réputation. Aussi Socrate avoit-il coutume de dire, comme le rapporte Xénophon, qu'il ne concevoit pas comment un homme qui faisoit profession d'enseigner la vertu, pouvoit songer à en tirer quelque profit : comme si de s'acquérir un honnête homme, et de se faire un bon ami de son disciple, n'étoit pas le plus riche avantage et le profit le plus solide qu'on pût retirer de ses soins.

Ce fut au sujet de ce désintéressement de Socrate, qu'un certain sophiste, nommé *Antiphon*, qui vouloit décrier une morale qu'il n'avoit pas envie de pratiquer, lui dit un jour, qu'il avoit raison de ne prendre rien de ceux qu'il instruisoit, et qu'en cela il faisoit voir qu'il étoit véritablement honnête homme. Car, disoit le sophiste, « s'il étoit question « de vendre votre maison, vos habits ou « quelques-uns de vos meubles, bien loin « de les donner pour rien ou pour peu de « chose, vous tâcheriez de les vendre leur « juste prix, et vous ne les donneriez pas « pour un denier moins. Mais parce que vous « êtes convaincu vous-même que vous ne « savez rien, et que par conséquent vous êtes « hors d'état d'instruire les autres, vous fe« riez conscience de vous faire payer de ce

« que vous ne pouvez leur apprendre; ce qui « fait plutôt l'éloge de votre probité que de « votre désintéressement ».

Mais Socrate n'eut pas de peine à le confondre, en lui faisant voir qu'il y a des choses qui peuvent être employées d'une manière ou honnête ou non honnête; et que faire présent de quelques fruits de son jardin à un ami, ou les lui vendre, sont deux choses fort différentes. Au reste, il ne faut point s'imaginer que Socrate tînt classe à la manière des autres philosophes qui avoient un lieu fixe et marqué où ils assembloient leurs disciples, et où ils leur donnoient des leçons à certaines heures; la manière de philosopher de Socrate ne consistoit qu'en conversations avec ceux qui se trouvoient avec lui, en quelque temps et en quelque lieu que ce fut.

Un des principaux chefs dont Mélitus accusa Socrate, fut de ce qu'au lieu de reconnoître pour dieux ceux qui étoient tenus pour tels à Athènes, il y introduisoit de nouvelles divinités; mais jamais accusation ne fut plus calomnieuse et moins fondée, puisque la règle que Socrate s'étoit prescrite sur cela à lui-même, et qu'il donnoit à ceux qui le consultoient, étoit de se conformer à l'oracle d'Apollon de Delphes, lequel consulté sur la

manière dont on devoit honorer les dieux, répondit que chacun devoit le faire à la manière et selon les cérémonies qu'on pratiquoit dans son pays. C'est ce que faisoit Socrate, offrant et sacrifiant aux dieux du peu qu'il avoit; et quoique ce qu'il leur présentoit fût peu de chose, il prétendoit mériter autant auprès d'eux, que ceux qui leur faisoient les plus riches offrandes, parce qu'il faisoit cela selon son pouvoir, et qu'il ne pouvoit se persuader que les dieux eussent plus d'égards aux grands, qu'aux petits sacrifices qu'on leur faisoit. Il croyoit, au contraire, que les dieux n'avoient rien de plus agréable, que d'être honorés par les gens de bien.

Rien n'est plus simple ni en même temps plus religieux que la prière dont il usoit envers les dieux, ne leur demandant rien en particulier, mais les priant de lui procurer ce qu'ils jugeroient eux-mêmes lui être bon et utile; « car, disoit-il, de leur demander des « richesses et des honneurs, c'est comme si « on leur demandoit la grace de donner ba- « taille, ou de jouer aux dés, sans savoir quelle « pourroit être l'issue du jeux ou de la ba- « taille ».

Bien loin de détourner du culte des dieux ceux qui le fréquentoient, il se faisoit, au contraire,

traire, un devoir d'y ramener ceux qui manquoient de religion. Xénophon rapporte sur cela la manière dont il s'y prit pour inspirer de la piété envers les dieux, à un certain Aristodemus, qui faisoit profession de ne leur rendre aucun honneur, et qui se moquoit même de ceux qui leur sacrifioient. Quand on lit dans Xénophon tout ce que Socrate dit en cette occasion, sur la providence des dieux, à l'égard des hommes, on est surpris qu'un philosophe qui a toujours vécu au milieu du paganisme, ait pu avoir des pensées si saines et si justes sur ce qui regarde la divinité.

Il étoit pauvre, mais si content dans sa pauvreté, que, quoiqu'il ne tînt qu'à lui d'être riche en acceptant les présens que ses amis et ses disciples vouloient le forcer de recevoir, il les renvoya toujours au grand déplaisir de sa femme qui ne goûtoit point du tout cette philosophie. Sa manière de vivre pour la nourriture et pour les habits étoit si dure, que le sophiste Antiphon dont nous avons déjà parlé, lui reprochoit quelquefois qu'il n'y avoit point d'esclave si misérable qui pût s'en contenter et y tenir : « Car, disoit-il, votre nourriture « est la plus chétive du monde; d'ailleurs, non-« seulement vous êtes toujours très-pauvre-

« ment vêtu, mais vous n'avez jamais qu'une « même robe hiver et été, et rien par-dessus « cette robe; avec cela, vous allez toujours « nud-pieds ». Mais Socrate lui fit voir qu'il se trompoit, s'il croyoit que la félicité ne se trouvât que dans l'abondance et les délices; et que tout pauvre qu'il lui paroissoit, il étoit plus heureux que lui. « J'estime, disoit-il, que « comme n'avoir besoin de rien est une pré« rogative qui n'appartient qu'aux dieux, « aussi, moins on a de besoins, et plus on ap« proche de la condition des dieux.

Il n'étoit pas possible qu'une vertu aussi pure que celle de Socrate ne causât de l'admiration, sur-tout dans une ville comme Athènes, où cet exemple devoit paroître fort extraordinaire; car ceux mêmes qui n'ont pas la force de suivre la vertu, ne sauroient s'empêcher de rendre justice à ceux qui la suivent. Celle de Socrate lui mérita bientôt l'estime universelle de ses concitoyens, et attira auprès de lui beaucoup de disciples de tout âge, qui préféroient le plaisir de l'entendre et de converser avec lui, aux amusemens les plus agréables; l'attrait étoit d'autant plus grand du côté de Socrate, qu'il joignoit à une austérité très-rigide pour lui-même, toute la douceur et la complaisance possible pour les autres. La première

chose qu'il tâchoit d'inspirer aux jeunes gens qui l'écoutoient, étoit la piété et le respect pour les dieux ; ensuite il les portoit autant qu'il pouvoit à la tempérance et à l'éloignement des voluptés, leur représentant comment elles privoient l'homme du plus riche trésor dont il fut maître, c'est-à-dire, de la liberté. Sa manière de traiter la morale étoit d'autant plus séduisante, que le tout se faisoit par manière de conversation, et sans aucun dessein formé ; car sans qu'il se proposât aucun point particulier à discuter, il s'attachoit au premier qui se présentoit, et que le hasard fournissoit. Il faisoit d'abord une question, comme un homme qui cherche à s'instruire ; et ensuite profitant de ce qu'on lui accordoit dans les questions qu'il faisoit, il amenoit les gens à la proposition contradictoire de celle qu'ils avoient établie au commencement de la dispute. Il passoit une partie de la journée à ces sortes de conférences de morale, où tout le monde étoit bien venu, et dont jamais personne ne partit, selon le témoignage de Xénophon, sans en devenir plus homme de bien.

Quoique Socrate n'ait jamais rien laissé par écrit, cependant il est aisé de juger et du fonds de sa morale, et de la manière dont il

la traitoit, par ce qui s'en trouve dans Platon et dans Xénophon. La conformité qui se remarque sur-tout pour la manière de disputer; dans ce qu'en rapportent ces deux disciples de Socrate, est une preuve certaine de la méthode qu'il suivoit. On ne peut pas dire la même chose pour le fonds, sur-tout à l'égard de Platon, qui lui en prêtoit quelquefois, comme Socrate le dit un jour après avoir lu son dialogue de *Lysis*; mais il y a lieu de juger que Xénophon étoit plus fidèle; car ce qu'il rapporte de certains morceaux de conversation et de dispute entre Socrate et un autre interlocuteur, il déclare qu'il le fait comme historien, qui expose ce qu'il a entendu.

On aura peine à comprendre comment un homme qui portoit tout le monde à honorer les dieux, et qui prêchoit, pour ainsi dire, aux jeunes gens l'éloignement de tout vice, a pu être condamné à mort comme impie envers les dieux reconnus à Athènes, et comme corrupteur de la jeunesse. Aussi cette injustice criante ne se fit-elle que dans un temps de désordre, et sous le gouvernement séditieux des trente tyrans; et voici ce qui y donna occasion.

Critias, le plus puissant de ces trente tyrans,

avoit été autrefois disciple de Socrate aussi bien qu'Alcibiade mais s'étant tous deux lassés d'une philosophie dont les maximes ne quadroient pas avec leur ambition et leur intempérance, ils l'abandonnèrent enfin. Pour Critias, de disciple qu'il avoit été de Socrate, il devint son plus grand ennemi, à cause de la fermeté avec laquelle Socrate lui reprochoit une passion honteuse, et des obstacles par lesquels le même Socrate le traversa; de sorte que Critias devenu l'un des trente tyrans, n'eut rien tant à cœur que de perdre Socrate qui, d'ailleurs, ne pouvant souffrir leur tyrannie, parloit contr'eux avec beaucoup de liberté. Car voyant qu'ils faisoient mourir tous les jours beaucoup de citoyens et des principaux, il ne put s'empêcher de dire dans une compagnie, « que si celui à qui on auroit donné « des vaches à garder, les ramenoit tous les « jours plus maigres et en plus petit nombre, « on trouveroit étrange s'il n'avouoit pas lui-« même qu'il étoit très-mauvais vacher ». Critias et Chariclès, deux des principaux des trente tyrans, qui sentirent bien que la comparaison tomboit sur eux, firent d'abord une loi par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athènes l'art de discourir; et quoique Socrate n'eût jamais fait profession de cet art,

cependant on voyoit bien que c'étoit à lui qu'on en vouloit, et qu'on prétendoit par-là lui ôter la liberté de conférer sur des points de morale, selon sa coutume, avec ceux qui le fréquentoient.

Il alla trouver lui-même les deux auteurs de la loi, pour la leur faire expliquer ; mais comme il les embarrassoit par la subtilité de ses interrogations, ils lui dirent formellement qu'ils lui défendoient d'entrer en conversation avec les jeunes gens ; et sur ce qu'il leur demanda jusqu'où ils étendoient l'âge des jeunes gens, ils déclarèrent qu'ils comprenoient sous ce nom tous ceux qui étoient au-dessous de trente ans. Mais, dit Socrate, ne répondrai-je point, si quelqu'un par hasard me demande, où est Chariclès, où est Critias ? Oui, dit Chariclès ; mais, ajouta Critias, on te défends surtout un tas d'artisans qui ont les oreilles fatiguées de tes discours. Mais, reprit Socrate, si ceux qui me suivront me demandent ce que c'est que piété et justice ? Oui, répondit Chariclès, et les vachers aussi, te gardant bien toi-même de faire diminuer le nombre des vaches. Il n'en fallut pas davantage à Socrate pour connoître ce qu'il devoit craindre de la part de ces deux tyrans, et que sa comparaison des vaches, les avoit irrités au dernier point.

Mais parce que dans la réputation de vertu où étoit Socrate, il eût été trop odieux de vouloir l'attaquer et l'appeller en jugement, on crut qu'il falloit commencer par le décréditer dans le public; et c'est ce qu'on opéra par la comédie d'Aristophane, intitulée *les Nuées*, où l'on fait passer Socrate pour un homme qui enseigne l'art de faire paroître juste ce qui est injuste. La comédie ayant eu son effet par le ridicule qu'elle jetta sur Socrate, Mélitus se présenta pour former une accusation capitale contre lui, dans laquelle il le taxoit: 1°. De ne point reconnoître les dieux qu'on honoroit à Athènes, et d'en introduire de nouveaux. 2°. De corrompre la jeunesse, c'est-à-dire, de lui enseigner à ne point respecter leurs parens ni les magistrats. L'accusateur requéroit que pour ces deux crimes il fût condamné à mort.

Quelque animés que fussent contre Socrate les trente tyrans, et sur-tout Critias et Chariclès, il est certain qu'ils auroient eu de la peine à le faire condamner, pour peu qu'il eût voulu s'aider lui-même; mais l'intrépidité et la hauteur avec laquelle il soutint cette accusation, refusant même de payer aucune amende, parce que ç'auroit été s'avouer coupable en quelque sorte; et sur-tout la fermeté

avec laquelle il parla aux juges, lorsque interpellé par eux de dire lui-même à quelle peine il reconnoissoit devoir être condamné, il leur dit hautement, qu'il croyoit mériter d'être nourri le reste de sa vie aux dépens du public dans l'hotel-de-ville; tout cela aigrit de nouveaux les esprits des trente tyrans qui le firent condamner à mort. Un philosophe très-éloquent, nommé *Lysias*, lui avoit composé une apologie, afin qu'il s'en servit et la prononçât quand il paroîtroit devant les juges. Socrate après l'avoir entendue, avoua qu'elle étoit fort bonne; mais il la lui remit, disant qu'elle ne lui convenoit pas. « Mais pourquoi, « reprit Lysias, ne vous conviendroit-elle « pas, puisque vous la trouvez bonne » ? « Eh, mon ami, répondit-il, des habits et des « souliers ne peuvent-ils pas être très-bons, et « cependant n'être pas bons pour moi » ? C'est qu'en effet, quoique l'apologie fût très-belle et très-forte, elle étoit tournée d'une manière qui ne convenoit point à la droiture et à la candeur de Socrate. Socrate ayant été condamné à mort, fut mené en prison, où quelques jours après il mourut ayant avalé de la ciguë; c'étoit la manière dont on faisoit mourir pour lors ceux qui étoient condamnés à la mort chez les Athéniens.

Diogène Laërce prétend que Socrate fut marié deux fois; mais des deux femmes qu'il lui donne, on ne connoît guères que la fameuse Xanthippe, de laquelle il eut un fils nommé *Tamproclès*, et qui s'est rendue célèbre par sa mauvaise humeur, et par l'exercice qu'elle donna à la patience de Socrate. Il disoit qu'il l'avoit prise pour femme, parce qu'il étoit persuadé que s'il pouvoit parvenir à supporter sa mauvaise humeur, il ne trouveroit plus rien qui lui fut insupportable.

Socrate prétendoit avoir un génie qui le dirigeoit par des inspirations secrètes en certaines occasions. Platon, Xénophon et d'autres anciens auteurs en font mention. Plutarque, Apulée et Maxime de Tyr ont fait chacun un livre exprès sur ce *génie* ou *démon de Socrate*. Il mourut la première année de la 95e. piade, à l'âge de 68 ans.



PLATON,

Né la 1re. *année de la* 88e. *olympiade, mort la* 1re. *de la* 108e., *âgé de* 81 *ans.*

PLATON, que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer le *Divin*, étoit d'une des plus illustres familles d'Athènes, où il naquit dans la 88e. olympiade. Il descendoit de Codrus par son père, qui se nommoit *Ariston*, et de Solon par sa mère, qui s'appelloit *Périctione*. Pour lui on le nomma d'abord *Aristoclès*; mais depuis, parce qu'il étoit haut de taille et assez replet, et sur-tout qu'il avoit un grand front et les épaules larges, il fut surnommé *Platon*, et ce surnom lui demeura.

On raconte que durant qu'il étoit encore au berceau, des abeilles répandirent du miel sur

ses lèvres ; ce qu'on regarda comme un présage de cette éloquence merveilleuse, par laquelle il se distingua au-dessus de tous les Grecs. Il s'appliqua à la poésie durant sa jeunesse, et fit quelques élégies et deux tragédies; mais il jetta tout cela au feu dès qu'il eut pris la résolution de se donner à la philosophie. Il avoit vingt ans lorsque son père le présenta à Socrate pour le former. Socrate avoit eu la nuit d'auparavant un songe, où il lui avoit paru qu'il tenoit dans son sein un jeune cygne qui, après que les plumes lui furent venues, avoit déployé ses aîles et d'un vol hardi s'étoit élevé dans le plus haut de l'air, en chantant avec une douceur infinie. Ce philosophe ne douta pas que ce songe ne regardât Platon à qui il en fit l'application, et que ce ne fut un présage de l'étendue de la réputation que son élève devoit avoir un jour. Il demeura fidèlement attaché à Socrate tant que celui-ci vécut; mais après sa mort il s'attacha à Cratyle qui suivoit les sentimens d'Héraclite, et à Hermogène qui suivoit ceux de Parménide. A l'âge de 28 ans il alla à Mégare pour étudier sous Euclide, avec les autres disciples de Socrate. De-là étant allé à Cyrène, il y étudia les mathématiques sous Théodore. Il passa ensuite en Italie pour y entendre les

trois plus fameux pythagoriciens de ce temps-là, qui étoient Philolaüs, Architas de Tarente et Euritus. Il ne se contenta pas de tout ce qu'il avoit pu apprendre de ces grands maîtres, il alla encore en Egypte pour s'instruire auprès des docteurs et des prêtres du pays; et il avoit même le dessein de passer aux Indes, et de consulter les mages, si les guerres qu'il y avoit alors en Asie ne l'en eussent empêché.

Etant revenu à Athènes, après toutes ses courses, il établit sa demeure dans un canton appellé l'*Académie*, lieu mal sain, et qu'il choisit exprès, comme un correctif nécessaire à son trop d'embonpoint et de santé. Le remède opéra en effet; car il y eut d'abord une fièvre quarte qui lui dura un an et demi; mais il fit si bien par sa sobriété et son régime, qu'il surmonta cette fièvre, et que sa santé en fut ensuite plus forte et plus inaltérable.

Il alla trois fois à la guerre. La première à Tanagre, la seconde à Corinthe, et la troisième à Delos, et dans cette dernière guerre son parti eut la victoire. Il fut aussi trois fois en Sicile; la première par curiosité, et en partie pour y voir par lui-même les embrâsemens du mont Etna. Il avoit quarante ans pour lors; et il alla à la cour du vieux Denis le tyran qui avoit souhaité

de le voir. La liberté avec laquelle il lui parla sur la tyrannie, pensa lui coûter la vie, qu'il lui auroit fait perdre, si Dion et Aristomène n'eussent demandé grace pour lui. Mais il le mit du moins entre les mains de Polides, ambassadeur des Lacédémoniens auprès de lui, et qu'il chargea de le vendre comme un esclave: Cet ambassadeur le mena à Egine, où il le vendit. Ceux d'Egine avoient fait une loi par laquelle il étoit défendu, sous peine de la vie, à aucun Athénien de passer dans leur île. Ce fut sous prétexte de cette loi, qu'un certain Charmander l'accusa comme coupable de mort; mais quelques-uns ayant allégué que la loi avoit été faite contre des hommes, et non pas contre des philosophes, on voulut bien se payer de cette distinction, et l'on se contenta de le vendre. Heureusement pour lui Annicéris de Cyrène s'étant trouvé pour lors dans le pays, il l'acheta au prix de vingt mines, et le renvoya à Athènes pour le rendre à ses amis. Pour Polides le Lacédémonien qui l'avoit vendu le premier, il fut défait par Chabrias, et périt ensuite dans les flots, en punition de ce qu'il avoit fait souffrir au philosophe Platon, comme on prétend qu'un démon le lui déclara à lui-même. Le vieux Denis sachant qu'il étoit retourné à Athènes, eut peur qu'il ne se ven-

geât de lui en le décriant ; il lui en écrivit même pour lui demander grace en quelque sorte. Platon lui répondit qu'il pouvoit se tenir tranquille là-dessus, et que la philosophie lui donnoit trop d'occupation pour lui laisser le temps de penser à lui. Quelques ennemis lui ayant reproché qu'il avoit été abandonné par Denis le tyran : « Ce n'est point Denis, dit-il, « qui a abandonné Platon, c'est Platon qui a « abandonné Denis ».

Il passa une seconde fois en Sicile durant le règne de Denis le jeune, espérant de réduire ce tyran à rendre la liberté à ses concitoyens, ou du moins à gouverner ses sujets avec douceur ; mais après y avoir fait un séjour de quatre mois, comme il vit que ce tyran, loin de profiter de ses leçons, avoit exilé Dion, et continuoit à exercer sa tyrannie sur le même pied que son père, il retourna à Athènes malgré les instances du tyran, qui avoit toutes sortes d'égards pour lui, et qui fit tout ce qu'il put pour le retenir. Il y retourna encore une troisième fois pour demander au tyran le retour de Dion, et l'engager à se dépouiller de sa puissance souveraine ; mais comme Denis, après lui avoir promis de le faire, n'en venoit point à l'effet, il lui reprocha son manquement de parole, et l'irrita tellement, qu'il

courut risque de sa vie ; et peut-être l'auroit-il perdue, si Architas de Tarente n'eut envoyé un ambassadeur exprès pour le redemander au tyran, avec un vaisseau pour le ramener. Denis, à la prière d'Architas, ne lui permit pas seulement de se retirer, mais il fit encore mettre dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires pour le voyage. Platon se retira alors à Athènes pour n'en plus sortir; il y fut reçu avec des distinctions extraordinaires; mais quoiqu'on le pressât fort d'entrer dans le gouvernement, il le refusa, ne croyant point qu'il y eut rien de bon à y faire au milieu du déréglement de mœurs qui avoit prévalu. Mais rien ne marque mieux la haute estime où il étoit dans toute la Grèce, que ce qui lui arriva aux jeux olympiques. Il y fut reçu comme un dieu descendu du ciel; et tous ces différens peuples de la Grèce, toujours si avides de spectacles, et que la magnificence des jeux olympiques y avoit attirés de tous côtés, abandonnèrent et les courses de chariots, et les combats des athlètes, pour ne s'occuper que du plaisir de voir un homme dont ils avoient entendu dire tant de merveilles.

Il passa toute sa vie dans le célibat, et se tint toujours dans les règles de la continence

et de la sobriété la plus exacte. Il étoit si retenu, même dès sa jeunesse, qu'on ne le vit jamais rire, que fort modérément; et il fut toujours si maître de ses passions, qu'on ne le vit jamais en colère. Sur quoi on raconte qu'un jeune homme, qui avoit été élevé auprès de lui, étant ensuite retourné chez ses parens, fut si surpris un jour de voir son père en colère, qu'il ne put s'empêcher de dire qu'il n'avoit jamais rien vu de semblable chez Platon. Il ne lui arriva qu'une fois d'être un peu ému contre un de ses esclaves qui avoit fait une faute considérable. Il le fit châtier par un autre, en disant que comme il étoit un peu en colère, il n'étoit pas en état de le punir lui-même. Quoiqu'il fut naturellement mélancolique et d'un génie fort méditatif, comme l'écrit Aristote, il avoit cependant de la douceur et une sorte d'enjouement, et se plaisoit à faire des petites railleries innocentes : il conseilloit quelquefois à Xénocrate et à Dion, dont le caractère lui paroissoit trop sévère, de sacrifier aux grâces pour devenir d'une humeur plus douce et plus agréable.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe, son neveu, du côté de Potone, sa sœur, qui avoit épousé Eurimedon, Xénocrate calcédonien, et le célèbre Aristote. On

On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, et que Démosthène le regarda toujours comme son maître. En effet, ce dernier s'étant retiré dans un asyle, pour se sauver des mains d'Antipater, comme Archias, qu'Antipater avoit envoyé pour le prendre, lui promettoit la vie pour l'engager à sortir de son asyle : « A dieu ne plaise, dit-« il, qu'après avoir entendu Xénocrate et Pla-« ton, sur l'immortalité de l'ame, je puisse pré-« férer une vie honteuse à une mort honnête ». On compte aussi deux femmes au nombre de ses disciples; l'une fut Lasthénie de Mantinée, et l'autre Axiothée de Phylasie, qui toutes deux avoient coutume de porter des habits d'hommes, comme plus convenables à la philosophie dont elles faisoient profession. Il faisoit tant de cas de la géométrie, et la croyoit si nécessaire à un philosophe, qu'il avoit fait mettre cette inscription au-dessus du vestibule de l'Académie : *Que personne n'entre ici, s'il n'est versé dans la géométrie.*

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres, qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. On peut diviser ces dialogues en trois espèces; dans les uns il réfute les sophistes, dans d'autres il cherche

à instruire la jeunesse, et la troisième espèce est de ceux qui sont propres aux personnes déja mûres. Il y a encore une autre distinction à faire entre ces dialogues; car tout ce que Platon dit comme de lui-même dans ses lettres, dans ses livres des loix et dans son *Epinomis*, il le donne comme sa véritable doctrine : mais pour ce qu'il dit dans les autres dialogues, sous des noms empruntés, comme sous ceux de Socrate, de Timée, de Parménide ou de Zenon, il ne le donne que comme probable et sans s'en rendre garant. Quoique ce qu'il fait dire à Socrate dans ses dialogues, soit tout-à-fait dans le goût et selon la méthode que suivoit Socrate en disputant, il ne faut pas croire pourtant que ce soient toujours les véritables sentimens de Socrate, puisque ce philosophe ayant lu le dialogue intitulé *Lysis*, de l'*Amitié*, que Platon avoit composé du vivant de Socrate, il ne put s'empêcher de s'inscrire en faux sur ce dialogue, en disant : « Dieux immortels ! « Que ce jeune homme m'en fait dire, à quoi « je n'ai jamais pensé » !

Le style de Platon, selon le témoignage d'Aristote, son disciple, tenoit pour ainsi dire, le milieu entre l'élévation de la poésie, et la simplicité de la prose. Cicéron le trouvoit si

noble, qu'il n'a point fait difficulté de dire que si Jupiter avoit voulu parler le langage des hommes, il ne se seroit pas exprimé autrement que Platon. Panætius avoit coutume de l'appeller l'*Homère* des philosophes; ce qui revient assez au jugement qu'en porta depuis Quintilien qui, en parlant de son éloquence, la traite de *divine* et d'*homérique*.

Il se fit un système de doctrine composé des opinions de trois philosophes. Il donna dans les sentimens d'Héraclite pour ce qui regarde la physique et les choses qui tombent sous les sens; il suivit Pythagore dans la métaphysique, et ce qui ne tombe que sous l'intelligence. Pour ce qui touche la politique et la morale, il mettoit Socrate au-dessus de tout, et s'attacha uniquement à sa doctrine.

Platon, selon que rapporte Plutarque au premier livre des Opinions des Philosophes, chap. 3, admettoit trois principes, dieu, la matière et l'idée: dieu comme l'intelligence universelle; la matière comme le premier suppôt de la génération et de la corruption; l'idée, comme une substance incorporelle et résidente dans l'entendement de dieu. Il reconnoissoit, à la vérité, que le monde étoit l'ouvrage d'un dieu créateur, mais il n'entendoit pas par le nom de création, une création

proprement dite : car il supposoit que dieu n'avoit fait que former et bâtir, pour ainsi dire, le monde d'une matière préexistente, et qui étoit de toute éternité ; de sorte que ce dieu créateur n'est, selon lui, à l'égard du monde qu'il a créé en débrouillant le cahos, et en donnant une forme à une matière brute, que ce que font un architecte et des maçons qui en taillant et en arrangeant dans un certain ordre des pierres brutes, en forment une maison.

On a toujours cru que Platon avoit eu connoissance du vrai dieu, soit par les lumières de son esprit, soit par celle qu'il avoit pu tirer des livres des Hébreux ; mais il faut convenir aussi qu'il a été du nombre de ces philosophes dont parle saint Paul, qui ayant connu dieu ne l'ont pas glorifié comme dieu, mais se sont égarés dans la vanité de leurs sentimens. En effet, il établit dans son *Epinomis* trois sortes de dieux, des dieux supérieurs, des dieux inférieurs et des mitoyens. Les supérieurs, selon lui, habitent le ciel ; et sont si élevés au-dessus des hommes et par l'excellence de leur nature, et par le lieu qu'ils habitent, que les hommes ne peuvent avoir commerce avec eux que par l'entremise des dieux mitoyens qui habitent l'air, et qu'il ap-

pelle *Démons*. Ceux-ci font comme les ministres des dieux supérieurs à l'égard des hommes; ils portent aux hommes les ordres des dieux, et portent aux dieux les offrandes et les vœux des hommes; ils gouvernent le monde chacun dans son département, président aux oracles et aux divinations, et sont les auteurs de tous les miracles qui se font et des prodiges qui arrivent. Il y a toute apparence que Platon n'a imaginé cette seconde espèce de dieux, que sur ce qui est dit des anges dans l'écriture, dont il avoit eu quelque connoissance. Il admet encore une troisième espèce de dieux, mais inférieurs aux seconds; il les place dans les rivières; il se contente de les qualifier de demi-dieux, et leur donne le pouvoir d'envoyer des songes et de faire d'autres merveilles comme les dieux mitoyens. Il prétend même que tous les élémens et toutes les parties de l'univers sont remplies de ces demi-dieux, qui, selon lui, se font voir quelquefois et se dérobent ensu it à notre vue. Voilà vraisemblablement sur quoi sont fondés les *Sylphes*, les *Salamandres*, les *Ondains*, et les *Gnomes* de la *Cabale*.

Platon enseignoit aussi la métempsycose qu'il avoit prise de Pythagore, et ensuite tournée à sa manière, comme on peut le voir

dans ses dialogues intitulés *Phèdre, Phædon*, *Timée* et autres. Quoique Platon ait fait un fort beau dialogue sur l'immortalité de l'ame, cependant il est tombé sur cette matière dans de grandes erreurs, soit par rapport à la substance de l'ame qu'il croyoit composée de deux parties, l'une spirituelle et l'autre corporelle; soit par rapport à son origine, prétendant que les ames étoient préexistantes au corps, et que tirées du ciel pour animer successivement différens corps, elles retournoient au ciel après avoir été purifiées; d'où au bout d'un certain nombre d'années, elles étoient encore employées à animer successivement différens corps; de sorte que ce n'étoit qu'un cercle continuel de souillures et de purifications, de retours au ciel et de retours sur la terre dans les corps qu'elles animoient. Comme il croyoit que ces ames n'oublioient pas entièrement ce qu'elles avoient éprouvé dans les différens corps qu'elles avoient animés, il prétendoit que les connoissances qu'elles acquéroient étoient moins de nouvelles connoissances, que des réminiscences de ce qu'elles avoient su autrefois; et il fondoit sur ces réminiscences prétendues, son dogme de la préexistence des ames.

Mais sans nous étendre davantage sur les

opinions de ce philosophe, qu'il ne nous a exposées que d'une manière fort enveloppée, il suffit de dire que sa doctrine sur bien des points parut si neuve et si relevée, qu'elle lui mérita de son temps le nom de *Divin*, et le fit regarder presque comme un dieu après sa mort. Il mourut la première année de la 108e. olympiade, à l'âge de 81 an, et le même jour qu'il étoit né.



ANTISTHÈNE.

Il fut disciple de Socrate, contemporain de Platon et des autres disciples de Socrate.

Les disciples de Socrate, après la mort de leur maître, se divisèrent en trois sectes différentes qu'on nomma *Cyniques*, *Académiques* et *Cyrénaïques*.

Antisthène fut chef des Cyniques. On rapporte différens sujets pour quoi ces philosophes furent appellés *Cyniques*; les uns disent que c'étoit parce qu'ils vivoient comme des chiens; et d'autres parce que le lieu où Antisthène enseignoit, n'étoit pas fort éloigné d'une des portes d'Athènes qu'on appelloit *des Cynosarges*.

Antisthène étoit fils d'uu Athénien de même nom, et d'une esclave. Quand on lui reprochoit que sa mère étoit de Phrygie: « Qu'importe, disoit-il, Cybelle, la mère « des dieux, n'étoit-elle pas aussi de ce pays- « là »?

Il fut d'abord disciple de l'orateur Gorgias. Ensuite il enseigna quelque temps en particulier; et comme il parloit fort éloquemment, on accouroit de plusieurs endroits pour l'écouter. La grande réputation de Socrate lui donna envie de l'aller entendre. Il en revint tellement charmé, qu'il lui mena tous ses disciples. Il les pria tous de vouloir être ses camarades dans l'école de Socrate, et résolut de n'en plus prendre dans la suite. Il demeuroit au port de Pirée, et faisoit tous les jours quarante stades pour avoir le plaisir de voir et d'entendre Socrate.

Antisthène étoit un homme austère, qui vivoit d'une manière très-dure. Il prioit les dieux de lui envoyer plutôt la folie que l'attachement aux plaisirs sensuels. Il traitoit sévèrement ses disciples. Quand on lui en demandoit la raison: « Les médecins, disoit-il, ne « font-ils pas la même chose à l'égard des « malades ».

C'est lui qui a commencé à porter un grand

manteau double, une besace et un bâton, qui furent depuis tout le meuble des Cyniques, et les seules richesses qu'il souhaitoient pour disputer de la félicité avec Jupiter même.

Il laissoit croître sa barbe sans y toucher jamais, et étoit toujours fort négligé dans ses habits.

Il ne s'attachoit qu'à la morale, et disoit que toutes les autres sciences étoient entièrement inutiles.

Il faisoit consister le souverain bien à suivre la vertu, et à mépriser le faste.

Tous les Cyniques vivoient très-durement. Ils ne mangeoient ordinairement que des fruits et des légumes. Ils ne buvoient que de l'eau, et ne s'embarrassoient pas de coucher sur la terre. Ils disoient que le propre des dieux étoit de n'avoir besoin de rien; et que les gens qui avoient le moins de besoin, étoient ceux qui approchoient le plus près de la divinité. Ils faisoient gloire tous de mépriser les richesses, la noblesse et tous les autres avantages de la nature ou de la fortune. Au reste, c'étoit des gens effrontés qui n'avoient honte de rien, non pas même des choses les plus infâmes. Ils ne connoissoient aucune bienséance, et n'avoient aucun égard pour personne.

Antisthène avoit l'esprit subtil, et étoit

si agréable en compagnie, qu'il tournoit toute l'assemblée comme il lui plaisoit.

Il signala son courage dans la bataille de Tanagra, où il se distingua fort. Socrate en eut beaucoup de joie; et quelque temps après on lui vint dire, comme une espèce de reproche, que la mère d'Antisthène étoit Phrygienne. « Comment, répondit-il, « croiriez-vous qu'un si grand homme pût « naître du mariage d'un Athénien avec une « Athénienne »? Socrate ne put cependant s'empêcher de lui reprocher son orgueil par la suite.

Il l'apperçut un jour qu'il tournoit son manteau, afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. « O Antisthène, « s'écria Socrate, je découvre ta vanité au « travers des trous de ton manteau ».

Quand Antisthène entendoit que les Athéniens se vantoient d'être originaires du pays qu'ils habitoient, il leur disoit en se moquant d'eux: « Cela vous est commun avec les tortues « et les limaçons; car ils demeurent perpétuel- « lement dans les lieux où ils naissent ».

Antisthène disoit que la science la plus nécessaire, étoit de désapprendre le mal.

Un homme vint un jour lui présenter son fils pour être son disciple, et lui dit: « De

Que le moyen le plus sûr pour s'immortaliser, étoit de vivre saintement : et que pour être content dans le monde, on n'avoit besoin que des forces de Socrate.

Un jour un homme s'avisa de lui demander quelle sorte de femme il devoit prendre ? « Si tu en prends une laide, lui dit-il, elle ne « tardera guères à te déplaire ; si tu en prends « une belle, elle sera commune ».

Il vit un jour un adultère qui s'enfuyoit : « Malheureux, s'écria Antisthène, combien « aurois-tu évité de dangers avec une « obole » ?

Il exhortoit ses disciples à faire provision de choses qu'aucun naufrage ne leur pût jamais faire perdre.

Quand il avoit un ennemi, il lui souhaitoit toutes sortes de biens, excepté la sagesse.

Si quelqu'un lui parloit de la vie délicieuse : « Bons dieux, disoit-il, que ce ne soit que pour « les enfans de nos ennemis » !

Dès qu'il voyoit une femme bien parée, il s'en alloit aussitôt dans sa maison, il prioit son mari de lui montrer ses armes et son cheval : s'il trouvoit tout en bon état, il permettoit à la femme de faire tout ce qu'elle voudroit, parce qu'elle avoit un mari en état de la défendre ;

les premiers de nos défauts, et qui les publient, et qu'en ce cas-là ils nous sont beaucoup plus utiles que nos amis, parce qu'ils nous donnent occasion de nous corriger.

Il disoit qu'il falloit beaucoup plus estimer un ami honnête homme qu'un parent, parce que les liens de la vertu sont beaucoup plus forts que ceux du sang.

Qu'il étoit bien plus à propos d'être d'un petit nombre de sages contre une grande multitude de fous, que d'être joint avec une grande multitude de fous, contre un petit nombre de sages.

Il entendit un jour que certains malhonnêtes gens le louoient : « Bons dieux, dit-il, qu'ai-je « fait de mal » ?

Il croyoit que le sage n'étoit pas obligé de vivre selon les loix; mais selon les règles de la vertu.

Que rien ne lui devoit être nouveau, ni fâcheux, parce qu'il devoit prévoir long-temps auparavant tout ce qui pouvoit arriver, et être prêt à tout évènement.

Il disoit que la noblesse et la sagesse étoient la même chose, et que par conséquent il n'y avoit point d'autre noble que le sage.

Que la prudence étoit un mur très-fort qu'on ne pouvoit ni rompre ni surprendre.

ses disciples à souffrir, sans s'émouvoir, toutes les injures qu'on leur diroit.

Il blâmoit fort Platon qu'il accusoit d'aimer le faste et la grandeur, et il ne manquoit jamais de le railler sur ce sujet.

Quand quelqu'un lui demandoit quel profit il avoit tiré de sa philosophie ? « C'est, ré« pondit-il, de pouvoir m'entretenir avec moi« même, et de faire volontairement ce que les « autres ne font que par contrainte ».

Antisthène conserva toujours une grande reconnoissance envers Socrate, son maître. Il semble même que ce fut lui qui vengea sa mort. Car comme plusieurs gens étoient venus exprès des extrêmités du Pont-Euxin pour entendre Socrate, Antisthène les mena chez Anyte : « Tenez, leur dit-il, cet homme-ci « est beaucoup plus sage que Socrate : car « c'est lui qui l'a accusé ». Le souvenir de Socrate fit tant d'impression sur tous ceux qui étoient présens, qu'ils chassèrent aussi-tôt Anyte hors de la ville. Ils se saisirent de Mélite qui étoit l'autre accusateur de Socrate, et le firent mourir.

Antisthène tomba malade d'une phthisie. Il semble que l'envie de vivre lui fit préférer un état languissant à une mort prompte ; car Diogène, son disciple, entra un jour dans sa chambre

chambre un poignard sous son manteau; Antisthène lui dit : « Ah! Qui est-ce qui me délivrera des maux que je souffre »? Diogène tira son poignard : « Ce sera celui-ci, lui dit-« il » : « Je cherche à me délivrer de mes dou-« leurs, répondit Antisthène, mais non pas « de la vie ». Il y a apparence qu'Antisthène se vantoit qu'Hercule étoit l'instituteur des Cyniques; car le poëte Ausone, dans ses épigrammes, le fait parler ainsi :

Inventor primus Cynices, ego quæ ratio istac
Alcides multo dicitur esse prior.
Alcida quondam fueram doctore secundus;
Nunc ego sum Cynices primus et ille deus.



ARISTIPE,

Contemporain de Platon, vivoit sous la 96e. olympiade.

ARISTIPE étoit originaire de Cyrène, dans la Libye ; la grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays pour venir s'établir à Athènes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce philosophe; mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école. C'est lui qui est l'auteur de la secte qu'on nomme des *Cyrénaïques*, à cause qu'Aristipe, leur maître, étoit de la ville de Cyrène.

Aristipe avoit l'esprit fort brillant, et les réparties vives; il parloit agréablement, et trou-

voit toujours quelques plaisanteries sur la moindre chose ; il ne songeoit uniquement qu'à flatter les rois et les grands seigneurs ; il étoit toujours prêt à faire tout ce qu'ils souhaitoient ; il les faisoit rire, et tiroit d'eux tout ce qu'il vouloit : il tournoit en raillerie toutes les insultes et les infamies qu'ils lui faisoient, en sorte qu'il leur étoit impossible de le mettre mal avec eux, quand même ils l'auroient voulu. Il étoit si adroit et si insinuant, qu'il venoit aisément à bout de tout ce qu'il entreprenoit. Il avoit l'esprit égal dans toutes sortes d'états où il se trouvoit, sans se soucier d'aucune bienséance. Platon lui disoit quelquefois : « O Aristipe, dans tout l'univers il n'y a que « toi qui sache faire aussi bonne contenance « sous de vieux haillons, que sous une magni- « fique robe de pourpre ».

Horace parlant de ce philosophe, dit qu'il savoit jouer toutes sortes de personnages, et qu'il étoit content du peu qu'il possédoit dans le temps même qu'il cherchoit à avoir davantage.

Toutes ces qualités l'avoient rendu fort agréable à Denis le tyran, en sorte qu'il étoit mieux dans son esprit que tous les autres courtisans ensemble. Aristipe alloit souvent à Syracuse pour faire bonne chère avec lui :

dès qu'il commençoit à s'y ennuyer, il alloit chez d'autres grands seigneurs; et comme il passoit toute sa vie dans les cours des princes, c'étoit le sujet pour lequel Diogène *le Cynique*, qui vivoit de son temps, ne l'appelloit jamais que *chien royal*.

Un jour Denis lui cracha au visage, cela fit de la peine à quelques-uns de la compagnie. Aristipe n'en fit que rire : « Voilà bien de quoi « se plaindre; les pêcheurs pour attrapper un « petit poisson se laissent bien mouiller jusqu'à « la peau, et moi pour prendre une baleine, je « ne souffrirois pas qu'on me jettât un peu de « salive sur le visage ».

Une autre fois Denis étoit mécontent de lui ; quand on fut prêt à se mettre à table, il voulut qu'Aristipe se mit à la dernière place. Aristipe ne s'en chagrina point : « Apparem- « ment, lui dit-il, que vous avez dessein d'hon- « norer cette place-là »?

Aristipe a été le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignoit; et pour autoriser cette coutume, un jour il envoya lui-même vingt mines à Socrate. Socrate ne les voulut point recevoir, et fut assez mécontent, pendant qu'il vécut, de la conduite que tenoit son disciple; mais il ne paroît pas qu'Aristipe

s'en mit en peine. Quand on lui faisoit des reproches, et qu'on lui opposoit la générosité de son maître qui n'avoit jamais rien exigé de personne, il répondoit, « Ah cela est bien « différent : tous les plus grands seigneurs d'A- « thènes faisoient gloire de fournir à Socrate « toutes les choses dont il avoit besoin, en « sorte même que Socrate étoit obligé d'en « renvoyer la plus grande partie, et moi à « peine ai-je un méchant esclave qui songe à « moi ».

Certain homme lui amena son fils pour l'instruire, et le pria d'en avoir grand soin; Aristipe lui demanda 50 drachmes : Comment 50 drachmes, répondit le père de l'enfant, et il ne faudroit que cela pour acheter un esclave. « Hé bien, va-t-en l'acheter, répondit Aris- « tipe, et tu en auras deux ». Ce n'étoit pas pourtant qu'Aristipe fût avare; au contraire, il ne vouloit avoir d'argent que pour le dépenser, et que pour leur montrer la manière dont il falloit s'en servir.

Un jour comme il passoit la mer, quelqu'un l'avertit que le vaisseau dans lequel il passoit appartenoit à des corsaires ; Aristipe tira de sa poche tout l'argent qu'il avoit; il fit semblant de le conter, et le laissa tomber exprès dans la mer; il fit aussi-tôt un grand sou-

pir, comme si le sac lui eut échappé des mains, et dit tout bas : « Il vaut mieux qu'Aristipe « perde son argent, que de périr lui-même à « cause de son argent ».

Une autre fois il apperçut que son esclave qui le suivoit ne pouvoit pas marcher si vîte que lui, à cause de l'argent dont il étoit chargé : « Jette tout ce que tu as de trop, lui « dit-il, et ne porte que ce que tu pourras ».

Horace parlant des gens qui mettent tout leur avantage dans les richesses, leur oppose Aristipe.

Aristipe aimoit fort la bonne chère, et n'épargnoit rien quand il s'agissoit d'un bon morceau. Un jour il acheta une perdrix cinquante drachmes; quelqu'un ne put s'empêcher de blâmer cet excès : « Si cette perdrix ne coûtoit « qu'une obole ne l'achèterois-tu pas » ? « Assurément, répondit l'autre ». « Et moi, « répliqua Aristipe, j'estime encore moins « cinquante drachmes que toi une obole ».

Une autre fois il avoit acheté très-cher quelques friandises : certain homme qui se trouva-là, voulut lui en faire des réprimandes : « Ne donnerois-tu pas bien trois oboles de « tout cela, dit Aristipe »? Oui, répondit-il, « Hé bien, répliqua Aristipe, je ne suis donc « pas encore si gourmand que tu es avare ».

Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop splendidement, il disoit : « Si la bonne chère « étoit blâmable, on ne feroit pas de si grands « festins dans toutes les fêtes des dieux ».

Platon même qui passoit pour être assez magnifique, ne put s'empêcher une fois de l'avertir qu'il vivoit trop délicieusement; Aristipe lui dit : « Crois-tu que Denis soit « honnête homme » ? « Oui, répondit Pla« ton ». « Hé bien, répondit Aristipe, il vit « encore bien plus délicieusement que moi; et « ainsi rien n'empêche qu'on ne soit honnête « homme quoiqu'on fasse bonne chère ».

Diogène étoit un jour à laver des herbes, selon sa coutume; il vit passer Aristipe : « Si « tu savois te contenter avec des herbes « comme moi, lui dit-il, tu ne te mettrois « guères en peine d'aller faire ta cour aux « rois ». « Et toi, répondit Aristipe, si tu sa« vois l'art de bien faire ta cour aux rois, tu « ne tarderois guères à ne plus aimer tes « herbes ».

Un jour Denis fit venir trois belles courtisannes devant Aristipe, et lui permit de choisir celle qui lui plairoit davantage; Aristipe les prit toutes les trois. « Le choix n'est pas sûr, « dit-il, vous savez bien tous les malheurs qui « ont suivi celui de Pâris; deux peuvent plus

« faire de mal qu'une ne sauroit jamais faire » de bien ». Il les amena jusqu'au vestibule de la maison, et les renvoya aussi-tôt.

Denis lui dit une autre fois : pourquoi voit-on perpétuellement des philosophes chez les grands seigneurs, et qu'on ne voit jamais les grands seigneurs chez des philosophes ? « C'est » répondit Aristipe, parce que les philosophes « connoissent bien les choses dont ils ont be- » soin, et que les grands seigneurs ne les con- » noissent pas ».

Certain homme lui fit encore la même question dans un autre temps : « On voit bien les « médecins chez les malades, et cependant il » n'y a personne qui n'aime mieux traiter un « malade que d'être malade lui-même ».

Aristipe disoit que c'étoit une très-belle chose que de modérer ses passions, mais non pas de les déraciner tout-à-fait : que ce n'étoit pas un crime de jouir des plaisirs, pourvu qu'on n'en fut pas esclave ; et c'est de-là que quand on le railloit sur le commerce qu'il avoit avec la courtisanne Laïs : il disoit : « Il « est vrai que je possède Laïs, mais Laïs ne » me possède pas ».

Comme il entroit un jour dans la chambre de cette courtisanne, un de ses disciples qui l'accompagnoit en eut honte. Aristipe s'ap-

perçut qu'il rougissoit : « Mon enfant, lui dit-
« il, ce n'est pas d'y entrer dont on doit rougir,
« mais c'est de n'en pouvoir sortir ».

Un jour le philosophe Polyxène le vint voir ;
il apperçut en entrant un très-grand festin,
et plusieurs dames magnifiquement parées.
Il s'emporta aussi-tôt, et se mit à déclamer
contre un si grand luxe. Aristipe lui demanda
fort honnêtement, s'il vouloit se mettre à table
avec eux. Je le veux bien, répondit Polyxène.
« Comment, lui répondit Aristipe, pourquoi
« fais-tu tant de bruit ? Ce n'est donc pas la
« bonne chère ni la compagnie que tu blâmes,
« et ce n'est que la dépense » ?

Aristipe avoit eu autrefois certain différend
avec Eschine. Cela les avoit tellement refroi-
dis, qu'ils ne s'étoient point vus depuis ce
temps-là. Aristipe s'en alla chez Eschine.
« Eh bien, lui dit-il, ne nous raccommoderons-
« nous jamais ? Veux-tu attendre que tout le
« monde se moque de nous, et que les para-
« sites en fassent rire ceux chez qui ils iront
« manger » ? « Cela me fait un grand plaisir,
« répondit Eschine, et je consens de tout
« mon cœur à cette réconciliation ». « Sou-
« viens-toi donc, continua Aristipe, que c'est
« moi qui t'ai prévenu, quoique je sois ton
« aîné ».

Un jour Denis fit un grand festin, et sur la fin il voulut que chacun s'habillât d'une longue robe de pourpre, et qu'on dansât au milieu d'une salle. Platon n'en voulut rien faire. Il dit qu'il étoit homme, et qu'un habit si efféminé ne lui convenoit pas. Aristipe n'en fit aucune difficulté. Il commença à danser avec la robe, et dit gaillardement : « On en fait « bien d'autres dans les fêtes de Bacchus, et « cependant on ne s'y corrompt pas, quand on « ne l'est pas d'ailleurs ».

Une autre fois il prioit Denis pour un de ses meilleurs amis. Denis le repoussoit, et ne vouloit pas lui accorder ce qu'il lui demandoit. Aristipe se jetta à ses pieds. Quelqu'un trouva fort à redire à cette bassesse. « Ce n'est pas « ma faute, répondit Aristipe, c'est celle de « Denis qui a les oreilles aux pieds ».

Comme il étoit à Syracuse, Simus, Phrygien, trésorier de Denis, lui montroit son superbe palais, et en se promenant il lui faisoit remarquer la magnificence des planchers. Aristipe se mit à tousser : il fit deux ou trois efforts pour amasser plus d'ordures, et cracha sur le visage de Simus. Simus voulut se mettre en colère. « Mon ami, lui dit Aris« tipe, je n'ai point vu d'endroit plus sale où « je pusse cracher. » Quelques-uns attribuent

cette aventure ou une pareille à Diogène. Ils étoient fort capables l'un et l'autre de faire ce coup.

Certain homme se mit un jour à lui dire des injures. Aristipe s'en alla. L'autre le poursuivoit, et lui crioit: « T'en vas-tu, scélérat »? « C'est que tu as le pouvoir de me dire des « injures, répondit Aristipe; mais moi il ne « m'est pas permis de les écouter».

Une autre fois comme il passoit à Corinthe, il s'éleva tout d'un coup une furieuse tempête. Aristipe avoit grand peur de périr. Quelqu'un de ceux qui étoient dans le même vaisseau, ne put s'empêcher de se moquer de lui. « Nous « autres ignorans, dit-il, nous ne craignons « rien, et vous autres grands philosophes, « pourquoi tremblez-vous si fort »? « C'est, ré- « pondit Aristipe, que nous ne craignons pas « pour la même ame, et qu'il y a bien de la diffé- « rence entre ce que nous avons à perdre ».

Quand on lui demandoit quelle différence il y avoit entre un homme savant et un ignorant; il disoit qu'il falloit les dépouiller l'un et l'autre, et les envoyer tout nuds chez des étrangers, qu'on ne tarderoit guères à s'en appercevoir.

Il croyoit qu'il valoit beaucoup mieux être pauvre qu'ignorant, parce qu'un pauvre ne

manquoit que d'argent, au lieu qu'un ignorant manquoit d'humanité, et qu'il étoit à l'égard d'un habile homme ce qu'un cheval indompté est à l'égard d'un cheval dompté.

Quand on lui reprochoit qu'il négligeoit son fils, et qu'il le rejettoit comme s'il n'étoit pas sorti de lui : « Qu'importe, répondoit Aris« tipe, personne n'ignore que la vermine et « la pituite ne naissent de nous, et cependant « cesse-t-on de la chasser » ? Un jour Denis donna de l'argent à Aristipe, et un livre à Platon. Quelqu'un voulut blâmer Aristipe sur la différence de ce présent; il répondit : « J'ai « besoin d'argent; et Platon de livres ».

Une autre fois Aristipe demanda un talent à Denis. Denis lui dit : « Tu m'as autrefois as« suré que les sages ne manquoient jamais « d'argent ». « Commencez par m'en don« ner, répondit Aristipe, ensuite nous exami« nerons cela ». Denis lui en donna. « Hé bien « continua Aristipe, ne voyez-vous pas bien à « présent que je n'en ai plus de besoin ?

Comme Aristipe alloit souvent à Syracuse, Denis s'avisa un jour de lui demander ce qu'il venoit faire. « Je viens pour vous donner de « ce que j'ai, répondit Aristipe, et en échange « pour recevoir de ce que vous avez ».

Quand quelqu'un lui reprochoit qu'il quittoit

Socrate pour aller chez Denis; il disoit: « Quand j'avois besoin de sagesse, j'allois « chez Socrate; et à présent que j'ai besoin « d'argent, je viens chez Denis ».

Il vit une fois un jeune homme qui étoit fort glorieux, à cause qu'il savoit bien nager. N'as- « tu pas de honte, lui dit-il, de tirer vanité de « si peu de chose? Les dauphins nagent en- « core mieux que toi ».

Quand on lui demandoit ce qu'il avoit tiré de sa philosophie: « C'est, dit-il, de savoir par- « ler librement à toutes sortes de gens ». Vous autres philosophes, lui dit quelqu'un, quel avantage avez-vous au-dessus des autres? « C'est que quand il n'y auroit point de loix, « répondit Aristipe, nous vivrions toujours « de la même manière ».

Les Cyrénaïques ne s'attachoient qu'à la morale, et très-peu à la logique; ils négligeoient la physique, parce qu'ils en supposoient la connoissance impossible. Ils croyoient que la fin de toutes les actions des hommes devoit être le plaisir; non pas une privation de douleur, mais un plaisir réel qui consiste dans le mouvement. Ils admettoient deux différens mouvemens dans l'ame; l'un doux, qui faisoit le plaisir; et l'autre violent, qui faisoit la douleur. Ils disoient que, puisque tout le

monde se portoit naturellement vers l'un et fuyoit l'autre, cela prouvoit manifestement que le plaisir étoit la fin de l'homme. Ils considéroient l'état d'indolence comme un sommeil qui ne doit pas être mis au rang des plaisirs, ni des douleurs. Ils ne faisoient état de la vertu qu'autant qu'elle pouvoit servir à la volupté, comme on n'estime une médecine qu'à cause qu'elle est utile à la santé. Ils disoient que la fin différoit de la béatitude, en ce que la fin d'une action n'étoit que la vue d'un plaisir particulier, au lieu que la béatitude étoit un assemblage de tous les plaisirs; que les plaisirs du corps étoient beaucoup plus sensibles que ceux de l'esprit. C'est pour cela que tous les Cyrénaïques avoient beaucoup plus de soin de leur corps que de leur esprit.

Ils tenoient pour maxime qu'il ne falloit cultiver les amis qu'à cause du besoin qu'on avoit d'eux; de même qu'on n'estimoit les membres du corps qu'autant qu'ils étoient utiles.

Ils disoient qu'il n'y avoit rien en soi de juste ni d'injuste, d'honnête ni de malhonnête; mais seulement, par rapport aux loix et aux coutumes du pays. Qu'un homme sage ne devoit rien faire mal-à-propos, à cause des accidens qui lui en pouvoient arriver. Qu'il de-

voit perpétuellement se conformer aux loix du pays où il étoit, et éviter la mauvaise réputation.

Ils disoient aussi qu'il n'y avoit rien non plus en soi d'agréable ou de désagréable, et que toutes choses ne devenoient telles que par rapport à la nouveauté ou à l'abondance, ou enfin à d'autres circonstances qui faisoient qu'elles nous étoient agréables ou désagréables.

Qu'il étoit impossible d'être parfaitement heureux en ce monde, à cause que nous sommes sujets à mille infirmités, et à mille passions qui empêchent que nous ne jouissions des plaisirs, ou même qui nous troublent en leur jouissance.

Que la liberté, ni l'esclavage, les richesses, ni la pauvreté, la noblesse, ni la basse naissance ne faisoient rien pour le plaisir, puisqu'on pouvoit être également heureux dans toutes sortes d'états.

Que le sage ne devoit haïr personne, mais instruire tout le monde; qu'il ne devoit rien faire que par rapport à lui, puisque personne n'étoit plus digne que lui de posséder toutes sortes d'avantages; et même qu'il étoit toujours infiniment au-dessus de tout ce qu'il y

avoit au monde. Voilà quels étoient les sentimens d'Aristipe et des Cyrénaïques.

Aristipe avoit une fille nommée Aréta, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes; elle y devint très-habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristipe, surnommé *Métrodidacte*, qui fut le maître de l'impie Théodore. Celui-ci, outre les principes des Cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avoit point de dieux; qne l'amitié étoit une chimère, puisqu'il n'y en pouvoit avoir entre les fous; que le sage se suffisoit à lui-même; et que par conséquent il n'avoit point besoin d'amis; que le sage ne devoit point s'exposer aux dangers pour sa patrie; qu'il n'avoit point d'autre patrie que le monde, et qu'il n'étoit point juste qu'il fut en danger pour une multitude de fous; qu'il pouvoit commettre des larcins, des sacrilèges et des adultères, lorsqu'il en trouveroit l'occasion favorable, puisque toutes ces choses n'étoient des crimes que dans l'opinion des ignorans et du petit peuple, et que réellement il n'y avoit aucun mal; qu'il pouvoit faire publiquement les choses qui passoient pour être les plus infâmes dans l'esprit du peuple.

Il pensa un jour être traîné dans l'Aréopage, mais Démétrius de Phalère le sauva. Il demeura

meura quelque temps à Cyrène, où il vécut en grande considération chez Martius. Les Cyrénéens l'exilèrent. Il leur dit en se retirant : « Vous ne savez ce que vous faites de « me chasser de Libye pour m'envoyer en « exil en Grèce ». Ptolomée Lagus, chez qui il s'étoit retiré, l'envoya un jour en qualité d'ambassadeur vers Lysimachus : il lui parla avec tant d'effronterie, que l'intendant de Lysimachus qui se trouva là, lui dit : « Je « crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y « a pas de rois non plus que de dieux ».

Amphicrate rapporte que ce philosophe fut à la fin condamné à mort, et qu'on l'obligea de boire du poison.



ARISTOTE,

Né la première année de la 99e. olympiade, mort la 3e. année de la 114e., âgé de 63 ans

ARISTOTE a été l'un des plus illustres philosophes de toute l'antiquité; son nom est encore aujourd'hui très-célèbre dans toutes les écoles. Il étoit fils de Nicomachus, médecin, et ami d'Amintas, roi de Macédoine, et descendoit de Machaon, petit-fils d'Esculape. Il naquit à Stagyre, ville de Macédoine, la première année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade. Il perdit son père et sa mère dès les premières années de son enfance, et fut assez négligé par ceux qui s'étoient chargés de son

éducation. Il passa une partie de sa jeunesse dans le libertinage et dans la débauche, où il dissipa presque tout son bien. Il prit d'abord le parti de la guerre ; mais comme cette profession-là n'étoit pas tout-à-fait conforme à ses inclinations, il alla à Delphes consulter l'oracle pour savoir à quoi il se détermineroit. L'oracle lui ordonna d'aller à Athènes, et de s'appliquer à la philosophie. Il étoit alors dans sa dix-huitième année. Il étudia pendant vingt ans dans l'Académie sous Platon ; et comme il avoit déja tout dissipé son bien, il étoit obligé pour subsister, de faire trafic de certains remèdes qu'il débitoit lui-même à Athènes.

Aristote mangeoit peu, et dormoit encore moins. Il avoit une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettoit un bassin d'airain à côté de son lit, et quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ses mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le bassin lorsqu'il vouloit s'endormir, le réveillât sur-le-champ. Laërce rapporte qu'il avoit la voix grêle, les yeux petits, les jambes menues, et qu'il s'habilloit toujours magnifiquement.

Aristote avoit l'esprit très-subtil, et comprénoit aisément les questions les plus difficiles.

nom de *Péripatéticiens.* Le Lycée ne tarda guères à devenir très-célèbre à cause du concours d'un grand nombre de gens qui venoient de divers endroits, pour entendre Aristote, dont la réputation s'étoit répandue par toute la Grèce.

Alexandre recommanda à Aristote de s'appliquer à faire des épreuves de physique; il lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs pour lui apporter de tous côtés de quoi faire ses observatious, et lui envoya huit cens talens pour soutenir cette dépense.

Aristote publia pour lors ses livres de physique et de métaphysique. Alexandre qui étoit déjà passé en Asie, en apprit la nouvelle; ce prince ambitieux qui souhaitoit d'être en toutes choses le premier homme du monde, fut fâché de ce que la science d'Aristote alloit devenir commune; il lui en témoigna son ressentiment par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes.

Alexandre à Aristote.

« Vous n'avez pas bien fait de publier vos
« livres de sciences spéculatives, parce que
« nous n'aurons rien au-dessus des autres, si
« ce que vous nous avez enseigné en particu-
« culier vient à être communiqué à toutes

« sortes de gens. Je veux bien que vous sa-
« chiez que j'aimerois encore mieux être supé-
« rieur aux autres dans la connoissance des
« choses relevées, que de les surpasser en
« puissance ».

Aristote pour appaiser ce prince, lui fit réponse qu'il les avoit mis au jour; mais de manière qu'il ne les avoit pas mis au jour. Cela vouloit apparemment dire qu'il avoit si bien embrouillé toute sa doctrine, que personne n'y pourroit jamais rien connoître.

Aristote ne se conserva pas toujours bien dans les bonnes graces d'Alexandre; il se brouilla avec lui, parce qu'il prit avec trop de chaleur le parti du philosophe Calisthène. Ce Calisthène étoit petit-neveu d'Aristote, fils de sa propre nièce. Aristote l'avoit élevé chez lui et avoit toujours pris soin de son éducation. Lorsqu'il quitta Alexandre, il lui donna ce neveu pour le suivre à la guerre, et le lui recommanda très-particulièrement. Calisthène parloit fort librement au roi, et avoit une humeur très-peu complaisante pour lui. Ce fut lui qui empêcha que les Macédoniens ne l'adorassent comme un dieu, à la manière des Perses.

Alexandre qui le haïssoit à cause de son humeur inflexible, trouva occasion de se venger en se défaisant de lui. Il l'enveloppa légè-

rement dans la conjuration que fit quelque temps après Hermolaüs, disciple de Calisthène, et ne voulut pas lui permettre de se défendre. Alexandre le fit exposer aux lions; d'autres disent qu'il le fit pendre, d'autres enfin qu'il expira à la torture.

Aristote depuis la punition de Calisthène, conserva toujours beaucoup de ressentiment contre Alexandre. Alexandre, de son côté, chercha tous les moyens qu'il put de chagriner Aristote. Il éleva Xénocrate, et lui envoya des présens considérables. Aristote en conçut beaucoup de jalousie, quelques-uns même l'ont accusé d'avoir eu part à la conspiration d'Antipater, et de lui avoir donné l'invention de ce poison, qu'on soupçonne qui fit périr Alexandre.

Aristote, quoi qu'assez ferme d'ailleurs, n'a pas laissé de faire paroître bien des foiblesses. Quelque temps après qu'il eut quitté l'Académie, il se retira vers Hermias, tyran d'Atarne. Les uns disent que c'étoit son parent; d'autres assurent qu'Aristote en étoit amoureux, et qu'il y avoit dans ce voyage quelques raison de libertinage.

Aristote épousa la sœur, d'autres disent la concubine de ce prince. Il se laissa tellement transporter à la passion violente qu'il avoit

pour cette femme, qu'il lui fit des sacrifices comme les Athéniens en faisoient à *Cérès Éleusine*, et composa des vers à l'honneur d'Hermias, pour le remercier de ce qu'il avoit permis ce mariage.

Aristote divisa sa philosophie en pratique et en théorie. La philosophie pratique est celle qui nous enseigne des vérités propres à régler les opérations de notre esprit, comme la logique, ou qui nous donne des maximes pour nous bien conduire dans la vie civile, comme la morale et la politique.

La philosophie théorique est celle qui nous découvre des vérités purement spéculatives, comme la métaphysique et la physique. Il y a, selon lui, trois principes des choses naturelles; la privation, la matière et la forme.

Pour prouver que la privation doit être mise au rang des principes, il dit que la matière dont se fait une chose, doit avoir la privation de la forme de cette chose. Qu'il faut, par exemple, que la matière dont on fait une table, ait la privation de la forme de la table; c'est-à-dire, qu'avant de faire une table, il faut que la matière dont on la fait ne soit point la table.

Il ne considère pas la privation comme un principe de composition de corps, mais comme

un principe externe de leur production, en tant que la production est un changement par lequel la matière passe de l'état qu'elle n'avoit pas, à celui qu'elle acquiert, comme par exemple, des planches qui passent de n'être point tables, à être tables.

Aristote donne deux définitions différentes de la matière ; en voici une qui est négative. La matière première, dit-il, est ce qui n'est ni substance, ni étendue, ni qualité, ni aucune autre espèce d'être ; ainsi, selon lui, la matière du bois, par exemple, n'est ni son étendue, ni sa figure, ni sa couleur, ni sa solidité, ni sa pesanteur, ni sa dureté, ni sa sécheresse, ni son humidité, ni son odeur, ni enfin aucuns des autres accidens qui se trouvent dans le bois.

L'autre définition est affirmative, et ne contente pas plus que la première. Il dit que la matière est le sujet dont une chose est composée, et en quoi elle se résoud en dernier lieu. Il reste toujours à savoir quel est ce premier sujet dont les ouvrages de la nature sont composés.

Le même philosophe enseigne que pour former un corps naturel, il faut, outre la matière première, un autre principe qu'il appelle *la forme*. Quelques-uns croient qu'il

n'entend rien autre chose que la disposition des parties ; d'autres soutiennent qu'il entend une entité substantielle, réellement distincte de la matière, et que quand on broie du bled, par exemple, il survient une nouvelle forme substantielle, par laquelle le bled devient farine, et que quand après avoir mêlé de l'eau avec la farine on a pétri le tout ensemble, il survient une autre forme substantielle qui fait que la farine pêtrie est de la pâte, qu'enfin lorsqu'on fait cuire la pâte, il y vient de même une nouvelle forme substantielle qui fait que la pâte cuite est du pain

Ils admettent de ces sortes de formes substantielles dans tous les autres corps naturelles; ainsi, par exemple, dans un cheval, outre les os, la chair, les nerfs, le cerveau, le sang qui en circulant dans les veines et dans les artères nourrit toutes les parties, et outre les esprits animaux qui sont les principes des mouvemens, ils admettent une forme substantielle qu'ils disent être l'ame du cheval ; ils soutiennent que cette prétendue forme n'est pas tirée de la matière, mais de la puissance de la matière; ils veulent que ce soit une entité réellement distincte de la matière dont elle n'est ni partie, ni même une modification.

Aristote tient que tous les corps terrestres sont composés de quatre élémens, la terre, l'eau, l'air et le feu; que la terre et l'eau sont pesantes, en ce qu'elles tendent à s'approcher du centre du monde, et qu'au contraire l'air et le feu s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, qu'ainsi ils sont légers.

Outre ces quatre élémens, il en a admis un cinquième, dont les choses célestes étoient composées, et dont le mouvement étoit toujours circulaire. Il a cru qu'il y avoit au-dessus de l'air, sous le concave de la lune, une sphère de feu où montent et où se rendent toutes les flammes, ainsi que les ruisseaux et les rivières se rendent dans la mer.

Aristote tient que la matière est divisible à l'infini; que l'univers est plein, et qu'il n'y a aucun vuide dans toute la nature; que le monde est éternelle; que le soleil a toujours tourné comme il fait, et qu'il tournera toujours de même; que les générations des hommes se sont toujours faites sans qu'il y ait eu jamais de commencement. S'il y avoit eu un premier homme, dit-il, il seroit né sans père et sans mère, ce qui répugne. Il fait le même raisonnement sur les oiseaux : il ne se peut faire, dit-il, qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné le commen-

cement aux oiseaux, ni qu'il y ait eu un premier oiseau qui ait donné le commencement aux œufs, car un oiseau vient d'un œuf; mais cet œuf vient d'un oiseau, et ainsi toujours de même en remontant, sans qu'il y ait jamais eu aucun commencement. Il raisonne de même de toutes les autres espèces qui sont dans l'univers.

Il soutient que les cieux sont incorruptibles, et quoique les choses sublunaires soient sujettes à se corrompre, leurs parties néanmoins ne périssent pas; qu'elles ne font que changer de place; que des débris d'une chose, il s'en fait une autre; et qu'ainsi la masse du monde demeure toujours en son entier. Aristote tient que la terre est au centre du monde, et que le premier être fait mouvoir les cieux autour de la terre par des intelligences qui sont occupées perpétuellement à ces mouvemens.

Aristote prétend que tout ce qui est couvert aujourd'hui des eaux de la mer, a été autrefois terre-ferme; et que tout ce qu'il y a aujourd'hui de terre-ferme, sera ensuite couvert de ces mêmes eaux. La raison qu'il en donne est tirée de ce que les fleuves et les torrens entraînent continuellement des sables et des terres, ce qui fait que les rivages s'avancent peu-à-peu, et que la mer se retire insensible-

ment, si bien que le temps ne manquant jamais, ces vicissitudes de terre en mer et de mer en terre, se font enfin après des siècles innombrables. Il ajoute qu'en plusieurs endroits qui sont bien avant dans les terres, et même qui sont fort élevés, la mer en se retirant a laissé là de ses coquilles, et qu'en fouillant dans les terres, on trouve aussi quelquefois des ancres et des pièces de navire. Ovide attribue aussi ce même sentiment à Pythagore.

Or Aristote prétend que ces changemens de mer en terre, de terre en mer, qui se font insensiblement et pendant une longue succession de temps, sont en partie cause que la mémoire des choses passées s'abolit. Il ajoute, qu'il arrive outre cela d'autres accidens qui sont cause que les arts mêmes se perdent. Ces accidens sont ou des pestes, ou des guerres, ou des stérilités, ou des tremblemens de terre, ou des incendies, ou enfin des désolations qui sont telles, qu'elles exterminent et font périr tous les hommes d'une contrée, si ce n'est qu'il s'en échappe quelques-uns qui se sauvent dans les déserts, où ils mènent une vie sauvage, et où ils donnent naissance à d'autres hommes, qui par la suite des temps cultivent les terres et inventent, ou retrou-

vent des arts, et que les mêmes opinions sont revenues et ont été renouvellées une infinité de fois. C'est ainsi qu'il soutient que nonobstant ces vicissitudes et ces révolutions, la machine du monde demeure toujours incorruptible.

Aristote examine soigneusement ce qui peut rendre les hommes heureux dans ce monde. Il réfute premièrement l'opinion des voluptueux qui mettent la félicité dans les plaisirs corporels. Il dit qu'outre que les plaisirs ne sont pas de durée, ils causent du dégoût, qu'ils affoiblissent le corps, et abrutissent l'esprit.

Il rejette ensuite l'opinion des ambitieux qui mettent la félicité dans les honneurs, et qui, pour y parvenir, emploient toutes sortes de moyens injustes.

Il dit que l'honneur est dans celui qui honore : il ajoute que les ambitieux souhaitent d'être honorés à raison de quelque vertu qu'ils veulent qu'on croie qui soit en eux, que par conséquent c'est plutôt dans la vertu que consiste la félicité que non pas dans les honneurs, d'autant plus qu'ils sont hors de nous.

Il réfute en dernier lieu l'opinion des avares qui mettent la félicitè dans les richesses. Il dit que les richesses ne sont pas désirables

pour elles-mêmes, qu'elles rendent malheureux celui qui les garde et qui craint de s'en servir; que pour qu'elles soient utiles, il faut les employer, les distribuer; au lieu que la félicité doit consister en quelque chose de stable que l'on doit retenir et conserver.

Enfin l'opinion d'Aristote est que la félicité consiste dans l'action la plus parfaite de notre entendement, et dans la pratique des vertus. Il prétend d'ailleurs que l'action la plus noble de notre entendement, est la spéculation des choses naturelles, des cieux, des astres, de toute la nature, et principalement du premier être. Il observe néanmoins qu'on ne peut être heureux entièrement sans avoir du bien suffisamment selon son état, parce que sans cela on ne peut vaquer à la spéculation des belles choses, ni pratiquer les vertus. Par exemple, on ne peut pas faire plaisir à ses amis; et toutefois une des plus grandes satisfactions que l'on puisse avoir dans la vie, c'est de faire du bien aux gens qu'on aime : et ainsi il dit que la félicité dépend de trois choses; des biens de l'esprit, comme la sagesse et la prudence; des biens du corps, comme la beauté, la force, la santé; et des biens de la fortune, comme les richesses et la noblesse. Il tient que la vertu ne suffit pas

pour

pour rendre les gens heureux, qu'on avoit absolument besoin des biens du corps et de la fortune, et qu'un sage seroit malheureux s'il souffroit ou s'il manquoit de bien. Il assure, au contraire, que le vice est suffisant pour rendre les gens malheureux, et que quand un homme seroit dans une très-grande abondance, et qu'il jouiroit d'ailleurs de toutes sortes d'avantages, il ne pourroit jamais être heureux tant qu'il seroit adonné au vice. Que le sage n'étoit pas tout-à-fait exempt de troubles; mais qu'il n'en avoit que de fort légers; que les vertus et les vices n'étoient pas incompatibles; que le même homme, par exemple, pouvoit être fort juste et fort prudent, quoiqu'il fût d'ailleurs fort intempérant.

Il admet trois sortes d'amitiés, l'une de parenté, une autre d'inclination, et l'autre d'hospitalité.

Il croit que les belles lettres contribuent beaucoup à faire embrasser la vertu; il assure que c'est la plus grande consolation qu'on puisse avoir dans la vieillesse.

Il admet, comme Platon, un premier être à qui il donne une providence.

Il tient que toutes nos idées viennent originairement des sens; qu'un aveugle-né ne

peut avoir la perception des couleurs, non plus qu'un sourd la notion de la voix.

Il soutient dans sa politique que l'état monarchique est le plus parfait de tous les états, parce que dans les autres il y a plusieurs personnes qui gouvernent; or tout de même qu'une armée qui est conduite par un seul et bon chef réussit bien mieux que celle qui est commandée par plusieurs chefs, ainsi est-il des états : pendant que les députés ou les principaux d'une république emploient du temps à s'assembler et à délibérer, un monarque a déja pris les places et exécuté ses desseins. Les administrateurs de la république ne se soucient pas de la ruiner, pourvu qu'ils s'enrichissent d'ailleurs; ils entrent en jalousie les uns contre les autres, de-là naissent les divisions, et enfin la république ne peut manquer de périr et d'être renversée; au lieu que dans la monarchie, le prince n'a point d'autres intérêts que ceux de son état; ainsi son état doit toujours être florissant.

On demanda un jour à Aristote ce que gagnoient les menteurs : « Ils gagnent, répon-« dit-il, qu'on ne les croit pas lorsqu'ils disent « même la vérité ».

Quelqu'un lui fit des réprimandes de ce qu'il avoit donné l'aumône à un méchant

homme : « Ce n'est pas parce qu'il est mé-
« chant que j'en ai eu compassion, répondit
« Aristote, mais parce qu'il est homme ».

Il disoit ordinairemet à ses amis et à ses disciples, que la science étoit à l'égard de l'ame, ce que la lumière étoit à l'égard des yeux ; et que si les racines en étoient amères, les fruits en récompense en étoient très-doux.

Quelquefois quand il étoit en colère contre les Athéniens, il leur reprochoit qu'ayant trouvé les loix aussi bien que les bleds, ils ne se servoient que du bled et jamais des loix.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose qui s'effaçoit le plutôt : « C'est la reconnois-
« sance, répondit-il ».

Ce que c'étoit que l'espérance : « C'est,
« dit-il, la rêverie d'un homme qui veille ».

Un jour Diogène présenta une figue à Aristote. Aristote vit bien que s'il la refusoit Diogène avoit quelque plaisanterie toute prête : il prit la figue, et dit en riant : « Dio-
« gène a en même temps perdu sa figue et
« l'usage qu'il en vouloit faire ».

Il disoit qu'il y avoit trois choses fort nécessaires aux enfans, l'esprit, l'exercice et la discipline.

Quand on lui demandoit quelle différence

il y avoit entre les savans et les ignorans ; « Il « y en a autant, répondoit-il, qu'entre les vi- « vans et les morts ».

Il disoit que la science étoit un ornement dans la prospérité, et un refuge dans l'adversité. Que ceux qui donnoient une bonne éducation aux enfans, étoient bien davantage leurs pères que ceux qui les avoient engendrés, puisque les uns ne leur avoient donné simplement que la vie, mais que les autres leur avoient donné la manière de la passer heureusement.

Que la beauté étoit une recommandation infiniment plus forte que toutes sortes de lettres.

Quelqu'un lui demanda un jour ce que des disciples devoient faire pour profiter beaucoup : « Ils doivent toujours s'efforcer d'at- « teindre les plus avancés, répondit-il, et ne « point attendre ceux qui viennent après « eux ».

Certain homme faisoit gloire un jour d'être citoyen d'une grande ville ; « Ne prends « pas garde à cela, lui dit Aristote, considère « plutôt si tu es digne d'être membre d'une il- « lustre patrie ».

Quand il réfléchissoit sur la vie des hommes, il disoit quelquefois : « Il y a des gens qui

« amassent du bien avec autant d'avidité que « s'ils devoient vivre toujours; d'autres dé- « pensent ce qu'ils ont, comme s'ils devoient « mourir le lendemain ».

Quand on lui demandoit ce que c'étoit qu'un ami; il répondoit : « C'est une même « ame dans deux corps ».

Certain homme lui dit un jour : « Comment « devons-nous nous comporter à l'égard de « nos amis » ? « De la manière que nous vou- « drions qu'ils se comportassent à notre égard, « répondit Aristote ».

Il s'écrioit souvent « Ah! mes amis, il n'y a « point d'amis dans le monde ».

Quelqu'un lui demanda un jour pourquoi nous aimions mieux les belles personnes que les laides; Aristote répondit : « Tu me fais-là « une question d'aveugle ».

Quand on lui demandoit quel fruit il avoit tiré de sa philosophie : « C'est, répondoit-il, de « pouvoir faire de moi-même ce que les autres « ne font que par la crainte des loix ».

On dit que pendant son séjour à Athènes, il eut un grand commerce avec un habile homme de Judée, qui l'instruisit à fond de la science et de la religion des Egyptiens, que tout le monde dans ce temps-là alloit apprendre en Egypte même.

Aristote après avoir enseigné pendant treize ans dans le Lycée avec beaucoup de réputation, fut accusé d'impiété par Eurimedon, prêtre de Cérès. Le souvenir du traitement qu'on avoit fait à Socrate l'épouvanta tellement qu'il prit le parti de sortir promptement d'Athènes; il se retira à Chalcis d'Eubée. Quelques-uns disent qu'il y mourut de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux et reflux de l'Euripe. D'autres ajoutent qu'il se précipita dans cette mer, et qu'il dit en tombant : « Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne le « puis comprendre ». D'autres enfin assurent qu'il mourut d'une colique en la 63e. année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre.

Ceux de Stagyre lui ont dressé des autels comme à un dieu.

Aristote fit un testament dont Antipater fut l'exécuteur.

Il laissa un fils nommé Nicomachus, et une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démaratus, roi de Lacédémone.



XÉNOCRATE.

Il succéda à Speusippe dans le gouvernement de l'école de Platon, la seconde année de la 110e. *olympiade; il la gouverna* 25 *ans, et mourut la troisième année de la* 116e. *olympiade.*

XÉNOCRATE a été l'un des plus distingués philosophes de l'ancienne Académie, par sa probité, sa prudence et sa chasteté. Il étoit de la ville de Chalcédoine, et fils d'Agathenor. Dès sa première jeunesse il fut disciple de Platon, auquel il s'attacha si fort, qu'il le suivit même jusques dans la Sicile où Platon étoit allé à la cour de Denis le tyran. Il avoit l'esprit bon, appliqué, mais pesant. Quand Platon

le comparoit avec Aristote, il disoit, que l'un avoit besoin de bride, et l'autre d'éperons. D'autres fois il disoit en riant : « Avec quel « cheval est-ce que j'attèle cet âne ici » !

Xénocrate étoit d'ailleurs un homme sérieux et fort sévère, en sorte que Platon en se moquant de lui, disoit quelquefois ; « Xénocrate, « va, je te prie, faire un sacrifice aux « grâces ».

Xénocrate passoit sa vie renfermé dans l'Académie.

Quand il alloit dans les rues d'Athènes, ce qui arrivoit rarement, tout ce qu'il y avoit de jeunes gens débauchés dans la ville l'attendoient sur les chemins pour le tourmenter et lui faire de la peine. On lui mit plusieurs fois des femmes de mauvaise vie dans son lit, sans qu'il en sut rien. La fameuse courtisanne Phryné avoit gagé contre plusieurs jeunes gens qu'elle viendroit à bout de Xénocrate : un jour comme il avoit plus bu qu'à l'ordinaire, elle entra bien parée dans la maison de Xénocrate, et passa toute la nuit à côté de lui, sans que jamais elle put venir à bout de ce qu'elle avoit entrepris. Les jeunes gens contre qui elle avoit gagé, se moquèrent d'elle, et la pressèrent de payer : elle leur répondit en riant : « J'ai gagé que je pourrois bien cor-

« rompre un homme, mais non pas une sta-
« tue ». Cette chasteté étoit une vertu qu'il soutenoit par des opérations violentes.

Xénocrate étoit fort désintéressé. Alexandre lui envoya un jour une grosse somme d'argent : Xénocrate ne prit que trois mines attiques, et lui renvoya tout le reste. Il dit à ceux qui lui étoient venus apporter ce présent : « Alexandre a bien des gens à nourrir,
« ainsi il doit avoir plus besoin d'argent que
« moi ».

Antipater lui voulut faire pareille présent une autre fois : mais Xénocrate le remercia, et ne voulut jamais prendre de son argent.

Pendant le temps qu'il étoit en Sicile, il gagna une couronne d'or pour récompense de s'être distingué, et d'avoir mérité le prix en buvant plus que les autres. Xénocrate n'en voulut point profiter ; dès qu'il fut de retour à Athènes, il porta cette couronne aux pieds de la statue de Mercure, et la consacra à ce dieu à qui il offroit assez souvent des couronnes de fleurs.

Un jour Xénocrate fut envoyé vers le roi Philippe avec plusieurs autres ambassadeurs. Philippe leur fit à tous de grands festins et de magnifiques présens : il leur donna plusieurs audiences, et tourna leur esprit de manière

qu'ils étoient tous prêts à faire ce qui lui plairoit ; Xénocrate fut le seul qui ne voulut point avoir part aux présens de Philippe, et qui ne se trouva jamais à aucune de ses fêtes, ni même aux conférences qu'il eut avec les autres. Quand ils furent tous de retour à Athènes, ils publièrent qu'il avoit été inutile d'envoyer Xénocrate avec eux, puisqu'il ne leur avoit servi de rien. Tout le peuple fut fort mécontent ; on se disposoit déjà à le condamner à une amende. Xénocrate découvrit de quelle manière toutes choses s'étoient passées, et avertit les Athéniens de prendre garde plus que jamais aux affaires de la république ; que Philippe, par ses grands présens, avoit tellement corrompu tous leurs ambassadeurs, qu'ils ne demandoient pas mieux qu'à faire tout ce qu'il lui plairoit ; qu'à son égard jamais Philippe ne l'avoit pu obliger à prendre aucun présent de lui. Le mépris qu'on commençoit à avoir pour Xénocrate se tourna tout d'un coup en estime ; l'affaire fit beaucoup de bruit : Philippe confessa hautement que de tous les ambassadeurs qu'on lui avoit jamais envoyés, Xénocrate étoit le seul qui avoit méprisé ses présens et qui n'en avoit point voulu recevoir.

Pendant la guerre de Lamia, Antipater fit

prisonniers plusieurs Athéniens. Xénocrate fut député de la république pour moyenner leur délivrance auprès d'Antipater. Dès que Xénocrate fut arrivé, Antipater voulut commencer par le faire dîner avec lui avant que de parler de rien. Xénocrate lui dit qu'il falloit remettre le festin, et qu'il ne vouloit point manger avant que d'avoir terminé les affaires pour lesquelles il avoit été envoyé, et d'avoir délivré ses concitoyens. Antipater fut touché de l'attachement que Xénocrate faisoit paroître pour sa patrie ; il se mit aussi-tôt à travailler avec lui. Antipater admira l'habileté de Xénocrate. L'affaire fut décidée sur-le-champ, et les prisonniers remis en liberté.

Un jour comme Xénocrate étoit en Sicile, Denis dit à Platon : « Quelqu'un te coupera « la tête ». Xénocrate qui étoit pour lors présent dit : « Cela n'arrivera jamais avant qu'on « ait coupé la mienne ».

Une autre fois Antipater étant à Athènes, vint saluer Xénocrate. Xénocrate qui prononçoit pour lors un discours, ne voulut point l'interrompre, et ne répondit à Antipater qu'après qu'il eut achevé tout ce qu'il avoit à dire.

Quand le philosophe Speusippe, neveu et successeur de Platon dans l'Académie, se

sentit vieux, incommodé et proche de sa fin, il envoya quérir Xénocrate, et le pria de vouloir prendre sa place. Xénocrate l'accepta, et commença à enseigner publiquement. Lorsque quelqu'un venoit dans son école, et qu'il ne savoit ni musique, ni géométrie, ni astronomie, il lui disoit : « Mon ami, retire-toi « d'ici, car tu ignores le fondement et tous « les agrémens de la philosophie ».

Xénocrate méprisoit fort la gloire et le faste; il aimoit la retraite, et passoit tous les jours quelque temps en particulier sans parler à personne.

Les Athéniens avoient une si haute idée de sa probité, qu'un jour qu'il étoit venu devant les magistrats pour rendre témoignage de quelque chose, comme il s'approchoit de l'autel, afin de jurer selon la coutume du pays, que tout ce qu'il avoit dit étoit vrai, les juges se levèrent et ne voulurent point souffrir qu'il jurât; ils lui dirent que son serment étoit inutile : qu'ils le croyoient sur sa simple parole.

Polémon, fils de Philostrate d'Athènes, étoit un jeune homme fort débauché. Un jour, de dessein prémidité, il entra fort ivre et une couronne sur la tête, dans l'école de Xénocrate, qui parloit pour lors de la tempérance;

bien loin d'interrompre son discours, il le continua avec plus de force et de véhémence qu'auparavant. Polémon en fut tellement touché, que dès ce moment-là il commença de renoncer à toutes ses débauches, et fit une ferme résolution de bien vivre à l'avenir; il l'exécuta si bien, qu'en peu de temps il devint très-habile et succéda à Xénocrate son maître.

Xénocrate a composé quantité d'ouvrages en vers et en prose; il dédia un de ses ouvrages à Alexandre, et un autre à Ephestion.

Comme il n'avoit aucun égard pour personne, il se fit des ennemis dans la république; les Athéniens le vendirent, afin de le faire périr. Démétrius de Phalère, qui étoit pour lors en grand crédit à Athènes, l'acheta; il lui donna la liberté, et fit en sorte que les Athéniens se contentassent simplement de l'exiler.

Xénocrate, âgé de quatre-vingt deux ans, tomba une nuit contre un bassin qu'il avoit rencontré sous ses pieds, et mourut sur-le-champ. Il avoit enseigné dans l'Académie pendant vingt-deux ans: il florissoit sous Lysimachus, dans la cent-deuxième olympiade.



DIOGÈNE.

Il mourut la première année de la 114e. olympiade, âgé de près de 90 ans. Ainsi il étoit né la 3e. année de la 91e. olympiade.

Diogène le Cynique, fils d'Isecius, banquier, naquit à Synope, ville de Paphlagonie, environ la 91e. olympiade. Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnoie avec son père. Isecius fut arrêté et enfermé dans une prison où il mourut : Diogène prit l'épouvante, et se sauva à Athènes. Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Antisthène qui le rebuta fort et le repoussa avec son bâton, parce qu'il avoit résolu de ne prendre jamais aucun disciple. Diogène

ne s'étonna point; il baissa la tête : « Frap-
« pez, lui dit-il, ne craignez point ; vous ne
« trouverez jamais de bâton assez dur pour
» m'éloigner de vous tant que vous parlerez ».
Antisthène vaincu par l'opiniâtreté de Diogène, lui permit d'être son disciple.

Diogène étoit obligé de vivre fort pauvrement, comme un homme banni de son pays, et qui ne recevoit de secours d'aucun endroit.

Il apperçut un jour une souris qui couroit gaillardement de côté et d'autre, sans craindre que la nuit la surprit, sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger, et même sans songer à ce qu'elle mangeroit. Cela le consola de sa misère ; il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre, et de se passer de toutes les choses qui ne seroient point absolument nécessaires pour s'empêcher de mourir. Il doubla son manteau, afin qu'en s'enveloppant dedans, il lui pût servir de lit et de couverture : il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une besace et une écuelle ; il ne marchoit jamais sans porter tout cet équipage avec lui : mais il ne se servoit de son bâton, que quand il alloit en campagne, ou bien lorsqu'il étoit incommodé. Il disoit que les véritables es-

tropiés n'étoient ni les sourds, ni les aveugles, mais seulement ceux qui n'avoient point de besace. Il marchoit toujours les pieds nuds sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre étoit couverte de neiges. Il vouloit aussi s'accoutumer à manger de la viande crue, mais il n'en put venir à bout.

Il avoit prié une personne qu'il connoissoit de lui donner un petit trou dans son logis pour s'y retirer quelquefois; mais comme on tardoit trop long-temps à lui rendre une réponse positive, il se servit d'un tonneau de terre qu'il promenoit par-tout devant lui, et n'eut jamais d'autre maison.

Au plus fort de l'été, lorsque le soleil brûloit toute la campagne, il se rouloit dans des sables ardens; il embrassoit au milieu de l'hiver des statues couvertes de neiges, pour s'accoutumer à souffrir sans peine l'incommodité du chaud et du froid.

Il méprisoit tout le monde; il traitoit Platon et ses disciples de dissipateurs, et de gens qui aimoient la bonne chère: il appelloit tous les orateurs des esclaves du peuple.

Il disoit que les couronnes étoient des marques de gloire aussi fragiles que ces bouteilles d'eau qui se rompoient en se formant,

et

et que les représentations étoient les merveilles des fous. Enfin rien n'échappoit à sa liberté satyrique.

Il mangeoit, il parloit, et se couchoit indifféremment dans tous les lieux où il se trouvoit. Quelquefois en montrant le portique de Jupiter, il s'écrioit : « Ah! que les Athéniens « m'ont fait bâtir un bel endroit pour aller « prendre mes repas ».

Il disoit souvent : « Quand je considère ces « gouverneurs, ces médecins et ces philo« sophes qui sont dans le monde, je suis « tenté de croire que l'homme par sa sagesse « est fort élevé au-dessus des bêtes : mais d'un « autre côté lorsque je vois des devins, des in« terprêtes des songes, et des gens que les « richesses et les honneurs sont capables d'en« fler extraordinairement, je ne saurois « m'empêcher de croire qu'il ne soit pas le « plus fou de tous les animaux ».

Un jour en se promenant il apperçut un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : Diogène en eut grand honte : « Quoi, dit-il, les enfans connoissent mieux « que moi les choses dont on peut se passer » ? Il tira aussi-tôt son écuelle de sa besace et la cassa comme un meuble qui lui étoit inutile.

Il louoit fort ceux qui avoient été tout prêts de se marier, et qui n'en avoient rien fait, aussi bien que ceux qui après avoir préparé tout leur équipage pour s'embarquer, étoient restés sur la terre. Il n'estimoit pas moins les gens qu'on avoit choisis pour gouverner la république, et qui n'avoient point voulu s'engager, de même que ceux qui avoient été tout prêts de se mettre à table avec les rois et les grands seigneurs, et qui s'en étoient retournés chez eux.

Il ne s'attachoit qu'à la morale et négligeoit entièrement toutes les autres sciences. Il avoit l'esprit vif et prévoyoit aisément tout ce qu'on lui pouvoit objecter.

Il croyoit que le mariage n'étoit rien; il vouloit que toutes les femmes fussent communes, et que chacun se servit de celle à qui il auroit été capable de donner de l'amour.

Il ne croyoit pas qu'il y eût aucun mal à prendre les choses dont on avoit besoin. Il vouloit qu'on ne s'affligeât de rien. « Il vaut « beaucoup mieux, disoit-il, se consoler que « se pendre ».

Un jour il se mit à parler sur une matière assez sérieuse et fort utile; tout le monde passoit devant lui sans se mettre en peine d'é-

couter ce qu'il disoit. Diogène s'avisa de chanter; quantité de gens s'assemblèrent en foule autour de lui : il leur fit aussi-tôt une forte réprimande de ce qu'ils accouroient de tous côtés pour une bagatelle, et qu'ils ne prenoient pas seulement la peine d'écouter quand on leur parloit sur des matières les plus importantes.

Il s'étonnoit de ce que les grammairiens se tourmentoient si fort pour savoir tous les maux qu'Ulysse avoit soufferts, et qu'ils ne faisoient pas attention à leur propre misère.

Il blâmoit les musiciens de prendre beaucoup de peine à accorder leurs instrumens, pendant qu'ils avoient des esprits si mal réglés, par où ils auroient du commencer.

Il reprenoit les mathématiciens de s'amuser à contempler le soleil, la lune, et les autres astres, et de ne pas connoître les choses qui étoient à leurs pieds.

Il n'étoit pas moins irrité contre les orateurs qui ne songeoient qu'à bien dire, et qui se mettoient peu en peine de bien faire.

Il blâmoit fort certains avares qui faisoient paroître un grand désintéressement, qui louoient même les gens qui méprisoient les richesses, et qui cependant ne songeoient à rien autre chose qu'à amasser de l'argent.

Il ne trouvoit rien de plus ridicule que certaines gens qui sacrifioient aux dieux pour les prier de les conserver en santé, et qui au sortir de la cérémonie faisoient des festins capables de les faire crever.

Enfin, il disoit qu'il rencontroit bien des gens qui s'efforçoient à se surpasser les uns les autres dans des badineries, mais que personne n'avoit d'émulation pour être le premier dans le chemin de la vertu.

Un jour Diogène s'apperçut que Platon dans un repas très-magnifique ne mangeoit que des olives. « Pourquoi, lui dit-il, toi qui « fait tant le sage, ne manges-tu pas librement les mêts qui t'ont fait passer en Sicile » ? « Moi, répondit Platon, je ne vivois ordinairement en Sicile que de capres, d'olives et « d'autres choses semblables, comme je fais « dans ce pays-ci ». « Quoi donc, répliqua Dio« gène, étoit il besoin pour cela d'aller à Syra« cuse ? est-ce que dans ce temps-là il n'y avoit « ni capres ni olives à Athènes » ?

Un jour Platon traitoit quelques amis de Denis le tyran. Diogène entra chez lui; il se mit à deux pieds sur un beau tapis, et dit : « Je foule aux pieds le faste de Platon ». « Oui, « Diogène, répondit Platon; mais c'est par « une autre espèce de faste ».

Certain sophiste voulut un jour montrer la subtilité de son esprit à Diogène : « Vous « n'êtes pas ce que je suis, lui dit-il, je suis « un homme, et par conséquent vous n'êtes « pas un homme ». « Ce raisonnement seroit « vrai, répondit Diogène, si tu avois com-« mencé par dire que tu n'es pas ce que je « suis, parce que tu aurois conclu que tu n'es « pas un homme ».

On lui demanda en quel endroit de la Grèce il avoit vu des hommes sages : « J'ai « bien vu des enfans à Lacédémone, répon-« dit-il, mais pour des hommes je n'en ai vu « nulle part ».

Il se promenoit un jour en plein midi une lanterne allumée à la main ; on lui demanda ce qu'il cherchoit? « Je cherche un homme, « répondit-il ».

Une autre fois il se mit à crier dans le milieu d'une rue : « O hommes, ô hommes » ; quantité de gens s'assemblèrent autour de lui : Diogène les chassa avec son bâton : « C'est des hommes que j'appelle, dit-il ».

Démosthène dînoit un jour dans un cabaret ; il vit passer Diogène ; il se cacha aussitôt. Diogène l'apperçut : « Ne te caches « point, lui dit-il, car plus tu te caches dans le « cabar et et plus tu t'y enfonces ».

Il vit une autre fois des étrangers qui étoient venus exprès pour voir Démosthène. Diogène alla droit à eux; il le leur montra avec son doigt, et leur dit en riant : « Tenez, te-« nez, regardez-le bien, le voilà ce grand ora-« teur d'Athènes ».

Diogène se rencontra un jour dans un palais magnifique où l'or et le marbre étoient en grande abondance. Après en avoir considéré toutes les beautés, il se mit à tousser; il fit deux ou trois efforts et cracha contre le visage d'un Phrygien qui lui montroit ce palais. « Mon « ami, lui dit-il, je n'ai point vu d'endroit « plus sale où je puisse cracher ».

Un jour il entra à demi rasé dans une chambre où de jeunes gens se réjouissoient ensemble; il fut contraint d'en sortir avec de bons coups. Diogène pour les punir écrivit sur un morceau de papier le nom de tous ceux qui l'avoient frappé; il attacha ce papier sur son épaule et se promenoit au milieu des rues, afin de les faire connoître à tout le monde et de les décrier.

Un jour certain scélérat lui reprochoit sa pauvreté : « Je n'ai jamais vu punir personne « pour ce sujet-là, dit-il, mais j'ai bien vu « pendre des gens parce qu'ils étoient des « frippons ».

Il disoit souvent que les choses les plus utiles étoient ordinairement les moins estimées : qu'une statue coûtoit trois mille écus, et qu'un boisseau de farine ne se vendoit pas vingt sols.

Un jour comme il étoit prêt d'entrer dans un bain, il trouva l'eau fort sale : « Quand on « s'est baigné ici, dit-il, où va-t-on se la-« ver ».

Diogène fut pris un jour près de Chéronée par des Macédoniens qui l'allèrent présenter aussi-tôt au roi Philippe : Philippe lui demanda ce qu'il étoit : « Je suis l'espion de « ton avidité insatiable, répondit-il ». Le roi fut si content de sa réponse, qu'il le mit en liberté et le renvoya.

Diogène croyoit que les sages ne pouvoient jamais manquer de rien, et que c'étoit à eux à disposer de tout ce qui étoit au monde : « Toutes ces choses appartiennent aux dieux, « disoit-il ; les sages sont amis des dieux ; entre « amis toutes choses sont communes, et par « conséquent toutes choses appartiennent aux « sages » ; c'est ce qui faisoit que quand il avoit besoin de quelque chose, il disoit qu'il la redemandoit à ses amis.

Un jour Alexandre passant par Corinthe eut la curiosité de voir Diogène qui y étoit

pour lors; il le trouva assis au soleil dans le Cranée où il racommodoit son tonneau avec de la glue. « Je suis le grand roi Alexandre, « lui dit-il ». « Et moi je suis ce chien de « Diogène, répondit le philosophe ». Ne me crains tu point, continua Alexandre? Es-tu bon ou mauvais, reprit Diogène? Je suis bon, répartit Alexandre; Hé qui est-ce qui craint ce qui est bon, reprit Diogène? Alexandre admira la subtilité d'esprit et les manières libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit: « Je vois « bien que tu manques de beaucoup de « choses, Diogène, je serai bien aise de te « secourir: demande-moi tout ce que tu vou- « dras ». « Retire-toi un peu à côté, répondit « Diogène, tu empêches que je ne jouisse du « soleil ». Alexandre demeura fort surpris de voir un homme au-dessus de toutes les choses humaines. « Lequel est le plus riche, « continua Diogène, de celui qui est content de « son manteau et de sa besace, ou de celui à « qui un royaume entier ne suffit pas, et qui « s'expose tous les jours à mille dangers, afin « d'en augmenter les limites »? Les courtisans d'Alexandre étoient fort indignés qu'un tel roi fît tant d'honneur à un *chien* comme Diogène, qui ne se levoit pas même de sa

place. Alexandre s'en apperçut ; il se retourna, et leur dit : « Si je n'étois pas Alexan-
« dre, je voudrois être Diogène ».

Un jour comme Diogène passoit en Egine, il fut pris par des pirates qui le menèrent en Crète, et l'exposèrent au marché : il n'en fut pas plus chagrin ; il ne parut pas même se mettre en peine de son malheur. Il vit un certain Xeniade bien gras et bien habillé : « Il
« faut me vendre à celui-ci, dit-il, car je vois
« qu'il a besoin d'un maître ». Comme Xeniade s'approchoit pour le marchander, il lui dit : « Viens enfant, viens marchander un
« homme ». On lui demanda ce qu'il savoit faire, il répondit qu'il avoit le talent de commander aux hommes. « Héraut, dit il, crie
« dans le marché, si quelqu'un a besoin d'un
« maître, qu'il le vienne acheter ». Celui qui le vendoit lui défendoit de s'asseoir ; « Qu'im-
« porte, dit Diogène, on achète bien des pois-
« sons dans quelque posture qu'ils soient, et
« je m'étonne qu'on ne marchande pas seule-
« ment un couvercle de marmite sans l'avoir
« sonné pour connoître si le métal en est bon,
« et que quand on achète un homme on se
« contente de le regarder ». Quand le prix fut arrêté, il dit à Xeniade : « Quoique je sois à
« présent ton esclave, tu n'as qu'à te disposer

Il apperçut en se promenant une femme tellement prosternée devant les dieux, qu'elle en étoit même découverte par derrière : Diogène accourut à elle : « Ne crains-tu pas, « pauvre femme, lui dit-il, que les dieux qui « sont aussi bien derrière toi que devant, ne « te voient dans une posture indécente ».

Quand Diogène réfléchissoit sur sa vie, il disoit en riant, « que toutes les imprécations « qu'on faisoit ordinairement dans les tragé« dies étoient tombées sur lui ; qu'il étoit « sans maison, sans ville, sans patrie, pauvre, « vivant au jour le jour ; mais qu'il opposoit sa « fermeté à la fortune, la nature à la coutume, « et la raison aux troubles de l'ame ».

Un homme vint un jour le consulter pour savoir à quelle heure il devoit manger : « Si « tu es riche, lui dit-il, manges quand tu vou« dras ; si tu es pauvre, quand tu pourras ».

Les Athéniens le prièrent de se faire associer dans leurs mystères, et lui assurèrent que ceux qui y étoient initiés tenoient le premier rang dans l'autre monde : « Ce seroit une chose « bien ridicule, répondit Diogène, qu'Agesi« laüs et Epaminondas restassent dans la boue, « pendant que vos initiés qui sont des mal« heureux, habiteroient des isles fortu« nées ».

Il avoit coutume de se parfumer les pieds : quand on lui en demandoit la raison, il disoit que l'odeur des parfums qu'on se mettoit à la tête étoit aussi-tôt perdu dans l'air, au lieu que quand on se parfumoit les pieds, l'odeur en montoit au nez.

Un infâme eunuque avoit fait écrire sur la porte de sa maison : « qu'il n'entre rien de « mauvais par cette porte ». Diogène dit : « Et « le maître du logis par où entrera-t-il ».

Quelques philosophes vouloient un jour lui prouver qu'il n'y avoit point de mouvement : Diogène se leva, et commença à se promener : « Que faites-vous, lui dit ce philosophe » ? « Je réfute tes raisons, répondit Diogène ».

Quand quelqu'un lui parloit d'astrologie, il lui disoit : « Y a-t-il long-temps que tu es re-« venu des cieux » ?

Platon avoit défini que l'homme étoit un animal à deux pieds, sans plumes : Diogène pluma un coq qu'il cacha sous son manteau, et s'en alla à l'Académie : il tira aussi-tôt le coq de dessous son manteau, et dit en le jettant au milieu de l'école : « Voilà l'homme « de Platon ». Platon fut obligé d'ajouter à sa définition, que cet animal avoit de larges ongles.

Diogène passant par Mégare, vit des en-

fans tout nuds, et des moutons bien couverts de laine : « Il vaut beaucoup mieux, dit-il, « être ici mouton qu'enfant ».

Un jour comme il mangeoit il vit de petites souris ramasser des mies de pain sous sa table : « Ah! dit-il, Diogène nourrit aussi des para-« sites ».

Comme il sortoit du bain, on lui demanda s'il y avoit beaucoup d'hommes qui se bai-gnoient : il répondit, que non : « Mais, lui dit-« on ; n'y a-t-il pas une grande confusion de « monde »? « Oui, répondit-il, très-grande ».

On le pria un jour de se trouver à un festin ; il ne le voulut pas, parce qu'il y avoit été le jour précédent, et qu'on ne l'en avoit point remercié.

Un homme portant une poutre sur son épaule le heurta sans y penser, et lui dit : « Prenez garde ». « Comment, répondit Dio-« gène, veux-tu me frapper une seconde fois »? Quelque temps après il eut une pareille avan-ture : il donna un coup de bâton à celui qui l'avoit heurté, et lui dit : « Prends garde toi-» même ».

Il étoit un jour si percé de pluie, que l'eau dégoûtoit de tous les endroits de son man-teau : ceux qui le regardoient avoient grande compassion de lui. Platon qui se trouva là

par hasard, leur dit : « Si vous voulez qu'il « soit véritablement malheureux, allez-vous-« en et ne le regardez pas ».

Un jour un homme lui donna un soufflet : « Je ne savois pas, dit-il, que je dusse mar-« cher dans les rues la tête armée ».

Une autre fois on lui demanda ce qu'il vouloit pour qu'on lui donnât un soufflet : « Un « casque, répondit-il ».

Midias un jour lui donna plusieurs coups de poing, et lui dit : « Va te plaindre, tu auras « trois mille livres d'amende ». Le lendemain, Diogène prit un gantelet de fer, et alla décharger un grand coup de poing sur la tête de Midias : « Va-t-en te plaindre toi-même, « tu auras une pareille amende ».

Lisias l'Apothicaire lui demanda s'il croyoit qu'il y eût des dieux : « Comment ne le croi-« rois-je pas, puisque je sais qu'ils n'ont point « de plus grands ennemis que toi ».

Un jour Diogène vit un homme qui se lavoit dans de l'eau, espérant se purifier : « O « malheureux, lui dit-il, ne sais-tu pas bien « que quand tu te laverois jusqu'à demain, « cela ne t'empêcheroit point de faire des « fautes de grammaire ! Cela ne te délivrera « pas non plus de tes crimes ».

Il apperçut une autre fois un enfant dans

une posture indécente ; il courut droit à son précepteur et lui donna un coup de bâton : « Pourquoi instruis-tu si mal ton disciple, lui « dit-il » ?

Un homme vint un jour lui montrer une horoscope qu'il avoit dressée : « Voilà quelque « chose de beau, dit Diogène, mais c'est « pour nous empêcher de mourir de faim ».

Il blâmoit fort tous ceux qui se plaignoient de la fortune : « Les hommes, disoit-il, de- « mandent toujours ce qui leur paroît être un « bien, mais non pas ce qui l'est véritable- « blement ».

Diogène savoit bien que plusieurs personnes approuvoient sa vie ; mais comme peu de gens se mettoient en devoir de l'imiter, il disoit, « qu'il étoit *un chien* fort estimé, « mais qu'aucun de ceux qui le louoient n'a- « voit assez de courage pour venir à la chasse « avec lui ».

Il reprochoit à ceux qui étoient épouvantés de leurs songes, qu'ils ne faisoient aucune attention aux choses qui leur venoient dans l'esprit lorsqu'ils veilloient, et qu'ils examinoient avec superstition tout ce qui se passoit dans leur imagination pendant qu'ils dormoient.

Un jour en se promenant il apperçut une femme dans une litière ; il dit : « Ce ne de- « vroit

« voit pas être là une cage pour un si mé-
« chant animal ».

Les Athéniens aimoient fort Diogène, et avoient beaucoup de considération pour lui. Ils firent fouetter publiquement un jeune homme qui avoit cassé son tonneau et lui en redonnèrent un autre.

Tout le monde publioit le bonheur de Calisthène qui étoit tous les jours à faire bonne chère à la table d'Alexandre : « Et moi, disoit « Diogène, je trouve Calisthène bien malheu- « reux, par la seule raison qu'il dîne et soupe « tous les jours avec Alexandre ».

Cratère fit tout ce qu'il pût pour l'attirer chez lui : Diogène lui dit « qu'il aimoit beau- « coup mieux ne manger que du pain à « Athènes que d'aller vivre magnifiquement « dans son palais ».

Perdiccas le menaça un jour de le tuer s'il ne le venoit voir : « Tu ne feras pas là une « grande action, répondit Diogène; le moindre « petit animal venimeux en pourroit bien « faire autant, et je t'assure que Diogène « n'a aucun besoin de Perdiccas, ni de sa « grandeur pour vivre heureux ». « Hélas! « s'écrioit-il, les dieux sont fort libéraux à « accorder la vie aux hommes : mais tous « les agrémens qui y sont attachés, demeurent

« méconnus aux gens qui ne songent qu'à « faire bonne chère et à se parfumer ».

Il vit un jour un homme qui se faisoit chausser par un esclave : « Tu ne seras pas « content, dit-il, jusqu'à ce qu'il te mouche ; « de quoi te servent tes mains ».

Une autre fois en passant il vit des juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le trésor public : « Voilà de grands voleurs, disoit-il, qui en « conduisent un petit ».

Il disoit qu'un riche ignorant étoit une brebis couverte d'une toison d'or.

Un jour comme il étoit au milieu d'un marché, il se mit à se gratter. « Ah ! plût aux « dieux, dit-il, qu'à force de me gratter le « ventre, je pusse me faire passer la faim « quand je voudrois ».

Comme il entroit dans un bain, il apperçut un jeune homme qui faisoit des mouvemens fort adroits, mais peu honnêtes : « Plus tu feras « bien plus tu seras blâmable, lui dit-il ».

Une autre fois en traversant une rue il vit au-dessus de la maison d'un prodigue, un écriteau qui marquoit qu'elle étoit à vendre : « Je « savois bien, dit-il, que la grande ivrogne-« rie obligeroit ton maître à vomir ».

Un jour un homme lui reprocha son exil :

« Ah! pauvre malheureux, lui dit Diogène, « j'en suis très-content; c'est ce qui a fait que « je suis devenu philosophe ».

Un autre lui dit quelque temps après: Les Synopéens t'ont condamné à un bannissement perpétuel. « Et moi, répondit-il, je les « ai condamnés à rester dans leur vilain pays « sur le rivage du Pont-Euxin ».

Il prioit quelquefois des statues de lui accorder des graces : on lui en demandoit la raison: « C'est afin, disoit-il, de m'accoutumer « à être refusé ».

Quand sa pauvreté l'obligeoit à demander l'aumône, il disoit au premier qu'il rencontroit : « Si tu as déjà donné quelque chose à « quelqu'un, fais-moi aussi la même grace; « et si tu n'as jamais rien donné à personne, « commence par moi ».

On lui demandoit un jour de quelle manière Denis le tyran en usoit avec ses amis: « Comme on fait, dit-il, avec des bouteilles « qu'on pend quand elles sont pleines, et « qu'on jette lorsqu'elles sont vuides ».

Il apperçut un jour dans un cabaret un prodigue qui ne mangeoit que des olives: « Si tu « avois toujours dîné ainsi, tu ne souperois « pas si mal à présent ».

Il disoit que les désirs déréglés étoient la source de tous les malheurs.

Que les honnêtes gens étoient les portraits des dieux.

Que le ventre étoit le gouffre de la vie.

Qu'un discours bien poli étoit un filet de miel, et que l'amour étoit l'occupation des gens oisifs.

On lui demanda un jour quel étoit l'état le plus malheureux : « C'est d'être vieux et « pauvre, répondit-il ».

Une autre fois on lui demanda ce qu'il y avoit de meilleur dans le monde : il dit que c'étoit la liberté.

Quelqu'un s'avisa de lui dire : quelle est la bête qui mord le plus fort ? « Entre les fa- « rouches, répondit-il, c'est un médisant ; « et entre les apprivoisés, c'est un flat- « teur ».

Un jour en se promenant, il vit des femmes pendues à des branches d'oliviers. « Ah ! plut « aux dieux, s'écria-t-il, que tous les arbres « rapportassent de tels fruits ».

Un homme vint lui demander à quel âge il falloit se marier : « Quand on est jeune, ré- « pondit Diogène, il n'est pas encore temps ; « et quand on est vieux, il est trop tard ».

On lui demanda pourquoi l'or étoit d'une

couleur pâle : « C'est qu'il a beaucoup d'en-« vieux, répondit-il ».

On le pressoit un jour de courir après Manès, son esclave, qui s'étoit enfui : « Il seroit « fort ridicule, dit-il, que Manès se passât « bien de Diogène, et que Diogène ne pût se « passer de Manès ».

Certain tyran lui demanda un jour quel airain étoit le plus propre à faire une statue : « C'est celui dont on a fait celle d'Harmodius « et d'Aristogiton, grands ennemis des ty-« rans ».

Un jour Platon expliquoit ses idées, et parloit de la forme d'une table, et de celle d'un verre : « Je vois bien une table et un verre, « lui dit Diogène ; mais je ne sais ce que c'est « que la forme d'une table, non plus que « celle d'un verre ». « Cela est vrai, dit Pla-« ton, car pour voir une table et un verre, il « ne faut avoir que des yeux, au lieu que pour « connoître la forme d'une table et celle d'un « verre, il faut avoir de l'esprit ».

On demanda une fois à Diogène ce qu'il pensoit de Socrate : il dit que c'étoit un fou.

Un jour il apperçut un jeune homme qui rougissoit : « Courage, mon enfant, lui dit-« il, voilà la couleur de la vertu.

Deux jurisconsultes le choisirent pour leur arbitre ; il les condamna tous les deux, l'un parce qu'il avoit effectivement volé ce dont on l'accusoit, et l'autre parce qu'il se plaignoit à tort, puisqu'il n'avoit rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre.

On lui demanda un jour pourquoi on donnoit plutôt l'aumône aux borgnes et aux boiteux qu'aux philosophes : « C'est répondit-il, « parce que les hommes s'attendent plutôt « à devenir borgnes ou boiteux, que philo« sophes ».

Quelqu'un lui demanda s'il n'avoit ni valet ni servante : Non, répondit Diogène. Et qui vous enterrera reprit l'autre ? « C'est celui « qui aura besoin de ma maison, répliqua Dio« gène ».

Certain homme lui reprocha qu'il avoit fait autrefois de la fausse monnoie : « Il est vrai, « répondit Diogène, qu'il y a eu un temps que « j'étois ce que tu es aujourd'hui, mais ja« mais en ta vie tu ne deviendras ce que je « suis ».

Aristipe le rencontra un jour comme il lavoit des herbes : Diogène, lui dit-il, « si tu savois « te rendre agréable aux rois, tu n'aurois pas « la peine de laver des herbes ». Et toi, répondit Diogène, « si tu connoissois le plaisir qu'il

« y a à laver des herbes, tu te mettrois peu « en peine de plaire aux rois ».

Une autre fois il entra dans l'école d'un certain maître qui avoit peu d'écoliers, et quantité de figures de muses et d'autres divinités : « Tu as ici beaucoup de disciples, lui dit Dio« gène ; mais c'est en comptant les dieux ».

On lui demanda un jour de quel pays il étoit : il répondit qu'il étoit citoyen du monde ; voulant montrer que les sages ne devoient être attachés à aucun pays.

Il vit une fois passer un prodigue ; il lui demanda une mine. « Pourquoi, lui dit ce pro« digue, ne demandes-tu qu'une obole aux « autres, et qu'à moi tu demandes une mine » ? « C'est parce, répondit-il, que les autres « m'en donneront encore une fois, et que je « doute fort que tu sois en état de le faire « dans la suite ».

On lui demanda si la mort étoit un mal : « Comment cela se pourroit-il faire, répondit« il, puisque nous ne la sentons pas, lors « même qu'elle est présente ».

Diogène vit un jour un mal-adroit qui alloit tirer ; il courut aussi-tôt se mettre la tête devant le but. On lui en demanda la raison : « C'est de crainte qu'il ne me frappe, répon« dit-il ».

Antisthène étoit dans son lit fort malade; Diogène entra dans sa chambre : « Avez-vous « besoin d'un ami, lui dit-il »? pour lui faire connoître que c'étoit dans le temps de l'affliction que les véritables amis étoient nécessaires. Diogène connut qu'Antisthène souffroit impatiemment son mal. Il s'en alla une autre fois chez lui un poignard sous son manteau : Antisthène lui dit « Ah! qui est-ce qui « me délivrera des douleurs que je souffre »? Diogène tira son poignard : « C'est celui-ci, lui « dit-il ». « Je cherche à me délivrer de mes « douleurs, répondit Antisthène, mais non « pas de la vie ».

Quand on disoit à Diogène que quantité de gens se moquoient de lui : « Qu'importe, « répondoit-il, je me tiens pour moqué, et « peut-être que c'est d'eux que les ânes se « moquent, lorsqu'ils montrent leurs dents en « grinçant, et qu'ils paroissent rire ». Mais, lui disoit-on, ils ne se mettent guères en peine des ânes : « Et moi, répliquoit-il, je me sou« cie aussi très-peu de ces gens-là ».

Un jour on lui demanda pourquoi tout le monde l'appelloit *chien*. « C'est, répondit-il, « parce que je flatte ceux qui me donnent, « que j'abboie après ceux qui ne me donnent « rien, et que je mords les méchans ».

Une autre fois on lui demanda quel espèce de chien il étoit : « Quand j'ai faim, dit-il, je « tiens de la nature du levrier, je caresse tout « le monde : mais lorsque je suis saoul, je « tiens du dogue, je mords tous ceux que je « rencontre ».

Il vit un jour passer le rhéteur Anaximène qui avoit le ventre extrêmement gros : « Donne-moi un peu de ton ventre, lui dit- « il, tu me feras un grand plaisir, et en « même temps tu te délivreras d'un pesant « fardeau ».

Quand on lui reprochoit pourquoi il mangeoit au milieu des rues et des marchés ? « C'est que la faim me prend-là, de même « que par-tout ailleurs, répondoit-il ».

Un jour comme il retournoit de Lacédémone à Athènes, on lui demanda d'où il venoit : « Je viens de chez des hommes, « répondit-il, et je retourne chez des « femmes ».

Il comparoit ordinairement les belles courtisannes à d'excellent vin empoisonné. Il les appelloit les *reines* des *rois*, parce qu'elles obtenoient d'eux tout ce qu'elles vouloient.

Certain homme admiroit un jour la grande quantité de présens qui étoient dans un

temple de la Samothrace. « Il y en auroit « encore bien davantage, dit Diogène, si « tous ceux qui ont péri en avoient offert « au lieu de ceux qui se sont sauvés ».

Un jour comme il mangeoit au milieu d'une rue, quantité de gens s'assemblèrent autour de lui et l'appellèrent *chien :* « C'est « vous autres qui êtes des chiens, leur dit- « il, car vous vous assemblez autour d'un « homme qui mange ».

Certain méchant athlète qui mourroit de faim dans sa profession, s'avisa de se faire médecin. Diogène le rencontra et lui dit : « Tu as à présent un beau moyen de te « venger de ceux qui t'ont battu autrefois ».

Un jour comme il se promenoit, il apperçut le fils d'une courtisanne qui jettoit des pierres au milieu d'une troupe : « Mon « enfant, lui dit-il, prends garde de frapper « ton père ».

Un homme lui redemanda une fois un manteau qu'il avoit à lui : « Si tu me l'as donné, « dit Diogène, il est à moi à présent ; et si tu « n'as fait que le prêter, je m'en sers encore « actuellement, attends que je n'en aie plus « de besoin ».

Quand on lui reprochoit qu'il buvoit dans

des cabarets : « Je me fais bien raser dans la « boutique d'un barbier, répondoit-il ».

Un jour il entendit qu'on disoit du bien d'un homme qui lui avoit donné l'aumône : « On devroit bien plutôt me louer, dit Dio- « gène, d'avoir mérité qu'on me la donnât ».

Quand on lui demandoit quel profit il avoit tiré de sa philosophie? « Quand elle ne m'au- « roit jamais servi d'autre chose, disoit-il, que « d'être préparé à souffrir tout ce qui m'arri- « vera jamais, j'en serois assez content ».

Quand il eut appris que les Athéniens avoient déclaré qu'Alexandre étoit Bacchus : il leur dit pour se moquer d'eux : « Hé que « ne me faites-vous Sérapis ».

On lui reprochoit un jour qu'il logeoit dans des lieux mal-propres. « Le soleil, dit-il, entre « bien dans des endroits qui sont encore « beaucoup plus sales, et il ne se gâte pas ».

Certain homme s'avisa de lui dire : « Mais « toi qui ne sais rien, comment as-tu la har- « diesse de te mettre au rang des philo- « sophes »? « Quand je n'aurois d'autre mérite, « répondit-il, que celui de pouvoir contre- « faire le philosophe, cela suffit pour dire que « je le suis ».

On lui vint un jour présenter un jeune

homme pour être son disciple ; on lui en disoit tous les biens imaginables; qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, et qu'il savoit beaucoup. Diogène écouta tout fort tranquillement : « Puisqu'il est si accompli, dit-il, il n'a « aucun besoin de moi; pourquoi donc me « l'amenez-vous » ?

Il entroit une autre fois sur un théâtre lorsque tout le monde en sortoit : on lui en demanda la raison, il dit que c'étoit ce qu'il avoit résolu de faire pendant toute sa vie.

Denis le tyran après avoir été chassé de son royaume de Syracuse se retira à Corinthe, où la pauvreté l'obligea d'enseigner la jeunesse pour s'empêcher de mourir de faim. Diogène entra un jour dans son école, il entendit les enfans qui crioient. Denis crut que Diogène le venoit consoler dans ses misères : « Diogène, lui dit-il, je te suis bien obligé : « Hélas! Tu vois l'inconstance de la fortune »! « Malheureux, répondit Diogène, je suis « bien surpris de te voir encore en vie, toi qui « as fait tant de maux dans ton royaume; et « je vois bien que tu n'es pas meilleur maître « d'école, que tu n'as été roi ».

Il vit un jour quelques personnes qui faisoient un sacrifice aux dieux pour avoir un fils ;

« Vous songez bien plutôt, leur dit-il, à de-« mander un fils qu'un honnête homme ».

Un jour il apperçut un beau jeune homme, qui parloit de vilainies : « N'as-tu pas de honte, « lui dit-il, de tirer une épée de plomb d'une « gaine d'ivoire » ?

Il disoit que les gens qui parloient bien de la vertu, et qui ne faisoient rien de tout ce qu'ils enseignoient, étoient semblables à des instrumens de musique qui rendent un son très-agréable sans avoir aucun sentiment.

Un homme lui dit un jour : Je ne suis pas propre à la philososophie. « Pourquoi vis-tu « donc, malheureux, lui répondit-il? puis-« que tu désespères de pouvoir jamais bien « vivre ».

Une autre fois il apperçut un jeune homme qui faisoit quelque chose de malhonnête : « N'as-tu point de honte, lui dit-il, d'avilir l'a-« vantage que la nature te donne; la nature « t'a fait naître homme, et tu t'efforces de de-« venir femme »?

Il disoit que presque tout le monde vivoit dans la servitude, que les esclaves obéissoient à leurs maîtres, et les maîtres à leurs passions : que toutes choses consistoient dans l'usage. Qu'une personne accoutumée à vivre

délicieusement dans la mollesse et dans les plaisirs, ne pouvoit jamais s'en retirer; et qu'au contraire le mépris de la vie délicieuse étoit un vrai plaisir aux gens qui étoient accoutumés à vivre d'une autre manière.

Il croyoit que la pudeur étoit une foiblesse; il n'avoit point de honte de faire devant tout le monde les choses les plus indécentes. « Si « souper est une bonne chose, disoit-il, pour« quoi ne pas souper aussi bien au milieu d'un « marché, que dans une chambre » ?

On lui demanda un jour où il vouloit être enterré quand il seroit mort? « Au milieu de « la campagne, répondit-il ». Comment! répondit quelqu'un, ne craignez-vous point de servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes farouches? « Il faudra mettre mon bâton auprès « de moi, répondit Diogène, afin que je les « puisse chasser quand ils voudront venir ». Mais, lui dit-on, vous n'aurez plus de sentiment. « Et qu'importe donc s'ils me mangent « ou non, répondit Diogène, puisque je ne « le sentirai point ».

Quelques-uns disent qu'étant parvenu à l'âge de 90 ans, il mangea un pied de bœuf crud, qui lui causa une si grande indigestion qu'il en creva. D'autres disent que se sentant accablé de vieillesse, il retint son haleine et

se fit mourir lui-même. Ses amis vinrent le le lendemain, ils le trouvèrent enveloppé dans son manteau : ils le découvrirent, se doutant bien qu'il ne dormoit pas : car il étoit toujours éveillé : ils le trouvèrent mort. Il y eut une grande contestation entre eux à qui l'enterreroit ; ils furent tous prêts d'en venir aux mains; les magistrats et les anciens de Corinthe arrivèrent à propos et les appaisèrent. Diogène fut enterré magnifiquement proche de la porte qui est vers l'Isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros. La mort de ce philosophe arriva justement le même jour qu'Alexandre le Grand mourut à Babylone en la cent quatorzième olympiade. Diogène fut honoré de plusieurs statues que différens particuliers lui érigèrent après sa mort, avec des inscriptions fort honorables.

CRATÈS,

Contemporain de Polemon, qui fut successeur de Xénocrate dans l'Ecole Platonique, vivoit sous la 113e. olympiade.

CRATÈS le Cynique, fut un des principaux disciples du fameux Diogène ; il étoit fils d'Ascondus, Thébain, d'une famille très-considérable, et qui possédoit de grands biens. Il se trouva un jour à une tragédie où il remarqua que Télephus quitta toutes ses richesses pour se faire Cynique; cela le toucha; il résolut aussi-tôt d'embrasser le même parti; il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens qu'il mit entre les mains d'un banquier, et le pria de les rendre à ses enfans en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit; mais s'ils avoient assez d'élévation pour être philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thèbes, parce que les philosophes n'avoient besoin de rien. Ses parens vinrent un jour le prier de changer de résolution, et de prendre un autre parti : il les chassa de sa maison, et les poursuivit à coups de bâton.

Pendant

Pendant l'été, Cratès portoit un manteau fort pesant, et étoit vêtu très-légèrement dans la plus grande rigueur de l'hyver, afin de se faire à toutes sortes d'injures du temps et d'incommodités. Il entroit effrontément dans toutes sortes de maisons pour faire des réprimandes sur toutes les choses qui lui déplaisoient ; il couroit après les femmes de mauvaise vie, et leur disoit des injures, afin de s'en attirer à lui-même, et de s'accoutumer par ce moyen à les souffrir dans d'autres occasions. Il vivoit assez durement, et ne buvoit jamais que de l'eau, de même que tous les autres Cyniques.

L'orateur Métrocle n'osoit plus paroître en public, parce qu'il ne se retenoit pas aisément, et qu'il lui arrivoit toujours en parlant de laisser échapper certains vents dont le bruit lui faisoit tant de honte, qu'il s'étoit renférmé dans sa maison où il avoit resolu de passer tristement le reste de sa vie. Cratès en entendit parler ; il mangea aussi-tôt quantité de lupins, afin de se remplir le corps de vents, et s'en alla au logis de Métrocle ; il lui dit plusieurs belles paroles pour lui faire connoître qu'il ne devoit point avoir de honte, puisqu'il n'avoit fait aucun mal ; que ces choses-là arrivoient à tout le monde, et qu'il

seroit fort surprenant que cela ne lui arrivât pas aussi. Pendant qu'il parloit, les lupins qu'il avoit mangé faisoient leur effet : le bon exemple de Cratès encouragea tellement Métrocle, qu'il reconnut sa foiblesse ; il se mit au-dessus de toutes sortes de bienséances ; il brûla tous les écrits qu'il avoit de Théophraste, sous qui il avoit étudié, et s'attacha à Cratès qui en fit un fort bon Cynique. Métrocle fut ensuite fort distingué entre les philosophes de la secte, et fit plusieurs disciples qui eurent de la réputation ; mais à la fin, comme il se sentoit vieux et infirme, le dégoût de la vie le prit, il s'étrangla lui-même.

Cratès étoit fort laid, et pour paroître encore plus extraordinaire et plus hideux, il avoit cousu des peaux de moutons par-dessus son manteau, en sorte que quand on l'appercevoit, on avoit peine à distinguer qu'elle espèce d'animal ce pouvoit être. Il étoit d'ailleurs fort adroit dans toutes sortes d'exercices, et quand il alloit se présenter dans des lieux public pour lutter et pour faire quelqu'autre chose semblable, tous ceux qui étoient-là ne pouvoient s'empêcher de rire, à cause de sa figure et de son habit extraordinaire. Cratès ne s'étonnoit point de cela : il levoit les mains en

haut : « Prends patience, ô Cratès, s'écrioit-« il; ceux qui se moquent de toi présentement « pleureront dans un instant, et tu auras le « plaisir de voir qu'ils t'estimeront heureux, « lorsqu'ils se blâmeront eux-mêmes de leur « lâcheté ».

Il alla un jour prier certain maître d'accorder une grace à un de ses disciples ; au lieu de lui embrasser les genoux, il lui embrassa les cuisses : ce maître trouva cela fort extraordinaire et voulut s'en fâcher : « Qu'importe, lui dit Cratès, tes cuisses « ne sont-elles pas à toi de même que tes « genoux ».

Il disoit qu'il étoit impossible de trouver des gens qui n'eussent jamais fait aucune faute : mais que des grenades pouvoient être très-belles, quoiqu'il s'y rencontrât quelque petit grain pourri.

Les magistrats d'Athènes l'accusèrent une fois de porter du linge contre leur défense : Théophraste en porte bien aussi, leur dit Cratès, et si vous voulez je vous le ferai voir tout à l'heure. Les magistrats ne le pouvoient croire: ils suivirent Cratès qui les mena dans une boutique de barbier, et leur montra pour se moquer d'eux, Théophraste ayant autour de lui un linge à barbe : « Tenez, leur dit-il, ne

» voyez-vous pas que Théophraste porte aussi « du linge ».

Cratès vouloit que ses disciples fussent entièrement détachés des biens de ce monde : « Je ne possède rien que ce que j'ai appris, « disoit-il, et j'ai abandonné tout le reste aux « gens qui aiment le faste ». Il les exhortoit sur toutes choses à fuir les plaisirs, parce que rien n'étoit plus convenable à un philosophe que la liberté, et qu'il n'y avoit point de maître plus tyrannique que la volupté.

« La faim, disoit-il, fait passer l'amour ; si « ce remède n'est pas suffisant, le temps « ordinairement en vient à bout ; sinon il « ne reste plus qu'à prendre une corde et à « se pendre ».

Quand il parloit des mœurs corrompues de son siècle, il ne pouvoit s'empêcher de blâmer la folie des hommes, qui n'épargnoient point l'argent dans des choses honteuses, pourvu qu'elles fussent conformes à leurs passions ; et qui avoient regret de la moindre dépense qu'ils faisoient dans des choses honnêtes et très-profitables.

C'est lui qui a fait ce journal qui a depuis été si célèbre : « Qu'on donne dix mines à un « cuisinier, et à un médecin une drachme ;

« cinq talens à un flatteur, et à un bon conseil-
« ler de la fumée ; à une courtisanne un talent
« et une obole à un philosophe ».

Quand on lui demandoit de quoi lui servoit sa philosophie : « A savoir se contenter de lé-
« gumes, répondit-il, et à vivre sans soin et
« sans inquiétude ».

Un jour Démétrius de Phalère lui envoya du vin avec quelques pains : Cratès fut fort indigné de ce que Démétrius s'étoit imaginé qu'un philosophe avoit besoin de vin : il renvoya la bouteille d'un air sévère. « Ah ! plût
« aux dieux, s'écria-t-il, qu'il y eut aussi des
« fontaines de pain ».

Les manières libres de Cratès plurent tellement à Hyparchia, sœur de Métrocle, qu'elle ne voulut point entendre parler de plusieurs autres personnes considérables qui la recherchoient avec empressement ; elle menaça ses parens que si on ne la marioit pas à Cratès elle se tueroit elle-même. Ses parens firent humainement tout ce qu'ils purent pour lui ôter cette idée de l'esprit ; ils n'y purent jamais réussir ; ils furent contraint d'avoir recours à Cratès même, qu'ils prièrent instamment de la détourner de cette résolution ; mais comme il n'en pouvoit venir à bout, il se leva et se dépouilla devant

elle pour lui faire voir sa bosse et son corps tout de travers, il jetta aussi-tôt par terre son manteau, sa besace et son bâton. « Afin que « tu ne sois point trompée, lui dit-il, voilà ton « mari et tout ce qu'il possède; regarde à « présent ce que tu veux faire; car si tu « m'épouses, je ne prétends pas que tu aies « d'autres richesses ». Hyparchia ne balança point, elle préféra aussi-tôt Cratès à tout ce qu'elle avoit, aussi bien qu'à tout ce qu'elle pouvoit prétendre; elle s'habilla en Cynique et devint encore plus effrontée que son mari. Ils faisoient ensemble les choses les plus infâmes au milieu des rues et des places publiques, sans se mettre en peine de personne. Hyparchia n'abandonnoit jamais son mari; elle le suivoit par-tout, et se trouvoit dans toutes les assemblées avec lui.

Un jour comme ils étoient à un festin chez Lysimachus, elle fit ce sophisme à l'impie Théodore, qui s'y étoit aussi rencontré: « Si Théodore faisant certaines choses « n'est pas blâmé, Hyparchia faisant la « même chose, ne doit pas être blâmée « non plus : or Théodore en se frappant lui-« même, ne fait rien dont on le puisse blâ-« mer; donc, dit elle, en lui appliquant un

« soufflet, Hyparchia frappant Théodore, « ne doit point être blâmée ». Théodore ne répondit rien sur-le-champ à cet argument; mais il arracha le manteau de dessus l'épaule d'Hyparchia, qui n'en parut pas plus étonnée : « Tenez, dit Théodore : voilà une « femme qui a quitté sa tapisserie et sa toile ». Cela est vrai, répondit Hyparchia : « mais « crois-tu que j'aie si mal fait de préférer « la philosophie à des exercices de femmes ».

De ce digne mariage de Cratès et d'Hyparchia vint un fils nommé Pasiclès, que son père et sa mère eurent grand soin d'élever dans la philosophie Cynique.

Alexandre demanda un jour à Cratès, s'il ne seroit pas bien-aise qu'on rebâtît sa patrie : « Qu'est-il besoin, répondit Cratès, quelque autre Alexandre viendroit peut-être « encore la détruire ».

Il disoit qu'il n'avoit point d'autre patrie que la pauvreté et le mépris de la gloire, sur quoi la fortune n'avoit aucun droit; qu'il étoit le citoyen de Diogène, et par conséquent exempt de toute sorte d'envie.

Il irrita un jour le musicien Nicodrome, qui lui donna un grand coup de poing, et lui fit une bosse au front. Cratès mit sur cette bosse un morceau de papier, où il avoit

écrit : « Voilà l'ouvrage de Nicodrome » ; et il se promenoit dans les rues avec cet écriteau sur le front.

Il disoit que les richesses des grands seigneurs étoient comme les arbres qui naissent dans les montagnes et les rochers inaccessibles, qu'il n'y avoit que les milans et les corbeaux qui mangeoient les fruits de ces arbres : de même aussi il n'y avoit que les flatteurs et les femmes de mauvaise vie qui profitoient du bien des grands seigneurs ; qu'un riche environné de flatteurs, étoit un veau au milieu d'une troupe de loups.

Quand on lui demandoit jusqu'à quel temps il falloit s'appliquer à la philosophie ? « C'est, « répondit-il, jusqu'à ce qu'on ait reconnu « que les gens à qui on donne des armées à « commander, ne sont que des meneurs « d'ânes ».

Cratès, aussi bien que tous les autres Cyniques, négligeoient toutes sortes de sciences, exepté la morale. Il vécut très-long-temps ; il étoit tout courbé de vieillesse vers les dernières années de sa vie. Quand il se sentit approcher de sa fin, il disoit, en se considérant lui-même : « Ah ! pauvre bossu, « tes longues années te vont mettre au tom-« beau ; tu verras bien-tôt le palais des enfers ».

Il mourut ainsi de caducité et de défaillance. Le temps de sa plus grande vogue étoit vers la 113e. olympiade ; c'étoit pour lors qu'il florissoit à Thèbes, et qu'il effaçoit tous les autres Cyniques de ce temps. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des Stoïciens si renommée.

PIRRHON.

Il vivoit un peu auparavant Epicure, vers la 120e olympiade.

PIRRHON a été l'auteur de la secte qu'on appelle des *Pirrhoniens* ou *Sceptiques ;* il étoit fils de Plistarque, de la ville d'Élée dans le Péloponnèse : il s'appliqua d'abord à la peinture, ensuite il fut disciple de Drison, et enfin du philosophe Anaxarchus, auquel il s'attacha tellement, qu'il le suivit jusques dans les Indes. Pirrhon, pendant ce long voyage, eut un très-grand soin de converser avec les mages, les gymnosophistes et tous les philosophes orientaux: après s'être instruit à fond de toutes leurs opinions, il ne trouva rien qui put le contenter; il lui parut que toutes choses étoient incompréhensibles; que la vérité étoit cachée dans le fond d'un abîme, et qu'il n'y avoit rien de plus raisonnable que de douter de tout, et ne jamais décider.

Il disoit que tous les hommes régloient leur vie sur de certaines opinions reçues; que chacun ne faisoit rien que par habitude, et qu'on examinoit chaque chose par rapport aux loix et aux coutumes établies dans chaque

pays, mais qu'on ne savoit point si ces loix-là étoient bonnes ou mauvaises.

Dans les commencemens Pirrhon étoit pauvre et assez inconnu : il exerçoit sa profession de peintre, et on a gardé long-temps à Elée plusieurs de ses ouvrages où il avoit fort bien réussi. Il vivoit dans une grande solitude, et ne se trouvoit dans aucune assemblée. Il faisoit souvent des voyages, et ne disoit jamais à personne l'endroit où il alloit. Il souffroit tout sans se mettre en peine de rien. Il se fioit si peu à ses sens, qu'il ne se détournoit ni pour rochers ni pour précipices, ni pour aucun autre péril ; il se seroit plutôt laissé écraser que de se ranger pour éviter la rencontre d'un charriot : il y avoit toujours quelques-uns de ses amis qui le suivoient et qui avoient soin de le détourner dans les occasions. Il avoit l'esprit égal, et s'habilloit en tout temps de la même manière. Quand il disoit quelque chose, et que la personne à qui il parloit se retiroit pour quelque raison, et le laissoit seul, cela ne l'empêchoit pas de continuer jusqu'à ce qu'il eût achevé, de même que si quelqu'un l'eut écouté. Il traitoit tout le monde avec la même indifférence.

Un jour Anaxarchus étoit tombé malheureusement dans une fosse; comme il appelloit

tout le monde à son secours, Pirrhon son disciple passa par devant lui sans se mettre en peine de le secourir. Quantité de gens blâmèrent fort Pirrhon de son ingratitude à l'égard de son maître ; Anaxarchus, au contraire, le loua fort d'être véritablement sans aucune passion, et de n'avoir aucun égard pour personne.

La réputation de Pirrhon se répandit en peu de temps par toute la Grèce, quantité de gens embrassèrent sa secte : ceux d'Elée après avoir connu son mérite, eurent tant de vénération pour lui, qu'ils le créèrent souverain pontife de leur religion. Les Athéniens le firent citoyen de leur ville. Epicure aimoit fort sa conversation, et ne pouvoit se lasser d'admirer sa manière de vie. Tout le monde le regardoit comme un homme véritablement libre, et exempt de toutes sortes de troubles, de vanité et de superstition. Enfin le philosophe Timon assure qu'il étoit respecté comme un petit dieu sur terre ; il passoit tranquillement sa vie avec sa sœur Philiste, qui étoit sage de profession. Il alloit au marché vendre de petits oiseaux et de petits cochons ; il nettoyoit sa maison, et étoit si indifférent pour toute sorte de travail, que souvent il s'exerçoit à laver une truie.

Un jour un chien se jetta sur lui pour le mordre ; Pirrhon le repoussa ; Quelqu'un lui fit connoître que cela étoit contre ses principes. « Ah! répondit-il, qu'il est difficile de « se défaire de ses préjugés, et qu'on a de « peine à dépouiller entièrement l'homme. « C'est pourtant à quoi il faut travailler de tout « son pouvoir, et il faut y employer toutes les « forces de sa raison ».

Une autre fois comme il passoit la mer dans un petit bâtiment, des vents impétueux se levèrent tout d'un coup ; le vaisseau étoit en grand danger de périr ; tous ceux qui passoient avec Pirrhon étoient dans de grandes frayeurs : Pirrhon demeuroit fort tranquille au milieu de la tempête ; il leur montra un petit cochon qui mangeoit d'aussi bon courage, que si le vaisseau eut été au port, et il leur disoit que les sages devoient tâcher d'imiter l'assurance de ce petit animal, et d'être tranquilles dans toutes sortes d'états.

Pirrhon avoit un ulcère; celui qui le pansoit fut un jour obligé de lui faire les opérations les plus violentes ; il lui coupa et lui brûla les chairs : Pirrhon ne témoigna jamais qu'il souffroit la moindre douleur, et ne fronça pas même le sourcil. Ce philosophe croyoit que le plus haut dégré de perfection

à l'égard de l'Italie, est occidentale à l'égard de la Perse. Ce qui est un miracle dans certains endroits, est une chose très-commune dans d'autres. Le même homme est père à l'égard de certàines gens, et frère à l'égard d'autres personnes. Enfin la contrariété qui se rencontre dans chaque chose, faisoit que Pirrhon ni ses disciples ne définissoient jamais rien, parce qu'ils croyoient qu'ils n'y avoit aucune chose dans le monde qui nous fut absolument connue par elle-même, sans que nous eussions besoin de la comparer pour dire le rapport qu'elle avoit avec une autre chose. Comme ils ne connoissoient aucune vérité, ils bannissoient toutes sortes de démonstrations; car, disoient-ils, toute démonstation doit être fondée sur quelque chose de clair et d'évident qui n'ait aucun besoin de preuve. Or il n'y a rien dans le monde qui soit de cette nature, puisque quand les choses nous sembleroient évidentes, nous serions toujours obligés de montrer la vérité de la raison qui fait que nous les croyons telles.

Pirrhon, après Homère comparoit ordinairement les hommes à des feuilles d'arbres qui se succèdent perpétuellement les unes aux

aux autres, et dont les nouvelles prennent la place des vieilles qui tombent. Il vécut toujours dans une grande considération depuis qu'il eut été connu; et mourut enfin âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

BION.

Il fut disciple de Théophraste qui avoit succédé à Aristote dans l'école Péripatétique, vers la 114e. olympiade.

Le philosophe Bion étudia assez long-temps dans l'Académie; cette école lui déplut; il se moquoit des statuts qu'on y observoit, et en faisoit tous les jours des railleries; il la quitta tout-à-fait. Il prit un manteau, un bâton et une besace, et embrassa la secte des Cyniques: mais comme il y avoit encore dans celle-là quelque chose qui ne l'accommodoit pas, il la tempéra en y mêlant plusieurs des préceptes de Théodore, disciple et successeur d'Aristipe dans l'école des Cyrénaïques. Enfin, il étudia en dernier lieu sous Théophraste, successeur d'Aristote.

Bion avoit l'esprit fort subtil, et étoit très-bon logicien; il excelloit dans la poésie et dans la musique, et avoit un génie particulier pour la géométrie. Il aimoit fort la bonne chère, et menoit une vie très-débauchée. Il ne demeuroit jamais long-temps en aucun endroit: il se promenoit de ville en ville, et se trouvoit à tous les festins, où son grand talent étoit

de faire rire la compagnie, et de faire admirer son bel esprit. Comme il étoit fort agréable, chacun se faisoit un plaisir de l'avoir et de le bien régaler.

Bion sut un jour que quelques-uns de ses ennemis avoient fait des contes au roi Antigonus au sujet de sa naissance ignominieuse; il n'en témoigna rien, et ne fit pas semblant même que cela lui fût revenu par aucun endroit. Antigonus envoya quérir Bion, croyant l'embarrasser fort, et lui dit: « Apprens-moi « un peu quel est ton nom, ton pays, ton ori- « gine, et de quelle profession étoient tes pa- « rens » Bion ne s'étonna point: « Mon père, « répondit-il, étoit un affranchi qui vendoit « du lard et du beurre salé: il étoit impossible « de connoître s'il avoit été beau ou laid au- « trefois, parce qu'il avoit le visage tout défi- « guré des coups que son maître lui avoit « donnés. Il étoit Scythe de nation, et origi- « naire des bords du Boristhènes: il avoit fait « connoissance avec ma mère dans un lieu in- « fâme où il l'avoit rencontrée: c'étoit-là qu'ils « avoient célébré leur beau mariage: enfin, « je ne sais quel crime mon père commit, il « fut vendu avec sa femme et ses enfans. « J'étois un jeune garçon assez joli; un ora- « teur m'acheta et me laissa tout son bien en

« mourant : je déchirai sur le champ son tes-
« tament que je jettai dans le feu, et me re-
« tirai à Athènes, où je me suis appliqué à la
« philosophie. Vous connoissez à présent mon
« nom, mon pays, mon père et toute mon
« origine aussi bien que moi : Voilà tout ce
« que j'en puis apprendre moi-même. Persée
« et Philonide n'ont plus que faire de com-
« poser des histoires pour vous donner du
« plaisir ».

On demanda un jour à Bion quel étoit le plus malheureux de tous les hommes? « C'est, « répondit-il, celui qui souhaite avec le plus « de passion de devenir heureux, et de mener « une vie douce et tranquille ».

Un jeune homme lui demanda une autre fois s'il devoit se marier : « Les femmes lai- » des, répondit Bion, font mal au cœur, mais « les belles font mal à la tête ».

Il disoit que la vieillesse étoit le port des maux, et que c'étoit là où tous les malheurs se retiroient en foule; qu'on ne devoit compter le nombre de ses anneés que par rapport à la gloire qu'on s'étoit acquise dans le monde; que la beauté étoit un bien étranger qui ne dépendoit point de nous; et que les richesses étoient le nœud de toutes les grandes entreprises, parce que sans cela on ne pour-

roit rien faire, quelque habileté qu'on eut d'ailleurs.

Il rencontra un jour un homme qui avoit mangé tout son bien; il lui dit : « La terre a « englouti Amphiaraüs, mais toi tu as englouti « la terre ».

Un grand parleur, fort importun d'ailleurs, lui dit qu'il avoit dessein de le prier de quelque chose : « Je ferai volontiers tout ce que « tu voudras, répondit Bion, pourvu que tu « m'envoies dire ce que tu souhaites, et que « tu n'y viennes point toi-même ».

Une autre fois il étoit dans un vaisseau avec plusieurs scélérats, le vaisseau fut pris par les corsaires; ces scélérats se disoient les uns aux autres : « Ah! nous sommes perdus si on « nous reconnoît ». « Et moi, disoit Bion, je « suis perdu si on ne me reçonnoît point ».

Il vit un jour venir vers lui certain envieux qui étoit fort triste : « T'est-il arrivé quelque « malheur, lui dit-il, ou si c'est quelque bon- « heur qui est arrivé à un autre »?

Quand il voyoit passer un avare, il lui disoit : « Tu ne possèdes pas ton bien, c'est ton « bien qui te possèdes ».

Il disoit que les avares avoient soin de leur bien, comme s'il étoit effectivement à eux;

mais qu'ils craignoient autant de s'en servir, que s'il appartenoit à d'autres.

Il croyoit qu'un des plus grands maux étoit de ne savoir pas souffrir le mal.

Qu'on ne devoit jamais reprocher la vieillesse à personne, puisque c'étoit un état où chacun souhaitoit parvenir.

Qu'il valoit mieux donner de son bien, que de souhaiter celui d'autrui, parce qu'on pouvoit être heureux avec un moindre bien, et qu'on étoit toujours malheureux, lorsqu'on avoit des désirs.

Que souvent la témérité n'étoit point méséante à un jeune homme; mais que les vieillards ne devoient jamais consulter que la prudence.

Que quand on avoit une fois fait des amis, il les falloit garder tels qu'ils fussent, de crainte qu'il ne semblât que nous eussions fait société avec les méchans, ou que nous eussions rompu avec d'honnêtes gens.

Il avertissoit ses amis de croire, qu'ils avoient fait du progrès dans la philosophie, lorsqu'ils ne se sentoient pas plus émus, lorsqu'on leur disoit des injures que quand on leur faisoit des complimens.

Il croyoit que la prudence étoit autant au-

dessus des autres vertus, que la vue à l'égard du reste des sens.

Que l'impiété étoit une mauvaise compagne de la conscience, puisqu'il étoit très-difficile qu'un homme put parler bien hardiment, lorsque la conscience lui reprochoit quelque chose, et qu'il croyoit que quelque divinité étoit justement irritée contre lui.

Que le chemin des enfers étoit bien facile, puisqu'on y alloit les yeux fermés.

Que ceux qui ne pouvoient s'élever jusqu'à la philosophie, et qui s'attachoient aux sciences humaines, étoient comme les amans de Pénélope, qui n'avoient commerce qu'avec les servantes de la maison, faute d'avoir pu gagner la maîtresse.

Un jour comme Bion étoit à Rhodes, il vit que tous les Athéniens qui étoient dans cette isle ne s'appliquoient qu'à l'éloquence et à la déclamation; il commença à enseigner la philosophie. Quelqu'un voulut le blâmer de ce qu'il ne faisoit pas comme les autres : « J'ai « apporté du froment, répondit Bion, veux-« tu que je vende de l'orge ». Il disoit, en parlant d'Alcibiade, que dans sa grande jeunese, il avoit débauché les maris d'avec leurs femmes : mais qu'après être parvenu à l'âge

viril, il avoit débauché les femmes d'avec leurs maris.

On demanda un jour à Bion, pourquoi il n'avoit pas gagné quelque jeune garçon pour demeurer avec lui : « C'est, répon-« dit-il, parce qu'on ne sauroit attirer un « fromage mou avec un hameçon ».

Quand on lui parloit de la peine des Danaïdes qui tiroient perpétuellement de l'eau dans des paniers percés, il disoit : « Je les « trouverois beaucoup plus à plaindre si elles « étoient obligées de tirer dans des vases qui « n'auroient point de trous ».

Pendant son séjour à Rhodes, il débaucha quantité de jeunes gens pour s'appuyer de leur autorité dans ce pays-là.

Enfin, après avoir mené une vie infâme, il tomba malade à Chalcis et languit pendant long-temps. Comme il étoit assez pauvre, et qu'il n'avoit pas seulement de quoi payer des gens pour avoir soin de lui, le roi Antigonus lui envoya deux esclaves, et lui fit présent d'une chaise, afin qu'il le put suivre quand il voudroit.

On dit que Bion pendant sa langueur se repentit d'avoir méprisé les dieux; il eut recours à eux pour le retirer de ce pitoyable état; il alloit fleurer les viandes des victimes qui

leur avoient été immolées : il confessa ses crimes et eut la foiblesse d'implorer le secours d'une vieille sorcière à laquelle il s'abandonna : il lui tendit ses bras et son cou, afin qu'elle y attachât ses charmes, il tomba dans des superstitions extraordinaires ; il orna sa porte de laurier, et étoit prêts de faire toutes choses pour se conserver la vie ; mais tous ces remèdes furent inutiles. Le pauvre Bion mourut à la fin accablé de maux que ses débauches passées lui avoient causés.



EPICURE,

Né la troisième année de la 109e. olympiade, mort la seconde de la 127e, âgé de 72 ans.

EPICURE de la famille des Philaïdes, naquit à Athènes vers la 109e. olympiade. Dès l'âge de quatorze ans il s'appliqua à la philosophie; il étudia quelque temps à Samos, sous Pamphile, Platonicien; il ne put jamais bien goûter sa doctrine; il se retira de son école, et ne prit plus d'autre maître. On dit qu'il enseigna la grammaire, mais qu'il ne tarda pas à s'en dégoûter. Il se plaisoit beaucoup à lire les livres de Démocrite, dont il se servit utilement par la suite pour composer son systême.

A l'âge de trente-deux ans ils enseigna la philosophie à Mételin, et de-là à Lampsaque. Cinq ans après il revint à Athènes, où il institua une nouvelle secte. Il acheta un beau jardin qu'il cultivoit lui-même : c'est là où il établit son école; il y menoit une vie douce et agréable avec ses disciples qu'il enseignoit en se promenant et en travaillant, et leur faisoit répéter par cœur les préceptes qu'il leur donnoit. On venoit de tous les endroits de la Grèce pour avoir le plaisir de l'entendre et de le considérer dans sa solitude.

Epicure faisoit profession d'une grande sincérité et d'une grande candeur d'ame. Il étoit doux et affable à tout le monde; il avoit une tendresse si forte pour ses parens et pour ses amis, qu'il étoit entièrement à eux, et leur donnoit tout ce qu'il avoit. Il recommandoit expressément à ses disciples d'avoir compassion de leurs esclaves ; il traitoit les siens avec une humanité surprenante; il leur permettoit d'étudier, et prenoit le soin de les instruire lui-même comme ses propres disciples.

Epicure ne vivoit en tout temps que de pain et d'eau, de fruits et de légumes qui croissoient dans son jardin. Il disoit quelque fois à ses gens : « Apportez-moi un peu de lait et de

« fromage, afin que je puisse faire meilleure « chère quand je voudrai ». Voilà, dit Laërce, qu'elle étoit la vie de celui qu'on a voulu faire passer pour voluptueux.

Cicéron dans ses *Tusculanes*, s'écrie : « Ah! qu'Epicure se contentoit de peu »!

Les disciples d'Epicure imitoient la frugalité et les autres vertus de leur maître; ils ne vivoient que de légumes et de laitage non plus que lui, quelques-uns buvoient tant soit peu de vin; mais tous les autres ne buvoient que de l'eau. Epicure ne vouloit pas qu'ils fissent bourse commune comme les disciples de Pythagore, parce que, disoit-il, c'est plutôt une marque de la défiance qu'on a les uns pour les autres, que d'une parfaite union.

Il croyoit qu'il n'y avoit rien de plus noble que de s'appliquer à la philosophie; que les jeunes gens ne pouvoient commencer trop-tôt à philosopher, et que les vieux ne devoient jamais s'en lasser, puisque le but qu'on s'y proposoit étoit de vivre heureux, et que c'étoit là où tout le monde devoit tendre.

La félicité dont parlent les philosophes, est une félicité naturelle, c'est-à-dire, un état heureux auquel on peut parvenir en cette vie par les forces de la nature. Epicure la fait

consister dans le plaisir, non pas dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit et dans la santé du corps. Il n'avoit point d'autre idée du souverain bien, que de posséder ces deux choses en même-temps.

Il enseigna que la vertu est le moyen le plus puissant pour rendre la vie heureuse, parce qu'il n'y a rien de plus doux que de vivre sagement et selon les règles de l'honnêteté; et de n'avoir rien à se reprocher; de ne se sentir atteint d'aucun crime; de ne nuire à personne; de faire du bien autant qu'il est possible, et enfin de ne manquer jamais à aucun des devoirs de la vie. Il infère de-là qu'il n'y sauroit avoir d'heureux que les honnêtes gens, et que la vertu est inséparable de la vie agréable.

Il ne pouvoit se lasser de louer la sobriété et la continence, qui servent merveilleusement à tenir l'esprit dans une assiette tranquille, à conserver la santé du corps, et même à la réparer quand elle est une fois affoiblie : Il faut, « disoit-il, s'accoutumer à vivre de peu, c'est « la plus grande richesse qu'on puisse ja- « mais acquérir. Outre que les choses les « plus communes font autant de plaisir lors- « qu'on a faim, que les mêts les plus délicieux, « on se porte beaucoup mieux quand on vit

« simplement, on n'a jamais la tête em-
« barrassée, l'esprit est libre, et on a tou-
« jours l'agrément de pouvoir s'appliquer à
« connoître la vérité et le sujet qui nous porte
« à prendre un parti plutôt que l'autre dans
« toutes nos actions; enfin les festins qu'on
« fait de temps en temps en sont beaucoup
« plus agréables, et on est bien plus disposé
« à souffrir les revers de la fortune quand on
« sait simplement se passer du peu que la
« nature demande, que lorsqu'on est accou-
« tumé à vivre dans les délices et dans la
« magnificence. On ne sauroit, ajoute-t-il,
« éviter avec trop de soin les débauches qui
« corrompent le corps et abrutissent l'esprit,
« et quoique tout plaisir soit un bien désirable
« par lui-même, on doit cependant s'en éloi-
« gner beaucoup lorsque les maux qui l'accom-
« pagnent surpassent la satisfaction qui nous
« en revient : de même qu'il est avantageux
« de souffrir un mal qui sûrement doit être
« récompensé par un bien plus considérable
« que le mal qu'on est obligé de souffrir ».

Il croyoit, contre l'opinion des Cyrénaïques, que l'indolence étoit un plaisir perpétuel, et que les plaisirs de l'esprit étoient beaucoup plus sensibles que ceux du corps : « car, disoit-« il, le corps ne sent que la douleur présente,

« au lieu que l'esprit, outre les maux pré-
« sent sent encore les passés et les futurs ».

Epicure tient que notre ame est corporelle, parce qu'elle meut notre corps, qu'elle participe à toutes nos joies aussi-bien qu'à ses infirmités, qu'elle nous réveille en sursaut lorsque nous sommes le plus endormis, et qu'enfin elle nous fait changer de couleur selon les différens mouvemens. Il assure qu'elle ne pourroit jamais avoir aucun rapport avec lui si elle n'étoit pas corporelle.

Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res.

Il a conçu qu'elle n'est rien autre chose qu'un tissu de matière fort subtile répandue partout notre corps dont elle faisoit une partie, de même que le pied, la main ou la tête; d'où il conclut que par notre mort elle périt, qu'elle se dissipe comme une vapeur, et qu'il n'y reste aucun sentiment non plus que dans le corps; que par conséquent la mort n'est pas à craindre, puisqu'elle n'est pas un mal: car bien et mal consiste dans le sentiment: or, la mort est une privation de tout sentiment. C'est donc une chose qui ne nous regarde en aucune façon, puisque nous n'avons jamais rien de commun avec elle, et que pendant que nous sommes elle n'est point, et que dès

qu'elle est nous ne sommes plus : Qu'à la vérité quand on se trouvoit au monde, il étoit fort naturel d'y vouloir demeurer tant que le plaisir nous y attachoit : mais qu'on ne devoit pas avoir plus de peine à en sortir, qu'on en avoit ordinairement à quitter la table après avoir bien mangé.

Il disoit que très-peu de gens savoient tirer parti de la vie; que tout le monde méprisoit l'état présent dans lequel il étoit, et que chacun se proposoit de vivre plus heureux dans la suite : mais qu'on étoit surpris de la mort avant que d'avoir pu exécuter ses projets, et que c'étoit ce qui rendoit la vie des hommes si malheureuse. Qu'ainsi rien n'étoit plus à propos que de jouir du temps présent, sans compter sur l'avenir : Qu'il ne falloit pas estimer le bonheur de la vie par la quantité d'années que nous restions sur la terre; mais seulement par les plaisirs que nous y goûtions. « Une vie courte et agréable, disoit-il, est « beaucoup plus à souhaiter qu'une vie longue « et ennuyeuse. C'est la délicatesse qu'on « cherche dans les bons repas, et non pas une « grande abondance de viandes mal préparées « Que si nous considérons qu'après la mort « nous serons privés pour jamais de tous les « avantages de la vie, il faut aussi s'imaginer

que

« que jamais nous n'aurons plus de désir de « les posséder, que nous en avions avant que « de naître ».

« Que c'étoit une grande foiblesse d'avoir « peur de tout ce qu'on dit des enfers. Que « les peines de Tantale, Sysiphe, Titie et des « Danaïdes sont des fables inventées à plaisir « pour faire connoître les troubles et les pas- « sions dont les hommes sont tourmentés dans « ce monde; et qu'enfin on devoit se défaire « de toutes ces frayeurs qui ne servent qu'à « troubler le repos et la douceur de la vie ».

Il fait consister la liberté dans une entière indifférence; il rejette le destin. Il tient que l'art de deviner est une chose frivole, et qu'il est impossible à aucun être de connoître jamais les choses futures, lorsqu'elles dépendent du caprice des hommes et qu'elles n'ont point de causes nécessaires.

Epicure a toujours parlé magnifiquement de la divinité. Il vouloit qu'on en eut des sentimens fort relevés. Il défendoit expressément qu'on lui attribuât aucune chose indigne de l'immortalité et de la souveraine béatitude. « L'impie, disoit-il, n'est pas celui qui rejette « les dieux qu'adore le peuple; mais celui qui « attribue aux dieux toutes les impertinences « que leur attribue le peuple ».

Il a conçu que la divinité méritoit nos adorations par l'excellence de sa nature, et que nous devions les lui rendre par cette seule considération, et non par la crainte d'aucun châtiment, ni en vue d'aucun intérêt. Il a blamé les superstitions dont abuse le peuple, et qui servent ordinairement de prétexte aux plus grands crimes.

La religion dans laquelle il étoit né n'exemptoit les dieux d'aucunes des foiblesses humaines. Quant à lui, il les considéroit comme des êtres bienheureux dont la demeure étoit dans des lieux agréables, où on ne connoissoit ni vent, ni pluie, ni neige, et où ils étoient toujours environnés d'un air serein, et d'une brillante lumière, et perpétuellement occupés dans la jouissance de leur félicité.

Il éloignoit d'eux tout ce qui d'ordinaire nous embarrasse. Il les a cru indépendans de nous dans leur bonheur, incapables d'être touchés ni de nos bonnes ni de nos mauvaises actions. Il croyoit que s'ils prenoient soin des hommes, ou que s'ils se mêloient du gouvernement du monde, cela troubleroit leur félicité.

Il conclut de-là que les invocations, les prières et les sacrifices étoient entièrement inutiles; qu'il n'y avoit aucun mérite à recou-

rir aux dieux, ni à se prosterner devant leurs autels dans tous les accidens qui nous arrivoient; mais qu'il falloit regarder toutes choses d'un air tranquille et sans s'étonner.

Il ajoute, que ce n'est point la raison qui a donné aux hommes l'idée des dieux; et que la crainte que tous les hommes ont de ces êtres tranquilles, ne vient que de ce que souvent en rêvant on s'imagine voir des phantômes d'une grandeur prodigieuse. Il semble que ces spectres nous menacent avec une hauteur et une fierté convenable à leur mine majestueuse : on leur voit faire, à ce qu'il semble, des choses surprenantes; et comme d'ailleurs ces phantômes reviennent dans tous les temps, et qu'il y a quantité d'effets merveilleux dont les causes paroissent inconnues, lorsque les gens peu éclairés considèrent le soleil, la lune, les étoiles et leurs mouvemens si réguliers, ils s'imaginent aussi-tôt que ces spectres nocturnes sont des êtres éternels et tout puissans. Ils les placent au milieu du firmament, d'où il voient venir le tonnèrre, les éclairs, la grêle, la pluie et la neige : ils les font présider à la conduite de cette admirable machine du monde, et leur attribuent généralement tous les effets dont les causes leur sont inconnues. C'est de-là, à ce qu'il

prétend qu'est venu cette grande quantité d'autels qu'on voit par tout le monde; et il croit que le culte qu'on rend aux dieux, n'a point d'autre origine que ces fausses terreurs.

Pour ce qui est de ces lieux enchantés où les dieux faisoient leurs demeures, Lucrèce, dans le sentiment d'Epicure, dit qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ils aient aucune relation avec les palais que nous connoissons en ce monde, que les dieux étant d'une matière si subtile qu'ils ne peuvent tomber sous aucun de nos sens, qu'à peine même pouvons-nous les appercevoir des yeux de l'esprit, il faut de nécessité que ces lieux-là soient proportionnés à la subtilité de la nature de ces êtres qui les habitent.

Tous les philosophes conviennent que, selon le cours ordinaire de la nature, rien ne se fait de rien, et qu'aucune chose ne se réduit à rien: l'expérience nous apprend que les corps se font du débris des uns des autres, et conséquemment qu'ils ont un sujet commun: et c'est ce sujet commun qu'on appelle *matière première*.

Il y a plusieurs opinions pour savoir ce que c'est que cette matière première. Epicure croit que ce sont des atômes, c'est-à-dire,

des corpuscules insécables dont il prétend que toutes choses sont composées.

Outre les atômes, il admet encore un autre principe, qui est le vuide : mais il ne le considère pas comme un principe de composition des corps; il ne l'admet uniquement que pour le mouvement, parce que, dit-il, s'il n'y avoit de petits vuides répandus par toute la nature, rien n'auroit jamais pu se mouvoir, toute la masse de la matière seroit restée perpétuellement jointe ensemble comme un roc, et par conséquent il ne se seroit jamais fait aucune production.

Il prétend que ces atômes ont été de toute éternité, que le nombre de leur figure est incompréhensible, quoique finie . mais que sous chaque différente figure il y a une infinité d'atômes. Il a cru que c'étoit leur propre poids qui étoit la cause de leur mouvement, qu'en se choquant les uns les autres, ils s'accrochoient souvent, et que la différente manière dont ils s'arrangeoient, produisoit les différens effets que nous voyons dans la nature, sans qu'aucun de ces effets fut redevable de son être à d'autres puissances qu'au hasard qui avoit fait rencontrer ensemble certaine quantité d'atômes de telle et telle figure. Il comparoit ces atômes aux lettres

de l'alphabet qui forment des mots différens selon la différente manière dont elles sont arrangées, comme par exemple, *estre*, et *reste*, sont deux mots tout différens, quoique composés de mêmes lettres; aussi les atômes qui composent certains corps lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine manière, en composent un tout différent lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine façon. Cependant, selon lui toutes sortes d'atômes ne sont pas propres à entrer indifféremment dans la composition de toutes sortes de corps. Il y a grande apparence, par exemple, que ceux qui composent un peloton de laine, ne sont pas tous propres à composer un diamant, de même que nous voyons souvent des mots qui n'ont aucune lettre commune.

Il croyoit que ces petits corps étoient dans un perpétuel mouvement, et que c'étoit delà qu'aucune des choses de la nature ne restoient jamais en même état; que les unes diminuoient, et les autres augmentoient du débris de celles qui étoient diminuées; les unes vieillissoient, et les autres prenoient tous les jours de nouvelles forces, et que par conséquent chaque être n'avoit qu'un temps dans le monde; qu'à mesure que quelque chose se corrompoit, les atômes qui s'en détachoient

se joignoient avec d'autres, et formoient ordinairement un corps tout différent de celui dont ils venoient d'être détachés. Qu'ainsi rien ne périssoit jamais, quoique tout n'eut qu'un temps, et que chaque chose semblât disparoître à la fin, comme si elle avoit été entièrement anéantie.

Epicure a imaginé qu'il y avoit eu un temps auquel tous les atômes étoient séparés, et que par leurs concours fortuit ils ont composé une infinité de mondes, dont chacun périt au bout de certain temps, soit par le feu; comme si le soleil s'approchoit si près de la terre, qu'il la brûlât, soit par quelque grande et horrible secousse, qui en un moment bouleversera toutes choses, et ruinera la machine du monde; qu'enfin il y avoit plusieurs manières dont chaque monde pouvoit périr; mais que de ces débris il s'en composoit un autre, qui commençoit aussi-tôt à produire de nouveaux animaux; il semble même que celui que nous habitons ne soit qu'un tas de ruines de quelque grand et terrible fracas qui soit arrivé autrefois; témoins ces gouffres horribles de la mer, ces longues chaînes de montagnes d'une hauteur prodigieuse, ces longues et larges couches de rochers, dont les uns sont situés de travers, les autres de

bas en haut, et d'autres de biais; témoins cette inégalité au dedans de la terre, tous ces fleuves souterrains, tous ces lacs, toutes ces cavernes; témoins enfin cette grande inégalité de surface de la terre qui se trouve entrecoupée de mers, de lacs, de détroits, d'isles et de montagnes.

Epicure tient que l'univers est infini; que ce grand tout n'a ni milieu, ni extrémités, et que de quelque point qu'on imagine dans le monde, il reste encore un espace infini à parcourir, sans que jamais on en puisse trouver le bout.

Il dit que c'est être fou que de se flatter que les dieux aient fait le monde pour l'amour des hommes; qu'il n'y a aucune apparence qu'après avoir resté si long-temps tranquilles, ils se fussent avisés de changer leur première manière de vie, pour en prendre une différente, et que d'ailleurs il étoit fort aisé de juger par tous les défauts que nous y conoissons, que ce n'est point un ouvrage des dieux.

Il a cru que la terre avoit produit les hommes, et tous les autres animaux, de même qu'elle produit encore aujourd'hui des rats, des taupes, des vers, et de toutes sortes d'insectes. Il tient que dans son commence-

ment, lorsqu'elle étoit encore toute nouvelle, elle étoit grasse et nitreuse, et que le soleil l'ayant peu à peu échauffée, elle se couvrit d'herbes et d'arbrisseaux : que quantité de petites tumeurs commencèrent à s'élever de dessus la superficie, comme des champignons, et qu'après certain temps, lorsque chaque tumeur étoit venue en maturité, la peau de dessus se rompoit, et qu'il en sortoit aussi-tôt un petit animal, qui se retiroit peu à peu du lieu humide d'où il venoit de naître, et qui commençoit à respirer; la terre faisoit écouler de ces endroits-là, des ruisseaux de lait pour la nourriture des ces petits animaux.

Parmi ce grand nombre de toutes sortes d'animaux il s'en trouva beaucoup de monstrueux; les uns sans pieds, les autres sans tête, d'autres sans bouche, d'autres avoient les membres collés au tronc du corps, tellement qu'il y en a eu beaucoup qui ont péri faute de se pouvoir nourrir ou de pouvoir multiplier leur espèce par l'union des deux sexes. Enfin il ne resta que ceux qui se trouvèrent bien disposés, et ce sont les espèces de ceux que nous avons encore aujourd'hui.

Dans ce premier commencement du monde le froid, la chaleur et les vents n'étoient pas

si violens qu'ils sont aujourd'hui : toutes ces choses étoient dans leur nouveauté aussi bien que tout le reste : ces hommes sortis de terre étoient beaucoup plus robustes que nous ne sommes ; ils avoient le corps tout couvert d'un poil hérissé comme celui des sangliers, la mauvaise nourriture ni l'inclémence des saisons ne les incommodoient point ; ils ne connoissoient point encore l'usage des habits ; ils se couchoient nuds par terre dans tous les endroits où la nuit les surprenoit ; ils se cachoient sous de petits arbrisseaux pour se garantir de la pluie ; ils n'avoient encore aucune société ; chacun ne songeoit qu'à soi et ne travailloit qu'à se procurer ses commodités particulières. La terre avoit aussi produit de grandes forêts dont les arbres croissoient tous les jours ; les hommes commencèrent à vivre de glands, de fruits d'arboisier et de pommes sauvages. Ils avoient souvent à démêler avec les sangliers et les lions. Ils se mirent plusieurs ensemble pour se garantir de ces bêtes féroces. Ils bâtirent de petites cabanes ; ils s'occupèrent à la chasse, et trouvèrent moyen de se faire des habits de la peau des animaux qu'ils avoient tués. Chacun choisit sa femme, et vécut en particulier avec elle ; il en vint des enfans qui adoucirent par leurs carresses,

l'humeur farouche de leurs pères. Voilà le commencement de toutes les sociétés. Les voisins firent ensuite amitié avec leurs voisins, et cessèrent de se nuire les uns aux autres. D'abord ils montroient du bout du doigt les choses dont ils avoient besoin ; ils inventèrent ensuite pour leur commodité, certains noms qu'ils donnèrent au hasard à chaque chose ; ils en composèrent un jargon dont ils se servirent pour se communiquer leurs pensées.

Le soleil leur avoit fait connoître l'usage du feu avant que de l'avoir trouvé ; c'étoit à l'ardeur des rayons de cet astre qu'ils faisoient d'abord rôtir les viandes qu'ils rapportoient de la chasse ; mais un jour il tomba un éclair sur quelque chose de combustible qu'il embrâsa tout d'un coup : aussi-tôt les hommes qui connoissoient déjà l'utilité du feu, au lieu de l'éteindre, ne songèrent qu'à le conserver, chacun en emporta dans sa cabane, et s'en servit pour faire cuire ce qu'il avoit à manger.

On bâtit ensuite des villes, et on commença à partager les terres, mais inégalement ; les gens qui se trouvèrent avoir plus de forces ou le plus d'adresse, eurent les meilleures portions. Ils s'érigèrent en rois ; ils contraignirent les autres hommes à leur

obéir, et firent bâtir des citadelles pour éviter les surprises de leurs voisins.

Les hommes dans ce temps-là n'avoient point d'autres défenses que leurs mains, leurs ongles, leurs dents, des pierres ou des bâtons; c'étoient-là les armes dont ils se servoient pour vuider leurs différends.

Après avoir brûlé quelques forêts, n'importe pour quelle sujet, ils virent du métal qui couloit par des veines de terre dans de petites fosses où il se figeoit; l'éclat de ce métal leur causa de l'admiration; ils conçurent de ce qu'ils voyoient couler, que par le moyen du feu, ils en feroient tout ce qu'ils voudroient: ils ne songèrent d'abord qu'à en faire des armes, c'est pour ce sujet qu'ils estimoient beaucoup davantage l'airain que l'or, parce que les armes d'or étoient beaucoup moins tranchantes que celles d'airain; ensuite ils en firent des brides pour les chevaux, des socs de charrue pour labourer la terre; et enfin toutes les choses dont ils se trouvèrent avoir besoin.

Avant l'invention du fer, on faisoit les habits de choses différentes, qu'on nouoit ensemble : mais dès qu'on eut su accommoder ce métal à toutes sortes d'usages, on trouva

le moyen de faire des étoffes de laine et de fil pour la commodité des hommes.

Pour ce qui est d'ensemencer les terres, c'est la nature même qui en a enseigné l'usage. Les hommes dès le commencement du monde, remarquèrent que les glands qui tomboient des chênes produisoient des arbres semblables aux chênes mêmes : quand ils voulurent faire venir des chênes en quelqu'endroit, ils y semèrent du gland. Ils observèrent la même chose à l'égard de toutes les autres plantes; chacun commença aussi-tôt à semer la graine des choses dont il pouvoit avoir besoin; et comme ils voyoient que tout venoit beaucoup mieux quand la terre étoit bien cultivée, chacun commença à s'appliquer particulièrement à l'agriculture.

La force et l'adresse avoient toujours prévalu jusqu'à ce temps-là : mais dès que l'or vint à la mode, et que tout le monde se fut laissé surprendre par la splendeur de ce métal, chacun ne songea qu'à en faire provision. Certaines gens s'enrichissant extraordinairement par ce moyen, le peuple abandonna aisément le parti des premiers rois qui n'avoient point d'autre mérite que leur force et leur adresse, chacun s'attacha aux riches. Les rois furent massacrés; le gouvernement depuis

devint populaire. On établit des loix, et on choisit des magistrats pour les faire observer, et pour avoir soin des affairs publiques.

A mesure que ces premiers peuples perdoient de leur férocité la société augmentoit entr'eux. Ils commencèrent à faire des festins les uns chez les autres, et après avoir bien mangé, ils se réjouissoient à entendre le chant des oiseaux ; ils s'efforçoient de les imiter, et composoient des chansons sur les mêmes airs des oiseaux qu'ils avoient appris.

Les vents qui faisoient un agréable murmure en traversant les roseaux, leur donnèrent occasion d'inventer les flûtes, et l'admiration qu'ils eurent des choses célestes, les porta à s'appliquer à l'astronomie.

L'avarice se mêla dans leurs mœurs. Ils se firent la guerre les uns aux autres pour s'entre-déposséder de leurs biens. Cela fit naître des poëtes pour écrire les belles actions qui s'y étoient passées, et des peintres pour les représenter. Enfin la tranquillité et le grand loisir dont ils jouirent par la suite, leur donna moyen de s'occuper à perfectionner les arts que la nécessité leur avoit fait trouver, et même d'en inventer de nouveaux pour la commodité de la vie.

Sur ce qu'on peut objecter, que la terre ne

produit point aujourd'hui d'hommes, de lions et de chiens, Epicure répond : que la fécondité de la terre est épuisée ; qu'une femme avancée en âge ne fait plus d'enfans ; qu'une terre qu'on n'a jamais cultivée, rapporte beaucoup plus les premières années que par la suite ; qu'enfin, lorsqu'on arrache une forêt, le fonds de la terre ne produit plus d'arbres pareils à ceux qu'on a déracinés ; il en produit seulement d'autres qui dégénèrent, comme de petits sauvageons, des épines ou des ronces ; et que peut-être il y a encore à présent des lapins, des lièvres, des renards, des sangliers et d'autres animaux parfaits, qui naissent de la terre ; mais parce que cela arrive dans des lieux retirés et que cela ne nous est pas connu, nous ne croyons pas que cela soit ; de même que si nous n'avions jamais vu d'autres rats que ceux qui naissent des rats, nous ne croirions pas qu'il y en eut qui naquissent de la terre.

Les philosophes sont partagés touchant la règle que nous avons pour connoître la vérité, Epicure tient qu'il n'y a pas de plus grande certitude que celle qui nous vient des sens ; que nous ne connoissons rien positivement que par leur rapport, et que nous n'avons

point d'autre marque pour distinguer le vrai d'avec le faux.

Pour ce qui est de l'entendement, il tient qu'au commencement il n'a aucune idée; qu'il est comme une table raze; que lorsque les organes corporels sont formés, les connoissances lui viennent peu à peu par l'entremise des sens; qu'il peut penser aux choses absentes, qu'ainsi il se peut tromper en prenant pour présent ce qui est absent, ou même ce qui n'est point du tout; et qu'au contraire nos sens n'apperçoivent que des objets actuellement présens, et que par conséquent ils ne peuvent jamais tromper quant à l'existence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est être fou que de n'exiger pas en ce cas-là, le rapport des sens pour avoir recours à des raisons.

Il y a plusieurs manières dont les philosophes expliquent la vision. Epicure a cru qu'il se détachoit perpétuellement de tous les corps une grande quantité de petites superficies semblables aux corps mêmes; que ces petites superficies remplissoient l'air, et que c'étoit par leur moyen que nous appercevions les objets extérieurs.

Il tient que l'odeur, la chaleur, le son, la lumière

lumière et les autres qualités sensibles, ne sont pas de simples perceptions de l'ame; il a cru que toutes ces choses étoient réellement hors de nous, de la même manière qu'elles nous paroissent, et qu'une certaine quantité de matière figurée et mue d'une certaine façon, étoit réellement odeur, son, chaleur, lumière indépendamment de toutes sortes d'animaux. Que, par exemple, les petites particules qui se détachent perpétuellement des fleurs d'un parterre, remplissent l'air tout autour d'une odeur agréable et semblable à ce qu'un homme sentiroit s'il se promenoit pour lors dans ce parterre; que lorsqu'on sonne une cloche, l'air des environs est rempli de tintemens aigus semblables aux sons que nous entendons pour lors; et que dès que le soleil commence à paroître, il y a dans l'air quelque chose de brillant et semblable à la lumière que nous appercevons dans ce temps-là; qu'enfin, lorsque la même chose paroît différemment à deux animaux différens, cela vient de ce que la configuration intérieure de ces animaux est différente. Si la feuille de saule, par exemple, paroît amère à un homme et douce à une chèvre, c'est que l'homme et la chèvre ne sont pas faits au-dedans l'un

comme l'autre. C'est cette même raison qui fait que la ciguë empoisonne les hommes et engraisse les cailles.

Les Stoïciens qui faisoient profession d'une vertu fort austère, et qui dans le fond étoient pleins de vanité, furent extrêmement jaloux du grand nombre d'amis et de disciples qui s'attachoient à Epicure, dont la doctrine étoit d'ailleurs fort différente de celle qu'ils enseignoient. Ils firent tout ce qu'ils purent pour le décrier, et même ils semèrent dans leurs livres diverses sortes de calomnies contre lui. C'est ce qui a été cause que ceux qui sont venus depuis, et qui n'ont connu Epicure que par le canal des Stoïciens, s'y sont laissé surprendre, et ont pris pour un débauché un homme d'une continence exemplaire, et dont les mœurs ont toujours été très-réglées.

Saint Grégoire rend un témoignage illustre de la chasteté de ce philosophe. « Epicure, « dit ce père de l'Eglise, a dit que le plai- « sir étoit la fin où tendent tous les hommes : « Mais afin qu'on ne crût pas que ce fût le » plaisir sensuel, il vécut toujours très-chaste « et très-réglé, confirmant sa doctrine par ses mœurs ».

Epicure ne voulut jamais se mêler du gouvernement de la république ; il préféra toujours son repos et la vie tranquille à l'embarras des affaires. Les statues que les Athéniens lui érigèrent publiquement, témoignoient bien l'estime distinguée qu'ils avoient pour ce philosophe, tous ceux qui se sont attachés à lui, ne l'ont jamais quitté, à la réserve de Métrodorus qui le changea pour étudier dans l'Académie sous Carnéade ; mais il n'y fut que six mois ; il revint aussi-tôt trouver Epicure, et resta avec lui jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps avant celle d'Epicure. Son école est demeurée perpétuellement dans une égale splendeur, et même dans des temps que toutes les autres étoient presque abandonnées.

A l'âge de 72 ans, il tomba malade à Athènes, où il n'avoit point discontinué d'enseigner : son mal étoit une rétention d'urine qui lui causoit des douleurs épouvantables ; il souffroit tout cela fort tranquillement. Quand il se sentit approcher de sa fin, il affranchit une partie de ses esclaves, et disposa de son bien ; il ordonna qu'on solemnisât tous les ans le jour de sa naissance et celle de ses parens, vers le

dixième du mois Gameléon. Il donna son jardin et ses livres à Hermacus de Mételin, qui lui succéda, à la charge que cela passeroit successivement à tous ceux qui occuperoient cette place. Il écrivit à Idoménée en ces termes.

« Me voilà, graces aux dieux, à l'heu-
« reux et dernier jour de ma vie ; je suis
« si tourmenté de la violence de mon mal,
« qui me ronge la vessie et les intestins,
« qu'on ne sauroit rien imaginer de plus
« cruel : au milieu de mes douleurs, ce-
« pendant, je sens une grande consolation,
« lorsque je repasse dans mon esprit tous
« les bons raisonnemens dont j'ai enrichi
« la philosophie : Je vous prie par l'attache-
« chement que vous avez toujours fait pa-
« roître pour moi et pour ma doctrine,
« d'avoir soin des enfans de Métrodorus ».

Quatorze jours après que cette maladie eut commencé, Epicure se mit dans un bain chaud qu'il s'étoit fait préparer exprès ; dès qu'il y fut entré ; il demanda un verre de vin pur, il le but et expira aussi-tôt, en avertissant ses amis et ses disciples qui étoient là présent, de se souvenir de lui et des préceptes qu'il leur avoit donnés. Cette

mort arriva la première année de la cent-vingt-septième olympiade. Tous les Athéniens en témoignèrent un regret très-sensible.



ZÊNON.

Mort dans la 129e. olympiade.

ZÉNON, chef de la secte des Stoïciens, étoit de la ville de Cittie dans l'isle de Chypre. Avant que de se déterminer à rien, il alla consulter l'oracle, afin de savoir ce qu'il devoit faire pour vivre heureux. L'oracle lui répondit, qu'il devînt de même couleur que les morts. Zénon conçut que ce dieu lui vouloit dire qu'il falloit qu'il s'attachât à lire les livres des anciens. Il prit cela fort sérieusement; il commença à s'y appliquer et à employer tous ses soins pour suivre les conseils de l'oracle.

Un jour comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, il fit naufrage au port

de Pyrée; cette perte le rendit fort triste; il s'en revint à Athènes; il entra chez un libraire, et se mit à lire le second livre de Xénophon, pour se consoler; il y prit beaucoup de plaisir, cela lui fit oublier son chagrin. Il demanda au libraire, où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xénophon. Cratès le Cynique passa par hasard; le libraire le montra du bout du doigt, et dit à Zénon: tenez, suivez cet homme-ci. Zénon étoit pour lors âgé de trente ans; il suivit Cratès, et commença dès ce jour-là à être son disciple. Zénon avoit beaucoup de pudeur et de retenue; il ne pouvoit s'accoutumer aux manières effrontées des Cyniques. Cratès s'apperçut que cela lui faisoit de la peine, il voulut le guérir de sa foiblesse: il lui donna un jour une marmite pleine de lentilles, et lui commanda de traverser le bourg de Céramique avec cette marmite: Zénon rougissoit de honte, et se cachoit, de crainte que quelqu'un ne le vit. Cratès s'approcha de lui, il lui donna un grand coup de bâton au travers de la marmite et la cassa en plusieurs morceaux; toutes les lentilles lui couloient le long des cuisses et des jambes. Cratès lui dit: « Comment, petit fripon, pourquoi t'enfuis-tu, « puisque tu n'as point eu de mal » ?

La philosophie plaisoit fort à Zénon : il remercioit ordinairement la fortune d'avoir fait périr tout son bien dans la mer. « Ah! disoit-« il, que les vents qui m'ont fait faire naufrage « m'étoient favorables » ! Il étudia plus de dix ans sous Cratès, sans se pouvoir jamais accoutumer à l'impudence des Cyniques. A la fin, quand il le voulut quitter pour aller sous Stilpon de Mégare, Cratès le prit par son manteau et le retint de force : « O Cratès, lui dit « Zénon, on ne sauroit retenir un philosophe « que par les oreilles; persuadez-moi par de « bonnes raisons que votre doctrine est meil-« leure que celle de Stilpon, sinon quand « vous m'enfermeriez, mon coprs seroit bien « à la vérité chez vous, mais mon esprit seroit « perpétuellement chez Stilpon ».

Zénon passa dix autres années chez Stilpon, Xénocrate et Polémon; ensuite il se retira, et établit une nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guères à se répandre par toute la Grèce. Il devint en peu de temps le plus distingué de tous les philosophes du pays. Quantité de gens venoient de diverses endroits pour s'attacher à lui et être ses disciples, et comme Zénon enseignoit ordinairement sous une galerie, c'est de-là que ses sectateurs ont été appellés *Stoïciens*.

Les Athéniens l'honoroient tellement, qu'ils l'avoient fait dépositaire des clefs de leur ville. Ils lui érigèrent une statue, et lui firent présent d'une couronne d'or. Le roi Antigonus ne pouvoit se lasser d'admirer ce philosophe. Il ne venoit jamais à Athènes, qu'il n'allât écouter ses leçons; souvent même il alloit manger chez Zénon, ou bien il le menoit souper avec lui chez Aristocle le joueur de harpe. Mais Zénon évita dans la suite de se rencontrer dans aucun festin, ni dans des assemblées, de crainte de se rendre trop familier. Antigonus fit tout ce qu'il put pour l'attirer auprès de lui : Zénon s'excusa de faire ce voyage, et envoya en sa place Perséus et Philonide, et lui fit réponse qu'il avoit une joie très-sensible de la forte inclination qu'il faisoit paroître pour les sciences : que rien n'étoit plus propre à le détourner des plaisirs sensuels, et à lui faire embrasser la vertu que l'amour de la philosophie. « Enfin, ajoute-t-il, « si la vieillesse et ma mauvaise santé ne m'en- « pêchoient de sortir, je ne manquerois pas « de me rendre auprès de vous comme vous « le souhaitez : mais puisque cela ne se peut, « je vous envoie deux de mes amis qui me « valent bien quant à l'esprit et à la doctrine, « et qui sont beaucoup plus robustes que moi.

« Si vous conversez sérieusement avec eux,
« et que vous vous appliquiez à suivre les pré-
« ceptes qu'ils vous donneront, vous verrez
« qu'il ne vous manquera rien de ce qui re-
« garde le souverain bonheur ».

Zénon évitoit la foule. Il ne se faisoit jamais accompagner que de deux ou trois personnes au plus. Lorsqu'il y en avoit davantage qui le vouloient suivre malgré lui, il leur donnoit de l'argent pour les faire retirer. Quelquefois quand il se voyoit pressé par la grande multitude dans la galerie où il enseignoit, il montroit à ceux qui l'embarrassoient, certaines pièces de bois qui étoient au-dessus de son école, et il leur disoit : « Tenez,
« voyez-vous bien ces pièces de bois que
« voilà là-haut, elles n'y ont pas toujours été :
« elles étoient autrefois au milieu de cette
« place comme vous, mais comme elles em-
« barrassoient, on les a ôtées et mises où vous
« les voyez : retirez-vous donc en arrière et
« ne m'embarrassez pas davantage ».

Zénon étoit grand et menu, et avoit la peau fort noire : c'étoit de-là que quelques-uns l'appelloient le *Palmier d'Egypte*. Il avoit la tête panchée sur une des épaules; ses jambes étoient grosses et malsaines; il s'habilloit toujours d'une étoffe très-légère et du

plus bas prix qu'il la pouvoit trouver ; il vivoit en tout temps d'un peu de pain, de figues, de miel et de vin doux, sans jamais rien manger de cuit. Il étoit d'une si grande continence, que quand on vouloit louer quelqu'un sur ce sujet, on disoit, « il est plus chaste que Zé« non ». Il eut pourtant quelque commerce avec une petite servante : la vertu des payens n'étoit pas ferme. Il avoit la démarche grave, l'esprit vif et l'humeur sévère. En parlant il ridoit son front et tordoit sa bouche ; quelquefois cependant dans ses parties de plaisir, il étoit fort gai, et réjouissoit toute la compagnie. Quand on lui demandoit la raison d'un si grand changement, il répondoit : « Les « lupins sont naturellement amers ; mais « quand on les a laissé quelque temps trem« per dans l'eau, ils s'adoucissent ». Il affectoit une très-grande austérité, en sorte que sa manière de vivre tenoit davantage d'une simplicité barbare, que d'une véritable frugalité ; et hors l'effronterie dont il étoit fort éloigné, il avoit retenu beaucoup de la morale des Cyniques ; c'est ce qui a fait que Juneval a dit : « Que les Stoïciens et les Cyniques ne diffé« roient entr'eux que par leurs habits : mais « que leur doctrine étoit la même ».

Il étoit fort concis dans tous ses discours,

Quand on lui en demandoit la raison, il disoit « que les syllabes dont se servent les sages de- « voient toutes être brèves, si cela se pouvoit ». Quand il vouloit faire une réprimande à quelqu'un, il n'y employoit jamais que très-peu de paroles, et toujours indirectement.

Il se rencontra un jour dans un festin avec un homme fort gourmand, qui faisoit mourir de faim tous ceux qui mangeoient avec lui : Zénon prit pour sa part un grand poisson, et sembla ne le vouloir partager avec personne. Le gourmand le regarda aussi-tôt de travers : « Comment, lui dit Zénon, crois-tu qu'on te « laissera faire tous les jours de pareils tours, « si tu ne peut pas souffrir que je le fasse une « fois » ?

Un jour un jeune homme le pressoit avec beaucoup d'instance sur une matière au-dessus de la portée de son esprit. Zénon fit apporter un miroir, il le fit regarder dedans, et lui dit : « Te semble-t-il que ces questions-là « conviennent avec ton visage » ?

Il disoit que les mauvais discours des orateurs ressembloient à la monnoie d'Alexandrie qui étoient belle en apparence, mais dont le métal ne valoit rien.

Il disoit que le plus grand tort qu'on pouvoit faire aux jeunes gens, étoit de les élever

dans la vanité ; qu'il falloit les accoutumer à être civils et à ne rien faire qu'à propos. Caphésius, ajoutoit-il, voyant un jour un de ses disciples enflé d'orgueil, il lui donna un soufflet, et lui dit : « Quand tu seras élevé au-dessus des autres, tu ne seras pas honnête « homme pour cela ; mais si tu es honnête « homme, tu seras élevé au-dessus des « autres ».

Il croyoit qu'il étoit dangereux à un jeune homme qui avoit envie de devenir savant, de s'appliquer à la poésie.

Quand on lui demandoit ce que c'étoit que son ami : « C'est un autre moi-même, répon- « dit-il ».

Il disoit qu'il valoit mieux glisser des pieds que de la langue, et qu'il n'y avoit rien dont la perte nous dût si sensiblement toucher que celle du temps, parce qu'elle étoit la plus irréparable.

Il se trouva un jour dans un festin qu'on faisoit aux ambassadeurs de Ptolomée. Il ne dit rien pandant tout le soupé. Ces ambassadeurs en furent surpris; ils lui demandèrent s'il ne vouloit rien faire savoir au roi Ptolomée : « Dites lui, répondit-il, qu'il y a ici un homme « qui sait se taire ».

Les Stoïciens tenoient que la fin qu'on de-

voit se proposer étoit de vivre selon la nature; or, que de vivre selon la nature étoit de ne faire rien de contraire à ce que nous dictoit la raison, qui étoit une loi générale et commune à tous les hommes.

Que chacun devoit embrasser la vertu à cause d'elle-même, sans avoir égard à aucune récompense; qu'elle suffisoit pour rendre les gens heureux, et que ceux qui la possédoient jouissoient d'un parfait bonheur, même au milieu des plus grands tourmens.

Qu'il n'y avoit rien d'utile que ce qui étoit honnête, et que rien de criminel ne pouvoit jamais être utile.

Que le bien honnête, est celui qui rend parfaits tous ceux qui le possèdent.

Qu'il y avoit des choses qui n'étoient ni un bien ni un mal, quoiqu'elles eussent la force de mouvoir notre appétit, et de nous porter à choisir les unes plutôt que les autres; comme la vie, la santé, la beauté, la force, les richesses, la noblesse, le plaisir, la gloire; et celles qui leurs étoient opposées comme la mort, la maladie, la laideur, la débilité, la pauvreté, la basse naissance, la douleur et l'ignominie : car, disoient-ils, aucune chose ne sauroit être bonne, si elle ne rend heureux ceux qui la possèdent, et si elle ne rend malheureux

ceux qui en sont privés : Or, la vie, la santé, ni les richesses ne rendent point heureux ceux qui les possèdent, ni malheureux ceux qui en sont privés : Donc la vie, la santé, ni les richesses, la mort, la maladie, ni la pauvreté ne sont ni des biens ni des maux. D'ailleurs, ajoutoient-ils, les choses dont nous pouvons nous servir en bien et en mal, ne sont ni un bien ni un mal ; or, nous pouvons nous servir et en bien et en mal de la vie, de la santé et des richesses. Donc la vie, la santé, ni les richesses ne sont ni un bien ni un mal.

Enfin, ils admettoient une autre espèce de choses indifférentes qui n'étoient pas capables de faire aucune impression sur notre esprit ; comme d'avoir un nombre pair ou impair de cheveux à la tête : étendre le doigt ou le fermer, tenir une plume en l'air, lever une paille.

Ils disoient que les plaisirs sensuels n'étoient pas un bien, parce qu'ils étoient déshonnêtes : Or, que rien de déshonnête ne pouvois jamais être un bien.

Que le sage ne craignoit rien, qu'il n'avoit point de faste, parce qu'il étoit indifférent pour la gloire et pour l'ignominie. Que le caractère du sage étoit d'être sévère et sincère. Qu'il ne lui étoit pas défendu de boire du vin ;

mais qu'il ne devoit jamais s'enyvrer, afin de ne pas perdre un seul moment de la vie l'usage de sa raison. Qu'il devoit avoir un grand respect pour les dieux, leur faire des sacrifices et s'abstenir de toute sorte de débauches.

Qu'on pouvoit appeller offices en général tout ce que nous faisons par inclination ; que les bons offices étoient d'honorer ses parens, défendre sa patrie, se faire des amis et les assister : les mauvais au contraire ; négliger ses parens, mépriser sa patrie, n'avoir aucune complaisance ni affection pour ses amis.

Ils croyoient que tous les biens et les maux étoient égaux, qu'ils ne pouvoient jamais être augmentés ni diminués; car, disoient-ils : « il « n'y a rien de plus vrai que ce qui est vrai, et « rien de plus faux que ce qui est faux, aussi « il n'y a rien de meilleur que ce qui est bon, « ni rien de plus méchant que ce qui est mé- « chant. Et comme un homme qui ne seroit « éloigné que d'un stade de Canope, ne se- « roit pas davantage dedans qu'un homme qui « en seroit éloigné de deux cens stades: ainsi « que celui qui ne commet qu'un péché mé- « diocre, n'est pas davantage dans la vertu, « que celui qui en commet un énorme »

Que le seul sage étoit capable d'amitié ; qu'il devoit

devoit se mêler des affaires de la république, pour empêcher le vice, et exciter les citoyens à la vertu; qu'il n'y avoit que lui qui dût avoir part au gouvernement de l'état, puisqu'il étoit le seul qui put décider de tout ce qui regardoit le bien et le mal; qu'il n'y avoit que lui d'irrépréhensible, et incapable de nuire à personne, et qu'il étoit le seul qui n'admiroit rien de tout ce qui avoit coutume de surprendre le reste des hommes.

Ils tenoient, comme les Cyniques, que toutes choses appartiennent aux dieux : et qu'entre amis toutes choses sont communes.

Ils tiennent que toutes les vertus ont un si grand enchaînement les unes avec les autres qu'on n'en peut jamais posséder une, sans les posséder toutes.

Qu'il n'y a point de milieu entre le vice et la vertu; car, disoient-ils, comme il est absolument nécessaire qu'on soit droit ou tortu, aussi toute action doit être bonne ou mauvaise.

Que le sage étoit le seul heureux; qu'il n'avoit jamais besoin de rien; qu'il devoit s'exposer aux tourmens les plus cruels pour sa patrie et pour ses amis; qu'il ne craignoit rien; qu'il faisoit du bien à tout le monde, qu'il étoit incapable de nuire à personne; qu'enfin il étoit

de toutes sortes de professions, quand même il n'en exerceroit aucune; qu'on le pouvoit comparer à un comédien parfait qui sait représenter également le personnage d'Agamemnon et celui de Thersite.

Zénon vouloit que toutes les femmes fussent communes entre les sages, et que chacun eût commerce avec la première qu'il rencontreroit, sans s'attacher à aucune; que c'étoit le moyen d'empêcher la jalousie et les soupçons de l'adultère, et que chacun regarderoit en particulier tous les jeunes gens comme ses propres enfans.

Les Stoïciens tenoient qu'il n'y avoit qu'un seul être souverain; mais qu'on lui donnoit différens noms; qu'on l'appelloit quelquefois *Destin*, quelquefois *Esprit*, et d'autres fois *Jupiter*; que cet être étoit un animal immortel, raisonnable, parfait, bienheureux et éloigné de tout mal. Que c'étoit la providence qui gouvernoit le monde et tous les êtres qui y étoient.

Ils admettoient deux principes, l'agent et le patient; c'est-à-dire, dieu et le monde.

Ils tenoient que la matière étoit divisible à l'infini; qu'il n'y avoit qu'un seul monde, et que ce monde étoit de figure ronde qui est la plus propre au mouvement. Ils croyoient

comme Pythagore et Platon, qu'il étoit animé par une substance spirituelle répandue dans toutes ses parties; que cette substance n'étoit point distinguée de dieu, et qu'elle formoit avec le monde un même animal, dont les uns disoient que la principale partie étoit les cieux, et les autres le soleil; que le monde étoit placé au milieu d'une espace infini de vuide; que tout étoit plein dans le monde, parce que la matière fluide qui s'accomode à toutes sortes de figures remplissoit les espaces que laissoient les corps grossiers qui ne pouvoient pas se toucher immédiatement partout, à cause de leur irrégularité.

Que le monde étoit corruptible: car disoient-ils, un tout est corruptible, lorsque chacune de ses parties est corruptible. Or chacune des parties du monde est corruptible, donc le monde entier est corruptible. Que les étoiles fixes étoient emportées par le mouvement du ciel; que le soleil étoit un feu dont la masse étoit plus grosse que celle de la terre, puisque la terre jettoit son ombre en cône; que le soleil et les autres astres se nourrissoient des vapeurs qui s'exhalent de la terre et de la mer. Ils ont connu la véritable cause des éclipses du soleil et de la lune, et celle du tonnerre et des éclairs. Ils tenoient que les

deux zones glaciales étoient inhabitables à cause du grand froid, et que la zone torride l'étoit aussi à cause de la chaleur excessive.

Le Stoïcien Ariston vouloit bannir la logique, il comparoit ordinairement ses argumens subtils aux toiles d'araignées qui faisoient bien paroître quelque chose de fort ingénieux et de bien arrangé, mais entièrement inutile.

Chrysipe au contraire estimoit fort la logique, et excelloit tellement dans cet art, que tout le monde convenoit que, si les dieux eussent eu besoin de logique, ils ne s'en seroient jamais servi d'autre que de celle de Chrysipe.

Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il fut fort regretté après sa mort. Quand le roi Antigonus en apprit la nouvelle, il en parut sensiblement touché. « Bons dieux, dit-il, quel « spectacle ai-je perdu »! On lui demanda pourquoi il estimoit tant ce philosophe: « C'est, « répondit-il, parce que tous les grands pré« sens que je lui ai faits ne l'ont jamais pu obli« ger à faire aucune bassesse ».

Il députa aussi-tôt vers les Athéniens pour

les prier de faire enterrer Zenon dans le bourg de Céramique.

Les Athéniens de leur côté ne sentirent pas moins vivement la perte de Zenon que le roi Antigonus. Les principaux magistrats le louèrent publiquement après sa mort; et afin que cela fut plus authentique, ils en firent un décret public en ces termes :

DÉCRET.

« PUISQUE Zénon, fils de Mnasée de Cittie, « a passé plusieurs années à enseigner la phi» losophie dans cette ville : Qu'il s'est montré « homme de bien dans toutes sortes de cho« ses; qu'il a perpétuellement excité à la vertu « les jeunes gens qu'il avoit sous sa discipline; « qu'il a toujours mené une vie conforme aux « préceptes qu'il enseignoit : Le peuple a jugé « a propos de le louer publiquement, et de « lui faire présent d'une couronne d'or qu'il « a justement méritée, à cause de sa grande » probité et de sa tempérance, et de lui éri« ger un tombeau dans le bourg de Céra« mique aux dépens du public. Le peuple veut « qu'on choisisse cinq hommes dans Athènes « pour avoir soin de faire la couronne et le « tombeau, que le scribe de la république

« grave le présent décret sur deux colonnes, « dont l'une sera mise dans l'Académie, et « l'autre dans le Lycée; et que l'argent né« cessaire pour cet ouvrage soit promptement « mis entre les mains de celui qui a soin des « affaires publiques, afin que tout le monde « connoisse que les Athéniens ont soin d'ho» norer les gens d'un mérite distingué, et « pendant leur vie et après leur mort ».

Ce décret fut donné pendant qu'Arrhénidas étoit archonte d'Athènes, quelques jours après la mort de Zénon.

Or voici de quelle manière on rapporte que finit Zénon.

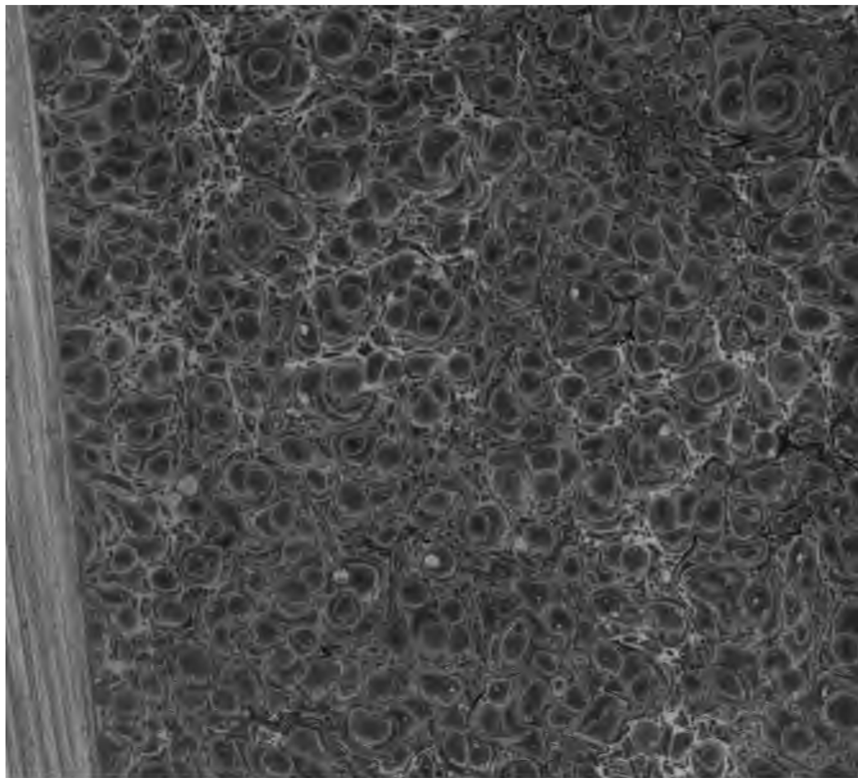
On dit qu'un jour comme il sortoit de son école, il se heurta contre quelque chose, et qu'il se cassa le doigt. Il prit cela pour un avis que les dieux lui donnoient qu'il devoit bientôt mourir. Il frappa aussi-tôt la terre avec sa main, et dit : « Me demandes-tu? Je suis tout « prêt » : Et sans tarder davantage, au lieu de songer à faire guérir son doigt, il s'étrangla de sang froid. Il y avoit quarante-huit ans qu'il enseignoit sans interruption, et soixante-huit ans qu'il avoit commencé de s'appliquer à la philosophie sous Cratès le Cynique.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



TABLE
ET
EXPLICATION
DES MÉDAILLONS.





DATE DUE			

